

Le Samedi

JOURNAL ILLUSTRE
HEBDOMADAIRE

VOL. XXXII, No 37 — Montréal, 19 février 1921

10 cents
LE NUMERO



A. Beistene

LES SEIZE ANS

DONNEZ DE LA VIE A VOTRE VISAGE

LE CHAMOIS LUCILLE

donne aux joues une jolie teinte rouge naturelle. Sa grande commodité le fait le rouge le plus en vogue. Il ne s'efface pas à la pluie et est absolument inoffensif. Envoyé sur réception de 25 cts LUCILLE, 91, rue Brebeuf, Montréal

PLUS LA

Ernest. — Tu m'as juré que tu m'obéirais, à l'autel! Rosette. — Oui, mais nous ne sommes plus à l'autel.

UN BON NATUREL

Charles. — Ma femme parle six langues différentes. Joseph. — Pauvre homme! Charles. — Oh! pas tant que cela; elle ne peut en parler qu'une seule à la fois.

A L'ECOLE

Le professeur. — Quel est le pluriel du mot: "homme"? L'élève. — "Hommes". Le professeur. — Très bien. Et le pluriel du mot "enfant"? L'élève. — "Jumeau".

RIZ

aux Tomates et au Fromage

BON MARCHÉ-EXCELLENT

Voici un mets peu coûteux qui devrait être apprécié davantage et qui ferait diversion à la monotonie des menus.

Conservez cette recette. C'est la première d'une série intéressante qui sera publiée.

Cuire le riz "Oriole" jusqu'à ce qu'il soit tendre dans de l'eau bouillante salée — dans laquelle vous aurez disposé de minces tranches d'oignons. Placez dans un plat à gratin, bien beurré, alternativement une couche de riz, une de fromage et une de sauce aux tomates — jusqu'à ce que le plat soit plein. Couvrez de panure (miettes de pain) faites dorer au four lentement.

La sauce aux tomates se prépare comme suite: 2 cuillérées à soupe de beurre, 2 cuillérées à soupe de farine, 1 1/2 tasse de jus de tomates. Sel et poivre au goût. Faites cuire jusqu'à consistance de crème. Le riz doit toujours être lavé dans trois eaux avant d'être bouilli.

Pour réussir cette recette, servez-vous du riz "Oriole", vendu en sacs de 5 livres.

Mount Royal Milling & Mfg Co., Limited

D. W. Ross Co'y, agents Montréal, P. Q.

UN FOYER ET DES REVENUS

Pour vous dans la Floride ensoleillée



Soyez indépendant—Possédez un verger de pamplemousses et d'orangers — Une ferme maraîchère ou avicole. Augmentez vos revenus.

Vous pouvez ouvrir un verger aujourd'hui d'après notre nouveau système.

Exploitez une ferme fruitière de rapport sans laisser votre position actuelle — assurez votre avenir. Un petit paiement maintenant et quelques dollars versés chaque mois, devraient rapporter des dividendes considérables et croissants d'année en année. Vous pouvez maintenant vous procurer le sol qu'il vous faut par paiements aussi bas que \$1 l'acre par mois.

Un verger rapportant des profits est un placement permanent et constitue une assurance pour les vieux jours.

LE SOL VOULU — DANS L'ENDROIT VOULU—AU PRIX VOULU

Nous l'avons. — Ferme de n'importe quelle dimension.

De 10 à 640 acres ou plus. Ces splendides terres sont dans les environs de Tampa, la métropole de la Floride-Sud. Ici vous trouverez le climat le plus salubre et le plus délicieux de l'Amérique du Nord. Il y a huit ans que nous sommes ici même, aidant au développement de Hillsboro — le comté agricole par excellence de la Floride et nous sommes encore ici prêts à vous servir et à vous aider à obtenir la ferme qu'il vous faut. Qu'il s'agisse de 10 ou de 20 acres, pour un verger, une ferme maraîchère ou avicole, ou de 80 à 640 acres pour la culture générale, l'élevage des bestiaux et des cochons, nous pouvons vous la faire avoir à des paiements très faciles répartis sur un laps de temps de 4 ou 5 ans pour accommoder l'acheteur. Vergers exploités pour non résidents.

Si vous désirez garder votre position actuelle pendant quelques années, nous pouvons exploiter pour vous un verger de pamplemousses et d'orangers. Quand vous serez prêt, nous défricherons votre terre, fournirons les arbres fruitiers, ferons la plantation et aurons soin de votre verger jusqu'à ce que vous soyez prêt à vous en occuper.

Nous cultivons nous-mêmes nos arbres garantis dans nos propres pépinières.

Ceci assure à tout acheteur les meilleurs arbres fruitiers qui puissent se cultiver. Ceci est aussi un gage de succès pour vos vergers. Nous pouvons vous faire économiser de l'argent en plantant vos arbres et en ayant soin de votre verger.

Découpez et expédiez-nous le coupon aujourd'hui et recevez notre prospectus descriptif GRATIS!

C. E. THOMAS, prés.

North Tampa Land Co

Suite 568, Monon Bldg, CHICAGO

\$300 à \$500 de profit par acre peuvent se faire en faisant la culture maraîchère. Ce n'est pas un revenu extraordinaire pour les fermiers maraîchers dans le fameux district Tampa. Tous les sortes de légumes y poussent. Les premières patates, les choux d'hiver, les oignons, des Bermudes, les tomates, le céleri et des douzaines d'autres légumes se vendent à des prix élevés durant l'hiver et au début du printemps, lorsque le nord est recouvert de glace et de neige. Les fraises, les melons et autres petits fruits rapportent aussi de bons profits. Ici, vous pouvez faire pousser de fortes récoltes et jouir de la vie en plein air durant les douze mois de l'année.

Les volailles rapportent beaucoup d'argent.

Le comté Hillsboro est sans contredit une des localités les mieux favorisées aux Etats-Unis pour l'élevage des volailles. Tampa offre un marché illimité pour les poulets, les oeufs et les canards. Les maisons à commission ici, dans la ville de Tampa, font un énorme commerce d'exportation de volailles et d'oeufs et la demande locale est aussi très forte. Ceci assure un marché comptant permanent à de bons prix.

Elevage des bestiaux et culture générale.

Nous avons aussi des terrains spécialement appropriés pour la culture générale, coton longue soie, maïs et bestiaux. L'élevage des porcs et des bêtes à cornes n'a jamais été si profitable. Les prix élevés pour toutes les viandes et les produits du porc doivent continuer à être en vigueur. Les éleveurs de bestiaux de la Floride devraient faire beaucoup d'argent, pendant plusieurs années à venir.

Ecrivez pour avoir des renseignements au sujet de la Floride ensoleillée.

Ca ne vous coûte rien pour vous laisser vous prouver que nous avons le terrain que vous désirez — dans la localité que vous voulez — à un prix que vous pouvez payer et aux conditions les plus faciles que vous puissiez vous imaginer. Permettez-nous de vous les montrer.

Coupon pour brochure gratuite sur la Floride.

NORTH TAMPA LAND Co.

Suite 568 Monon Bldg, Chicago

Veuillez m'envoyer votre volumineuse brochure "The Call of the Southland", traitant du choix des fermes à arbres et à culture maraîchère aux environs de Tampa, Floride, et des renseignements sur la manière de développer un verger d'après le mode de paiements mensuels.

Nom Nom de la rue Ville Comté.....

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez

Craches-en Un

recueil de 42 monologues comiques par Paul Coullée. En vente dans les librairies pour la somme de \$1.00, ou chez l'auteur, 369, rue St-Hubert, à Montréal.

UN VOL

Le juge. — Comment avez-vous été emmené à voler cette bicyclette dans le cimelière.

Le voleur. — La bicyclette était là depuis si longtemps que j'ai cru que son propriétaire était mort et enterré.

STATISTIQUE

La ville de Montréal possède une population d'au-delà de 800,000 habitants. Et si la police réussissait à mettre la main sur tous les individus qu'elle recherche quelle serait la population?

PLUS TARD

Estelle. — Bégayez-vous depuis votre naissance?

Henri. — N... n... je... je... je... j'ai com... commencé... à... à... bé... bégayer lors... lorsque je... je... je... j'ai ap... appris à... à... à parler.

LA REPONSE

Jules. — J'ai déjà écrit mon nom et mon adresse sur un oeuf.

Pierre. — As-tu reçu une lettre?

Jules. — Oui, deux ans après.

Pierre. — De qui?

Jules. — D'un acteur.

VOULEZ-VOUS RIRE ? Demandez l'Oracle du Mariage, prix 10 cents. Franco avec superbe catalogue en français, de Farces, Attrapes, Monologues, Chansons, Librairie. Adresses: E. Hartman, dépt. C., 1302b St-Denis, Montréal.

LISEZ

Le Panorama

25 sous le numéro

POIRIER & CIE, Edit.-props. MONTREAL

ABONNEMENT

(Payable d'avance)
Excepté Montréal
et banlieueUn an \$5.00
Six mois 2.50
Trois mois . . . 1.25Heures de bureau :
5.30 à 5.30Le samedi :
8.30 à midi.

10 cts LE NUMERO

10 cts LE NUMERO

Le Samedi

(Fondé en 1889)

POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires.
119-121-123 rue Cadieux, Montréal. Tel Bell Est 5281.

TARIF D'ANNONCE FOURNI SUR DEMANDE

Entered March 23rd at the Post Office of St. Albans, Vt., as second
class matter under Act of March 3rd 1879.

AVIS

A NOS ABONNES

Les abonnés changeant de localité sont priés de nous donner un avis de 8 jours, l'emballage de nos sacs de maille commençant 5 jours avant de les livrer à la poste.

CARNET
EDITORIAL

Meurt-on d'amour ?



Non! Non et non!...

L'homme, du moins, n'en meurt pas. La femme non plus, d'ailleurs.

Certes, une telle affirmation a de quoi scandaliser tous les poètes et tous les amoureux, mais il faut en prendre son parti. On meurt très souvent de maladie ou d'accident, quelquefois de vieillesse, très rarement de faim, et jamais d'amour.

Le cœur humain s'y oppose par son essence même et c'est fort heureux; sans cela, il y aurait belle lurette que la terre serait totalement dépeuplée. Depuis que le monde existe, il n'y a pas eu un homme, pas une femme qui, au moins une fois dans sa vie, n'ait vibré jusqu'au plus profond de l'âme et clamé pathétiquement: "Si tu m'abandonnes, j'en mourrai!..."

Tout passe, tout casse... Un beau jour, le cœur de l'un s'est fissuré et l'amour en a fui; le cœur de l'autre a souffert — plus ou moins longtemps — mais, comme toute blessure se cicatrise, il a suivi la loi commune et a été surpris de se retrouver guéri et prêt à s'engager dans une nouvelle aventure. Il n'avait peut-être plus la sensibilité délicate d'autrefois, il était même quelque peu racorni mais c'est là justement qu'est le beau côté de la chose, le progrès. Le cœur humain est comme le cuir à semelles; quand il a été bien "fessé", bien battu, il est beaucoup plus résistant et dure plus longtemps...

Notons néanmoins qu'un amoureux est sincère dans ses serments... au moment où il les fait; quand il préfère la fin de ses jours à celle de son amour, il ne dit pas cela pour le plaisir de faire des phrases, il se fâcherait tout net si on ne le prenait pas au sérieux. Pourquoi donc se guérit-il si vite et oublie-t-il si bien? Ah, dame! c'est la sempiternelle histoire des choses d'ici-bas: la loi de nature favorise toujours le présent au détriment du passé; le soleil d'aujourd'hui fait oublier celui d'hier, comme celui de demain fera oublier celui d'aujourd'hui.

L'amour est un sou neuf; son éclat se ternit vite.

Est-ce à dire pour cela qu'il n'existe pas ou, s'il existe, qu'il ne dure pas? Non. L'amour est une maladie, ni plus ni moins; ce qui le prouve c'est qu'on le désigne, comme elle, par le même terme: une "affection". Comme toute maladie, il se prolonge plus ou moins longtemps mais on n'en meurt pas, voilà tout.

Un amour brisé démolit plus ou moins sa victime mais celle-ci guérit toujours. Le mal revêt toutes les formes possibles; il est parfois violent, d'autres fois sournois; il occasionne des crises ou plonge au contraire dans la torpeur; cela vous tenaille comme le choléra-morbus ou vous assomme ainsi qu'une attaque d'apoplexie mais la convalescence arrive tout doucement et il vient un jour où l'on a un sourire tout guilleret en se sentant le cœur bien retapé et complètement recollé.

On a tout oublié des souffrances subies. Demandez à celui qui a retrouvé son estomac d'autruche ce qu'il pense de sa dyspepsie ou de ses coliques de l'an passé... Vous verrez le geste éloquent d'indifférence...

C'est donc une profonde erreur de croire que le cœur se laisse aussi facilement modeler qu'une cire molle, et qu'on l'écrase sans plus d'effort que de la pâte à tarte. On sait depuis longtemps qu'il est beaucoup plus coriace et ce n'est pas sans raison que, par analogie, on désigne sous le nom de "cœur" la partie intérieure de l'arbre, celle qui est la plus dure.

Et maintenant... ah, maintenant, tous ces beaux arguments ne valent peut-être pas grand chose... Il pourrait bien suffire d'une modeste observation pour les faire s'écrouler comme un château de cartes qui a plus d'apparence que de solidité... L'homme ne meurt pas d'amour, c'est entendu, mais le chien en meurt quelquefois... Nourrirait-il le supérieur?

Elles ne sont pas si rares qu'on le croit, les tristes histoires de ces bonnes bêtes fidèles qui n'ont pas pu survivre à leur maître et sont allées mourir de langueur sur leur tombeau.

D'autres animaux, des oiseaux par exemple, ne peuvent vivre que par couples et ils ont une si profonde affection l'un pour l'autre qu'ils dépérissent et meurent quand on les sépare...

De tels exemples ne sont pas extrêmement à la louange de l'indifférence humaine et de sa facilité à accepter la rupture des liens d'amour!

Mais... au fait, qui sondera jamais les intimes replis du cœur humain! Un animal a la sincérité naïve de ses sentiments, l'homme est un être beaucoup plus complexe — souvent jaloux de ses propres souffrances. Il aura la mort dans l'âme et, volontiers le sourire sur les lèvres; il se complait avec d'autant plus d'âpre jouissance dans la torture qu'il se rongé qu'il la sait sans remède... Sans remède! et malgré lui, il espère jusqu'au bout contre toute espérance...

Il s'en va tout doucement ainsi, croyant vivre, s'illusionnant, lui, le blessé à mort dont la vie s'échappe implacablement chaque jour comme le sang d'une lésion profonde. Puis, un jour, il meurt mais personne ne sait ce qui l'a emporté; il a bien gardé son secret et ne l'a murmuré, dans un souffle suprême, qu'à la mort amie, venue le délivrer enfin de ce qui fut une longue agonie plutôt qu'une existence; la poignante obsession d'un amour trahi, d'un rêve brisé...

Et ce qui est douloureusement vrai pour l'homme l'est également pour la femme...

F. de VERNEUIL

LES AUTOMOBILISTES



Monsieur Santal Leur se demande où il pourrait bien arrêter son auto.

L'EXPLOSION

Une explosion venait d'avoir eu lieu sur le chantier, et le directeur des travaux faisait son enquête.

— Vous voyez, il y avait un échappement de gaz et le vieux Thomas est allé voir avec une bougie d'où cela provenait, lui dit un ouvrier.

— Avec une bougie, s'écria le directeur! Mais c'est la dernière chose au monde qu'il aurait dû faire.

— Comme question de fait, c'est la dernière chose qu'il a fait.

Le Coeur
des POÈTES

BAISER NOCTURNE

Oh, sublime beauté du golfe qui sommeille
Dans la tranquillité du soir phosphorescent,
Comme un grand drap brodé de lamelles d'argent
Dont le doux froissement bourdonne à mon oreille.

L'air est tout imprégné des effluves grisantes
Qui montent des jardins en pleine floraison.
Un zéphir odorant caresse les gazons
Et la paix vient calmer mon âme agonisante.

Je voudrais à jamais m'endormir dans ton charme
O nuit, dont la langueur et le soufle apaisant
Font passer sur mon front un baiser bienfaisant,
De mon coeur ulcéré dissipent les alarmes.

Laisse-moi savourer ton ineffable étreinte,
Nuit, qui me fais vibrer d'un émoi violent
L'aube viendra trop tôt m'apporter le relent
Des mensonges humains et des amitiés peintes.

BOIFRANC.



REFLEXIONS

Il s'est vendu aux Etats-Unis, l'année dernière, 30,000 gallons de whisky. Quelqu'un a dû perdre connaissance.

LES PETITS CADEAUX

Jacques. — J'aimerais savoir ce que Josette aimerait avoir pour sa fête!

Arthur. — Pourquoi ne lui demandes-tu pas.

Jacques. — Oh! je n'ai pas les moyens de lui donner quelque chose d'aussi dispendieux.

CE QUE TOUS LES PARENTS SAVENT

M., Mde et Bébé
sortent. Ils sont
très pressés et dé-
jà en retard.



—Maintenant, Pierre est lavé
et habillé.

—Nous n'avons plus qu'à nous
habiller nous-même et...

—...à partir.



LA PAGE DU PHILOSOPHE

UNE SOLUTION

Mme Schulman (3 heures du matin.) — Qu'est-ce que tu as, Schulman, tu m'égratignes, tu pousses des soupirs, tu rêves tout haut quand tu dors, et tu remues quand tu ne dors pas.

M. Schulman. — Si tu crois que je peux me reposer. C'est demain le 31, que je dois payer 500 piastres à Figuemund, notre voisin d'en face.

Mme Schulman. — Et pourquoi cela t'ennuie tant?

M. Schulman. — Parce qu'il me manque 500 piastres pour payer Figuemund.

Mme Schulman. — Et c'est pour 500 piastres que tu m'empêches de dormir?

M. Schulman. — Je suis tellement embêté!

Mme Schulman. — Tu ne le seras plus dans deux minutes.

Mme Schulman se lève, ouvre la fenêtre et se met à hurler:

— M. Figuemund, venez vite. Je suis Mme Schulman.



M. Figuemund (effaré, se met à la fenêtre.) — Qu'est-ce que vous voulez?

Mme Schulman. — Je viens vous dire que mon mari ne pourra pas vous payer demain.

Figuemund laisse échapper un juron hébraïque.

Mme Schulman (refermant la fenêtre et se remettant au lit, à son mari.) — Maintenant, c'est Figuemund qui ne dormira plus.

LA PECHE AUX PERLES

(Perles recueillies dans les journaux et les livres.)

Du "Plaisir", de M. Binet-Valmer:

"D'une main", il s'accrocha au bord du minuscule bateau, et de "l'autre", il gardait levée la tête de Catherine. Ainsi, joyeusement, il nagea vers la rive.

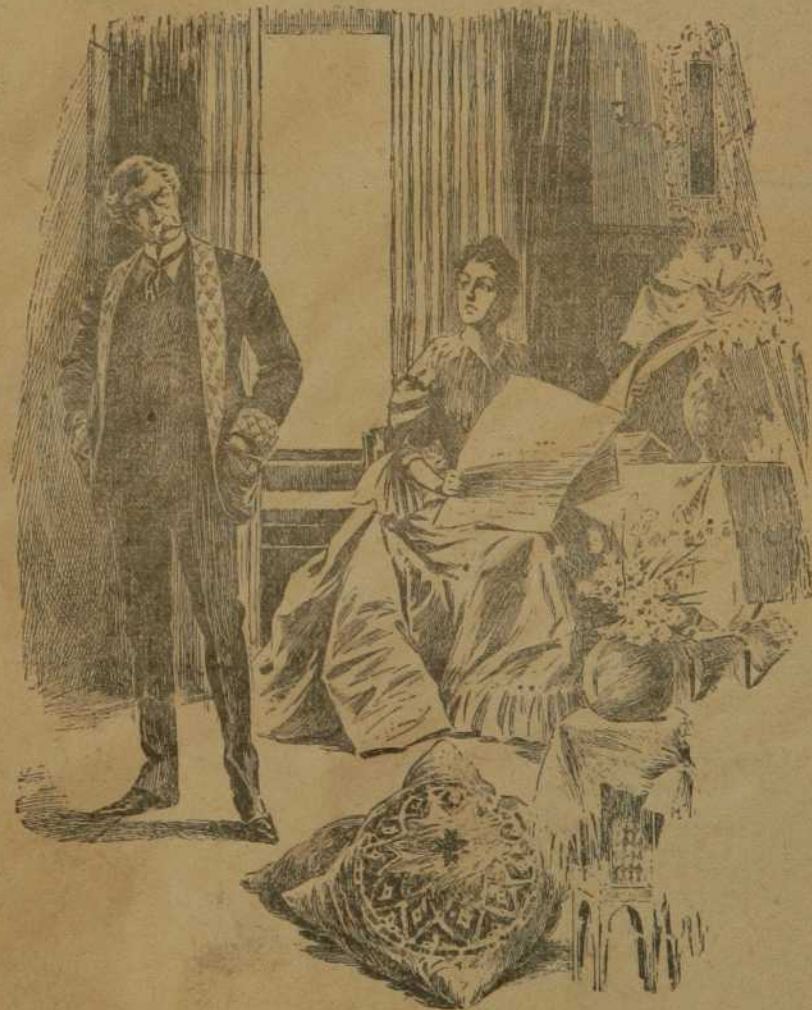
Je croyais que pour nager les mains étaient un peu utiles... Il est vrai qu'avec des gaillards de cette trempe, qui trouve moyen d'être joyeux dans ces moments-là...

De "Bou Chaïb", conte de M. L. Léger, publié par le "Matin" du 20 octobre.

L'auteur, qui a fait la campagne comme officier, en Macédoine, nous parle en termes émus de son ordonnance Bou Chaïb:

...cette ombre bienfaisante, à la fois cuisinier, palefrenier, couturière, lessiveuse, cordonnier, confident et poilu, maître-jacques épique; ombre qui tenait de la mère, de la soeur, "de l'épouse", de l'ami...

LE MOTIF



Madame.—Dis-moi donc pourquoi le journal imprime les mariages dans la même colonne que les décès?

Monsieur.—C'est bien simple, c'est pour montrer que tous les fous ne sont pas morts.

AU TELEPHONE

Le mari. — Bonne nouvelle, ma femme, j'ai enfin trouvé une maison.

Sa femme. — Oh, mon chéri! Viens vite à la maison pour me donner tous les détails.

Le mari. — Oh! ne te presse pas. Nous ne déménagerons qu'en 1923. Les locataires actuels ont un bail de deux ans à finir.

PAUVRE ELLE

Maria. — J'ai la peau du visage tellement pivelée que mon mari m'appelle son "petit léopard".

LES VISITES



L'AMI D'AFFAIRES

PENSEES ET REFLEXIONS

Il ne faut jamais avoir peur de dire : "je ne sais pas".

* * *

La réclame commença dans le jardin d'Eden, alors qu'Eve se laissa attirer par la réclame faite sur une certaine marque de pommes.

* * *

90 pour cent des maris qui abandonnent leurs femmes ont les yeux bleus.

REFLEXIONS

Il y a assez de poison dans vingt cigarettes pour tuer un lapin. C'est la raison pourquoi on ne voit jamais de lapins fumer la cigarette.

UN BON TOUR

Aline. — As-tu écrit à papa, Georges?

Georges. — Oui, je lui ai écrit.

Aline. — C'est étrange. Je croyais que papa serait très fâché, car il ne t'aime pas, et ils ne m'en a même pas parlé.

Georges. — Oui, je sais. Mais comme ton père ne m'aime pas, je n'ai pas signé ma lettre.

UN CAS DESESPERE



Prime. — On m'appelle paresseux, mais je ne puis travailler sans fumer, et mon médecin m'a défendu de fumer.

AU TRIBUNAL

Le magistrat. — L'agent vous a entendu dire des paroles grossières, alors qu'il se trouvait à trois cents pas de vous.

Le prévenu. — Je me parlais à moi-même, son honneur.

LE TERME

Le jeune Albert avait rendu visite à la jolie Rose depuis des années. Des milliers de pieds cubes de gaz avaient été consommés dans le salon et le velours du canapé avait dû être renouvelé trois fois, ainsi que le tapis.

Enfin le jeune couple se tenait agenouillé au pied de l'autel et le prêtre posait la question :

"Monsieur Albert... prenez-vous pour légitime épouse mademoiselle Rose..."

Comme le jeune homme hésitait, la jeune fille se pencha à son oreille et lui murmura :

— Dis "oui", sans cela maman ne sera pas contente.

POURQUOI?



Denise. — Est-ce que ce bouton est pour la lumière?

Ferdinand. — Pour la lumière et pour l'obscurité.

AU BAL

Marguerite. — Vous devriez changer votre manière de danser.

Louis. — Comment cela?

Marguerite. — Vous devriez poser vos pieds sur mon pied gauche aussi.

UNE MANIERE

Béatrice. — J'ai vu Henri, hier soir. Il traitait sa femme comme je n'aurais pas traité mon chien.

Lucile. — Grand Dieu, que faisait-il?

Béatrice. — Il l'embrassait.

LES ENFANTS TERRIBLES



— Il est à vous votre nez?
— Mais... certainement...
— Je croyais que vous l'aviez mis parce que c'était carnaval!

A LA GARE

Le passager. — Comment? ce prix-là pour aller à Québec? Mais je ne veux pas acheter la ville, je veux simplement m'y rendre.

D'après les astronomes la lune est beaucoup plus près de nous qu'il y a cinquante ans. Les gens dans les gratte-ciels se tiennent prêt à déménager à dix minutes d'avis.

LA TAXE DES CELIBATAIRES.

L'homme marié. — Pourquoi ne te maries-tu pas?

Le célibataire. — Trouves-moi une femme qui consentira à vivre avec dix dollars par année et je la prends immédiatement; en attendant j'aime mieux payer ma taxe.

REMINISCENCES

Berthe. — Te rappelles-tu la première fois que tu m'as vu comme tu as été frappé par ma beauté.

Gaston. — Oui, mon ange, je me souviens; c'était dans un bal masqué.

LE BONHEUR DEPUIS

Henri. — Oui, mon ami, j'étais sur le point d'épouser la comtesse lorsque j'appris qu'elle dépensait 20,000 dollars par année chez sa couturière.

Ernest. — Qu'as-tu fait alors?

Henri. — J'ai épousé la couturière.

ENTENDU A UN PROCES

"C'est ma femme. Naturellement, elle ne sait pas comment je gagne à mon travail."



2 En sortant, elle aperçut un cycliste qui venait de frapper une brique et qui piquait une tête sur le bitume.

PETITS COUPS D'EPINGLES

Emilien. — Tu avais raison, ma chérie, lorsque tu m'as dit cette nuit qu'il y avait des voleurs dans la maison.

Alice. — Pourquoi?

Emilien. — Parce que tout l'argent que j'avais dans mes poches lorsque je me suis couché est disparu.

Alice. — Si tu avais été plus brave; si tu t'étais levé et avais tué le voleur tu aurais ton argent ce matin.

Emilien. — Oui, c'est possible, seulement je serais veuf, ce matin.

LES CONSEILS



La voix du printemps.

LA VIE EN TROIS MOTS

Arrêtez. Regardez. Ecoutez.

Le jeune homme s'arrêta pour lire l'inscription.

— Ces trois mots résument toute la vie, dit-il.

— Comment?

— On rencontre une jeune fille: on s'arrête, on regarde. Après qu'on l'a épousée on l'écoute.

SES CONNAISSANCES

Le fils. — J'ai fait beaucoup de progrès à l'école, cette année!

Le père. — A la bonne heure. Qu'as-tu appris?

Le fils. — J'ai appris l'anglais, l'italien, l'Enéide.

Le père. — Très bien. Dis-moi "bonjour" en énéide.

LA VIE COMMUNE

Alphonse. — Avant que nous soyons mariés tu prétendais qu'il n'y avait pas un autre homme sur la terre comme moi.

Pierrette. — Oui, et maintenant j'ose croire, dans l'intérêt de l'humanité, que je ne me suis pas trompé.

L'ESPIEGLE ROSETTE



1 "Notre vieux porte-chapeau a vu de meilleurs jours," remarqua Rosette, il faudrait le remplacer par un nouveau.

LES TEINTURES

René. — Je me demande s'il est dangereux de se teindre les cheveux?

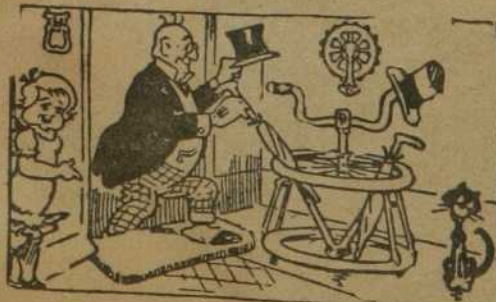
Pierre. — Je te crois, j'ai un de mes oncles qui s'est teint les cheveux et trois mois après il était marié à une veuve qui avait quatre enfants.

UNE BALLADE

L'ivrogne (qui zigzague dans la rue).
— Tu parles que j'en fais faire une ballade à mon ange gardien.



3 La bicyclette était tellement en "compote", que le "sportman" la laissa là et se sauva comme il pouvait.



4 Alors notre petite Rosette ramassa les morceaux et fit un splendide porte-chapeau pour remplacer le vieux.

PROMESSE



Alfred.—Si je te donne ce joli sou, me promets-tu de me dire ce que ta grande soeur pense de moi.
Jean.—Oh oui, si vous me promettez de ne pas vous fâcher.

LA LUNE DE MIEL

Lui. — Adam et Eve ont perdu le Paradis Terrestre.

Elle. — Mais nous l'avons retrouvé, n'est-ce pas, mon mignon.

UNE "REFLEXION"



Le juge.—Je vois le voleur dans votre visage.
Le criminel.—C'est la première fois que j'apprends que mon visage est un miroir.

UN DROLE DE NOM

Le père. — Un héritage est quelque chose qui vient du père et qui va au fils!

Le fils. — Un drôle de nom pour désigner une paire de pantalon.

CONSULTATION



Le patient.—Docteur, quelque soit l'endroit où je me touche, je ressens une douleur.
Le médecin.—Ne vous touchez nulle part. Vous me devez 5 dollars pour la consultation.



L'agent d'assurance

(Monologue comique, par Paul Coullée)

L'autre jour me sentant d'humeur folâtre, j'allai me promener sur la rue Chose. Sans qu'il y ait de ma faute je tombai sur un agent d'assurance sur la vie; vous savez un de ces gens qui vous enterrent tout vivant. Ce n'était pas la première fois que ce malheur m'arrivait, aussi je savais comment agir en pareilles circonstances.

Lorsqu'on voit sur la rue ou chez soi un agent d'assurance sur la vie et qu'on a pas le physique de Carpentier ou de Dempsey, le mieux qu'on ait à faire est de l'écouter attentivement et de ne pas essayer de protester. Je l'écoutai donc.

Il me parla, longuement et vivement, de ma mort, plus prochaine que je ne le croyais, etc., etc. Il me demanda mon âge. Je le lui donnai.

— ... ante-deux ans.

— Comment?

— Trente-deux ans.

— C'est bien ce que je pensais, me dit-il en sortant de sa redingote un calepin rouge en imitation de cuir de Russie. La couleur du calepin me frappa; j'aurais voulu le voir noir avec un petit crêpe. Enfin. Mon agent d'assurance jeta les yeux sur une table de statistiques qu'il portait sur lui également et fit un petit calcul sur le dos d'une enveloppe. Une fois terminé il me montra son petit griffonage.

— Voici le temps qu'il vous reste à vivre, me dit-il, ce qui veut dire que si vous ne mourrez pas avant, ni après, vous mourrez sûrement ce jour-là. Il n'y a pas d'erreur possible. Les chiffres, mon cher, les chiffres. En d'autres mots, si vous prenez une police d'assurance et que vous ne vivez pas aussi longtemps que mes calculs, c'est que vous serez mort avant, et cela dépendra de vous, de vous seul, ou de la compagnie des tramways qui vous aura pris pour un rail.

— Oh! oh! ne raillez pas, m'écriais-je.

— Il n'y a pas de "oh! oh!" Quelque soit le temps que vous viviez, vous mourrez un jour ou l'autre. D'autres ont été dans votre cas. Je puis vous donner des preuves à l'appui de mes dires. Et si vous prenez une police d'assurance sur la vie, vous aurez la satisfaction en mourant de vous dire: "J'ai vécu jusqu'ici", et c'est bien quelque chose. Avouez. Alors, que vous viviez ou que vous mourriez vous serez assuré.

— Assuré de quoi? demandai-je?

— Assuré, assuré... Toute votre vie ne sera qu'une course pour savoir lequel expirera le premier ou de vous ou de votre police d'assurance. Comprenez-vous l'avantage. Non? C'est pourtant très simple. Vous prenez une police d'assurance, vous signez ici et là, et puis là, vous faites un premier paiement et après vous n'avez plus qu'à essayer de vivre.

"Naturellement, moi, personnellement, cela m'indiffère totalement que vous viviez ou que vous creviez, je m'en bats la paupière, et je m'en fiche comme un veau qui regarde le cinématographe. Seulement vous devez à vos héritiers de vivre aussi longtemps qu'il leur plaira. Ça c'est logique, n'est-ce pas? Allons, signez ici et là, et puis là et faites votre premier versement."

J'étais plus mort que vif; mes cheveux s'étaient dressés sur ma tête comme un porc épic hérissé.

Je signai ici et là, et puis là, et je fis mon premier versement.

Mon agent d'assurance me laissa seul. J'étais délivré. Je rentrai au logis. J'avais la figure longue d'une aune. Ma femme me demanda ce que j'avais. Alors trompant mon émotion, je lui glissai dans le tube auditif:

— "Ma femme, je viens de prendre une police d'assurance sur la vie. Comme cela si je n'ai pas valu un sou durant ma vie, je vaudrai quelque chose après."

SES PREFERENCES



La dame.—Et aimes-tu bien ta maman?
Béatrice.—Oh, oui, mais j'aime mieux les confitures.

UN BON MOYEN

Une femme intelligente a peint le portrait de son propriétaire sur son tapis; son mari bat son tapis deux fois par semaine, depuis ce temps.

EVIDENMENT



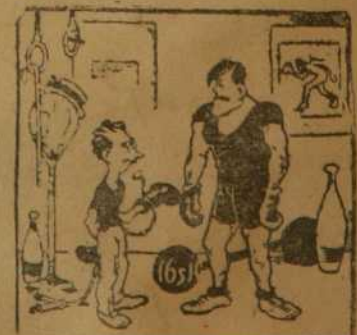
La bonne dame.—Si je te donne ces pommes, diras-tu: "voici de bonnes pommes;" ou: "voici des bonnes pommes?"
Jean.—Je ne puis pas le dire avant d'y avoir goûté.

OH! CES JEUNES FILLES

Lucile. — Il m'a demandé quel âge j'avais et je lui ai fait croire que j'avais 35 ans.

Aline. — Oui, je sais, il m'a dit que tu étais très franche.

LA CULTURE PHYSIQUE



L'élève.—Avez-vous remarqué quelque chose en moi?
Le professeur.—Oui, mon ami, vous avez la plus belle figure à recevoir des "upper cuts" que j'ai encore vue.

CATASTROPHE



Le reporter. — Êtes-vous marié ?
La victime. — Non, monsieur, cet accident est la chose la plus terrible qui me soit arrivée.

ILS COMMENCENT JEUNE



Jean. — Ne te fais pas trop d'illusions, Cécile, il me prend quelquefois des envies de ne jamais me marier.

PROCHAIN VOYAGE

Denise. — Je pense aller en Europe l'été prochain.

Jeanne. — Vraiment. Comme tu es chanceuse. Et quand pars-tu ?

Denise. — Je ne sais pas encore ; je te le dirai demain matin. Car le jeune homme qui doit m'emmener avec lui vient faire sa demande ce soir.

LES LETTRES D'AMOUR



Joseph. — J'ai pesé tous les mots que je vous ai écrits dans ma lettre.
Yvette. — Vous auriez dû également peser votre lettre, car j'ai eu 4 sous de supplément à payer.

L'ETERNELLE HISTOIRE

Albert. — Ainsi, tu es bien décidée à retourner chez ta mère.

Rose. — Oui.

Albert. — Qu'est-ce que tu crois qu'elle va te dire en te voyant ?

Rose. — Elle dira : "Ah ! je te l'avais bien dit !"

SOUVENT

Juliette. — Avez-vous déjà été dans la situation du monsieur qui veut dire quelque chose à quelqu'un mais qui ne peut pas ?

Arthur. — Oui, souvent, lorsque le central me dit que la ligne est engagée.

OUI, MAIS...

La maman. — Et surtout laves-toi bien les mains pour dîner ; j'attends ton oncle.

Jean. — Et si mon oncle ne vient pas j'aurai l'air fin avec mes mains nettes.

LA GAFFE

La nouvelle servante. — Je vous demande pardon, madame, je ne voudrais pas commettre d'impairs, mais voici un télégramme pour monsieur votre mari. Ce télégramme a l'air d'avoir été écrit par une main féminine.

CORRESPONDANCE

Un monsieur nous écrit pour nous dire que comme son enfant ne prend plus aucun plaisir avec son hochet il lui a acheté une Ford.

LE GRAND MONDE

Mariette. — La soirée où nous allons, ce soir, est-ce une soirée où il faut se laver les mains ou si c'est une soirée où on garde ses gants tout le temps.

REGRETS

Alphonse. — Que fais-tu lorsque ta femme te parle de son premier mari ?

Adolphe. — Je l'envie.

INVENTION



La découverte du parachute.

CONTRASTE

Chaque fois que je vois une jeune fille se mettant de la poudre sur le bout du nez, dans un restaurant, je me demande ce que sa grand-mère, qui fumait la pipe, penserait d'elle si elle la voyait.

LES DEUX PERIODES

Albert. — Il y a deux périodes dans la vie d'un homme où il ne peut pas comprendre les femmes.

Rose. — Quand ?

Albert. — Avant son mariage et... après.

DANS L'AUTRE MONDE

— Si vous continuez à mener cette existence de barreaux de chaises, il y aura des pleurs et des grincements de dents dans l'autre monde.

— Ce n'est pas ce qui m'inquiète, car je n'ai pas de dents.



L'ABIME

par F. de VERNEUIL

*Vous ne sentez vibrer rien au fond de votre âme,
Où les transports sacrés du beau sont détenus,
Vous qui ne soudez pas ces gouffres inconnus
Où l'esprit du croyant s'illumine et s'enflamme...*
X...



JACQUES DURON était un singulier personnage. Ancien éleveur d'animaux à fourrure à St-Maurice, il avait eu un sens des affaires en rapports plutôt éloignés avec l'honnêteté mais grâce auquel il avait gagné la forte somme. Dissipateur et débauché, il cherchait à éblouir ses concitoyens par des orgies dont il faisait tous les frais mais il n'était parvenu à se créer que de rares relations et encore, ceux qui le fréquentaient n'avaient ni estime ni amitié pour lui car ils connaissaient son caractère facilement emporté, brutal et même dangereux.

Duron était craint et jaloux; deux excellentes raisons pour lui souhaiter tout le mal possible et au besoin aider discrètement les événements à accomplir ce mal.

Il avait pourtant un ami très dévoué ou qui du moins en avait toutes les apparences. C'était une sorte d'affreux bonhomme, bossu et laid, "quelque singe échappé de sa cage", disait les commères du pays et qui était franchement détesté de tous; d'abord pour le mystère dont il s'entourait et ensuite à cause de son intimité avec Duron.

Pourtant, celui qui eût vu l'expression haineuse des yeux que le bossu fixait parfois sur Duron, celui-là eût été épouventé et aurait pressenti quelque drame probable.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la tentative d'enlèvement de Paulette. Duron n'y paraissait plus songer mais, en réalité, au cours de ces deux mois, son cœur ulcéré et déçu ne battait plus que dans l'espoir d'une infernale vengeance. D'ailleurs son ami le bossu l'entretenait de son mieux dans ces sentiments et depuis quelques jours, il lui parlait d'un mystérieux projet que l'ancien éleveur avait d'abord accueilli par un incrédule haussement d'épaules mais auquel il prêtait maintenant la plus grande attention.

— Le moment est venue, lui dit un soir le bossu, d'accomplir votre vengeance. J'ai tout ce qu'il faut.

— Tu as le mystérieux élixir? demanda vivement Duron qui en était venu à tutoyer son complice.

— Je l'ai. Voyez plutôt.

En disant ces mots, il fit voir à Duron une fiole contenant une étrange mixture qui paraissait couleur de sang et parfois avait des reflets opalins selon l'angle que la lumière la frappait.

L'ancien éleveur considéra attentivement l'objet; une lueur farouche s'alluma dans ses yeux. Puis avec un tremblement de convoitise dans la voix.

— Et... toujours au même prix? demanda-t-il.

— Cent mille dollars, répliqua froidement le bossu. J'en connais d'autres qui paieraient beaucoup plus cher un élixir comme celui-là.

— Répète-moi, dit fiévreusement Duron, comment je dois m'en servir, dis-moi le pouvoir que cela me donnera, ne néglige aucun détail... Va, je te récompenserai bien...

Le bossu reprit la fiole et l'examina longuement.

— Oui, murmura-t-il, cela contient le pouvoir, la vengeance... il y a de la lumière, de l'horreur, de l'extase et des rugissements dans ce liquide aux reflets changeants...

Puis, tout haut:

— Monsieur Duron, ceci est un élixir dont je n'ai pu me procurer la formule qu'au prix des plus grandes difficultés car, seuls, quelques chefs des sectes mystérieuses de l'Orient en détiennent le secret. C'est le fameux "Dawamesk" grâce auquel vous obtenez un pouvoir sans limites sur tout ce qui vous entoure. Vous le buvez et vous vous endormez alors d'un profond sommeil qui dure quelques heures; quand vous vous réveillez, votre apparence humaine est toujours la même mais vous avez acquis les facultés les plus extraordinaires: vous pouvez vous rendre invisible à volonté et vous transporter dans l'espace avec la rapidité de la pensée; il n'y a plus aucun obstacle pour vous résister, d'un seul geste vous pourriez faire tomber les murailles les plus solides...

— Qui me garantit tout cela? demanda Duron qu'un dernier doute assaillait à l'évocation de ces choses surhumaines.

— Mon intérêt, c'est suffisant. Vous ne devez me donner les cent mille dollars qu'après réussite. Vous voulez pénétrer chez le vieux Sauvage, enlever Paulette et détruire son château souterrain puis fuir au loin en lieu sûr. Tout ceci s'accomplira ou alors vous ne me devez pas un seul dollar. Que voulez-vous de plus?

— C'est vrai, acquiesça Duron, tu as une âme de bandit aussi laide que ton corps de bossu; nous sommes faits pour nous entendre.

Quelques heures plus tard, le bossu regardait Duron allongé sur un canapé et qui dormait profondément. La fiole de "Dawamesk" était vide. Le bossu la prit et la mit dans sa poche.

— Il est inutile de laisser des traces compromettantes, murmura-t-il.

Puis, il sortit. En passant auprès du lac, il lança au loin la minuscule bouteille qui fit un léger bruit en touchant l'eau et disparut à jamais.

— Voilà qui est bien, attendons les événements, dit le bossu, et avec un rictus de haine satisfaite sur le visage, il rentra d'un pas rapide dans sa chétive demeure.

Le mystérieux "Dawamesk" avait agi. Duron était réveillé et il sentait une frémissement inconnu dans tout son être. Il lui semblait que, graduellement, son corps devenait plus léger, sa vue plus perçante, qu'il s'immatérialisait en quelque sorte et que dans les profondeurs infinies de l'espace, une voix mystérieuse l'appelait.

Tout-à-coup, il se sentit pris dans un tourbillon, une clarté aveuglante l'environna, les appels se firent plus pressants et des fantômes de forme imprécise passèrent dans des fulgurations d'éclairs. Le spectacle devenait formidable et cependant Duron n'éprouvait aucune crainte. Bien mieux, il se sentait dans son élément, fort d'une puissance inouïe en face de l'abîme qui s'ouvrait et l'appelait irrésistiblement.

Il se sentit brusquement emporté dans le lointain et vit avec stupeur les astres danser une ronde fantastique. Il ne résistait pas et, au contraire, se sentait gagner d'instant en instant par la folie de la vitesse, par le vertige de l'insondable.

Quand il reprit un peu possession de lui-même, il reconnut avec stupeur qu'il était à cheval sur une minuscule comète, coursier de feu éblouissant qui l'entraînait avec une vitesse inouïe dans les profondeurs célestes. Un guide invisible lui jetait de temps à autres quelques paroles à l'oreille. Il sut ainsi, non le but de ce fantastique voyage mais la route suivie, grâce à quelques points de repère.

Il passa près d'une énorme masse incandescente qui disparut bien vite derrière lui. C'était le soleil; d'autres masses flamboyantes grossissaient à l'horizon, jetaient au passage l'énorme grondement et les sifflements terribles de leur masse en fusion puis s'évanouissaient pour faire place à d'autres.

Il passa près de l'étoile polaire.

— Un boulet de canon moderne, murmura la voix, mettrait plus de vingt-neuf millions d'années pour arriver de la terre jusqu'ici.

— Et nous? demanda Duron, depuis combien de temps sommes-nous partis?

— Une minute, répondit la voix. Nous voyageons incomparablement plus vite que la lumière qui, elle, mettrait soixante-treize ans à faire le parcours.

La course continua, folle, hallucinante et de plus en plus rapide. Parfois, des comètes énormes, échevelées bondissaient à droite ou à gauche, voyageuses énigmatiques paraissant n'obéir qu'à leur propre caprice. Les millions de soleils de la voie lactée se mirent à scintiller violemment, grossirent, apparurent démesurés et se succédant presque sans fin. Combien cela dura-t-il de temps? Des minutes, des heures, des siècles? Duron n'aurait pu le dire. Et puis, dans l'infini éternel, que signifient les distances ou le temps? Rien.

Maintenant c'était un abîme effrayant, un vide d'horreur accumulant dans l'âme de Duron des sensations formidables d'épouvante, de néant, de vertige insensé. Et il allait toujours...

D'autres points piquèrent le lointain de lueurs indécises.

— Un autre univers, murmura la voix.

— Aussi vaste que celui que nous venons de quitter?

— Bien davantage et après celui-là un autre, cent autres,

des milliers, des millions d'autres... Ah— et la voix se fit sarcastique — qu'est donc la pauvre terre perdue dans cette immensité bien plus qu'un grain de sable au fond de la mer pour oser, te révolter, toi misérable faiblesse rampant sur ce grain de sable, contre Celui dont la puissance gouverne tous ces millions d'astres flamboyants, tous ces univers peuplant l'immensité! Tu as voulu être fort pour en abuser, la brève existence terrestre qui t'était donnée pour t'élever vers le Créateur, tu l'as employée au crime et à la trahison... L'heure du

châtiment est venue.

Ces paroles étaient à peine prononcées que le fantastique voyageur eut la sensation brutale d'un écroulement gigantesque; des lueurs terrifiantes l'aveuglèrent, un grondement furieux emplit tout l'espace puis il eut la sensation d'une voile de sang qui lui descendait sur les yeux...

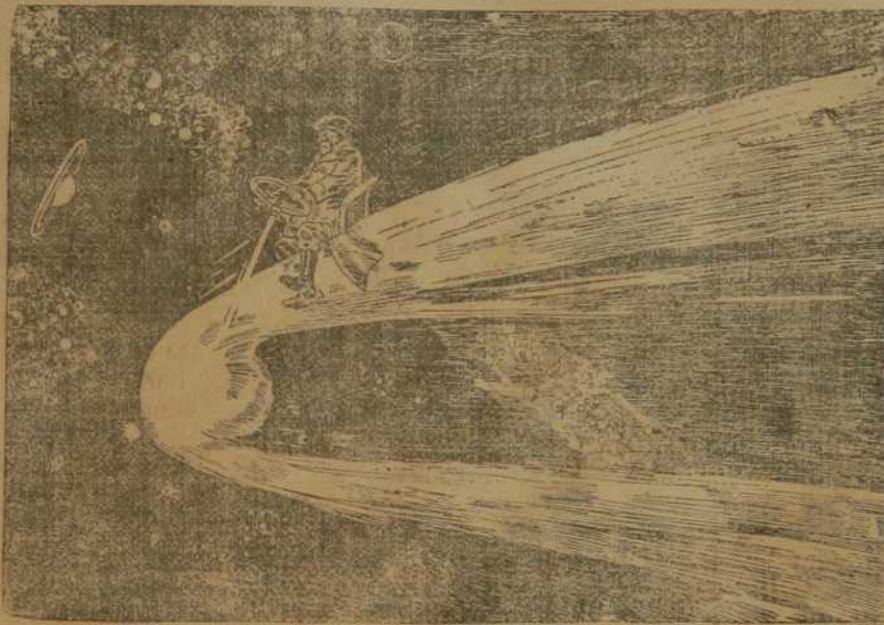
Il se sentit entraîné par une chute éperdue dans les profondeurs de l'abîme, une angoisse indicible l'étreignit et il n'eut plus conscience de rien.

Dans la somptueuse maison de Duron, une animation inaccoutumée régnait. L'ex-élèveur était couché dans un lit, le visage tuméfié, presque méconnaissable, le crâne largement ouvert.

Il était mourant.

Le matin de ce jour, des gens stupéfaits l'avaient vu lancé dans une course furieuse à cheval dans les passages les plus dangereux de la montagne. Le cavalier et sa monture paraissaient affolés et en proie à quelque surexcitation inexplicable. Ceux près de qui il avait passé avaient été effrayés par ses yeux hagards et les rauques exclamations qui s'échappaient de ses lèvres.

(à suivre à la page 30)



C'était la course fantastique dans l'infini.



Les cancons DU "Samedi"



AVIS

Nous recevons les cancons de partout, mais nous nous réservons le droit de ne pas publier ceux qui seraient contre la morale ou nuiraient à la réputation des gens.

Adressez comme suit: "Le Samedi", 131 Cadieux, Montréal, Can. (Département spécial.)

M. T. Co — USINE ST-HENRI

Albert L. attends-tu d'avoir des cheveux sur la tête pour l'acheter un habit.
Panaris, quand fais-tu râfer ton beau casque.
David T. n'essaie pas à bourrer les gars de la "shop" avec tes peurs, on en a assez.
Petit Jos. Connaissant est toujours le même. Si quelqu'un a besoin de renseignements allez le trouver.

Notre assistant inspecteur a le coeur brisé. Quel malheur!

BOULEVARD SAINT-DENIS

Marie L. comment aimes-tu à aller au concert avec Arthur D.
Maurice M. fais attention à Max; il te joue ça avec Cécile.
Philippe C. ôte le ruban d'après tes lunettes, elles ne partiront pas.
Armand L. prend sa canne depuis qu'il va voir Blanche L. C'est pour assommer ses rivaux.
Antonio L. depuis qu'il s'est fait voler son capot ne parle plus, même quand il va en soirée.
Léopold D. a laissé Gertrude à bonne heure pour aller voir Cécile.
Adélard G. as-tu mis ton creamer pour aller à St-Jérôme.
Paul R. fais attention de manquer ton concert comme Marie L.
Philippe C. lâche Arthur D. en soirée; il partira quand il voudra.

VILLERAI

Marie-Jeanne L. les garçons t'oublient.
Rose de Lima a enfin trouvé un cavalier de son goût.

HOCHELAGA

Gabrielle P., rue Aylwin, a laissé son cavalier parce qu'il était trop "roche".

NOTRE-DAME DES VICTOIRES

Rosanna L. cherche encore à rencontrer Ménéric D.
Octave L. tu as les oreilles bien grandes, ça dépend de la cigarette, je crois. Lâche-la.

SAINT-HENRI

Emile M. gardes-tu tes souliers de boeuf pour te réchauffer les pieds à ta chambre.
A. G. c'est à ton tour de paraître sur la plus belle page du "Samedi".
H. H. ta blonde est malade, n'est-ce pas. C'est une... indigestion.
Alcide S. les dents en or que tu portes sont-elles faites au Steel Company ou bien chez un dentiste.
A. J. Je crois que ce sont les filles qui t'intéressent plus que la manufacture de coton.
Laurent B. es-tu retourné rue Ste-Catherine; je ne te vois plus.
Arthur L. ne va plus patiner; il pourrait se produire une catastrophe, tu sais, le feu et la glace.
Maria C. laisse donc les garçons tranquille.
Laurent B. Comment sont les gens du "coin"? Tous bien, je l'espère.

LACHINE

Flor. L. excite-toi donc pas tant quand tu vois Alfred B.
Johnny L. devrait bien se mêler de ses affaires; il parle un petit peu trop.

TROIS PISTOLES, Qué.

Ti-Not dit qu'il ne prendra plus de boisson.
Attention PER, tes amis sont bavards.
Qu'appelle-t-on les frères Siamois?
La patinoire ne prend pas... et pourquoi?

BARRINGTON

Jeanette C. ne fait pas tant ta jalouse A. C. ne veut pas de E. W.
William B. vas donc voir A. C. plus souvent si tu veux qu'elle t'aime.

SAINT-EUSTACHE

A l'occasion des élections municipales on a fêté les élus. Étaient présent, un grand nombre d'amis, sans oublier Alphonse V.

EDMUNDSTON, N. B.

Edward T. as-tu assez collecté de parties pour faire arranger tes planches à laver.
Dondaine M. se pousse pour M. P. le vieux garçon.

Alfred O. tu en vois quatre.

Alfred O. tu n'es pas capable de jouer au billard avec E. G. et B. P.

ST-MARC DES CARRIERES

B. D. a encore gagné son élection; une belle brique pour Narcisse N.

Mlle J. P. valse encore un peu.

Lucile O. Comment aimes-tu Montréal? Mais elle ne dit pas qu'elle s'est fait jouer un tour.

Allons George P. berce la petite, ton cavalier ne vient pas ce soir.

P. D. fais attention aux jeunes filles quand tu vends de la dentelle.

Bon S. S. appelle le central si tu veux avoir S.D.
E. D. veux-tu encore de S.F.? oui, hein?

ST-JOSEPH, LEVIS

Georgiana B. avant de regarder les chapeaux des autres, regarde donc les tiens, petite fraîche.

MALBAIE

E. B. tâche de faire augmenter tes gages pour l'acheter un hockey.

Réné B. a mis sa fortune dans sa bouche.

RAGOTVILLE

J. A. N. marie Bidouche; le vieux garçon est ridicule.

V. T. veut travailler dans les chantiers, mais à condition que personne le sache.

Louis P. C. a des dents qui lui coûtent \$200, hein?

J. B. C. aime le ski mais il a la mine d'une bête.

T. P. donnera un concert musical le 7 février, quel malheur pour l'auditoire.

J. A. N. Tu n'as pas besoin de courir les veillées; il n'y a que Bidouche ta fiancée qui veut de toi.

H. S. ami de H. L., veut donner des leçons de boxe aux jeunes filles, il fera passer des circulaires prochainement.

MATANE

Raoul L. et Edgar L. sont très populaires dans certains cercles.

Edgar B. aimes-tu encore Claire?

RIMOUSKI

Germaine M. réussit toujours à faire manger de l'avoine aux autres.

Marie-Louise L. comment vont tes amours?

ST-ROMUALD

Alphonsine B. et Paul T. que faisiez-vous le dimanche au soir du 12 décembre dernier? Du plaisir, hein!

FALL-RIVER, Mass.

Germaine V. de la rue Panet viens à Fall River je te monterai à danser le fox-trot.

Louis A. D. de la rue Summit, tu manges trop de cornichons.

TROIS-RIVIERES

Marie-Claire G. lève-toi le matin et tu n'auras pas de toiles d'araignées dans les yeux.

Antoinette P. tords-toi pas le cou quand tu salues le monde.

Alice L. tu vas te marier?

Alfred P. Quand te maries-tu avec Rachel ta "bacaille".

Bertha L. tu ressembles à un emblème.

MONTJOLI

Essaye ça, voir ça... ça c'est du cannyen.

La partie de hockey a été moins tragique que celle de l'an dernier, hein, Ti-Thur.

A. L. aime mieux la "bar-barie" que de travailler sur le chemin de fer.

Gaston L. Mlle R. te remercie beaucoup de la belle boîte de chocolat que tu lui as envoyée. Heureusement que ce n'est pas la première.

Jeanette L. Le professeur Edmond D. aime à patiner avec toi, puisqu'il le faut, mais il préfère glisser le dimanche avec Juliette P.

QUEBEC

Déda B. quand ton Bèbère D. va te voir au Steel de la rue de la Couronne, n'avertis donc pas les filles de ne pas le regarder. Serais-tu jalouse?

SHAWINIGAN FALLS

Victor L. dit que G. est "rough" pour les pensionnaires.

Blanche F. ris donc pas tant du monde.
Ovila T. comment aimes-tu à te faire sortir du "bowling".

Cécile L. as-tu acheté les trottoirs.
Quand Julien D. voit qu'il est pour être de cérémonie il s'en va se promener.

Alphonse B. change de bas, ça sent les petites oies.

Henri G. fais donc pas tant le frais.

Lucien V. quand fais-tu ta vente.

KENOGAMI

Céris B. quand tu montes à Jonquières il n'est pas nécessaire d'arrêter chez Mlle Yvonne J.

David T. quand tu reviendras de voyage tâche de ne pas faire trop ton frais.

T. B. il n'est pas nécessaire de faire tant ton frais, pas une fille ne voudrait de toi. Tu as plus de chances à Jonquières.

Anna-Marie F. as-tu hât: à l'été pour aller en auto avec P. L.

Jeanne S. ne te donne pas tant de trouble pour avoir des garçons.

Philippe L. prends garde tu peux te faire jouer des tours.

G. P. tu as donc enfin fini tes petits pique-niques chez les anglais, le soir, M. B. T. et toi tu as fini aussi de faire des détours pour rencontrer G. P. Tu l'as tout le temps, maintenant.

WEST SHEFFORD

West Shefford s'ennuie de monsieur L. P. B. qui est allé à Montréal pour quelques heures.

Monsieur L. M. a fait couvrir son chapeau dur, dimanche.

Monsieur S. P. est venu donner une leçon de patinage aux jeunes du village, mais il n'a pas pu donner sa leçon complète car il avait un patin qui faisait défaut.

CHATEAUGUAY VILLAGE

Hervé L. est "cassé" de ce temps-ci.

Pauvre Emile C. plus de chance pour lui de jouer au bluff depuis le duel de Napobon avec Zenophile.

Diédoané B. sera toujours "chéri" des gens qui l'entourent.

Nous souhaitons à Y. B. de la banque, du bon temps et bien du plaisir à servir la nombreuse clientèle qui va se presser à son bureau.

Arthur D. ne va plus voir les filles à Beauharnois.

PRICE, QUE.

M. John A. a été mis hors du club de hockey parce qu'il est bon à rien.

M. M. T. après avoir été presque forcé de cesser sa cour à B. est retourné à Mlle B. P. et nous croyons que le mariage sera célébré bientôt.

Mlle J. G. tu n'as pas besoin de te pousser pour D. J. ou pour H. P., car ils ne sont pas pour ton nez.

PRICEVILLE

D'après les circonstances il est fort probable que le club Athlétique de Price va remporter le championnat de l'an 1921.

Georges N. fait son possible, mais Michel a le dessus.

Depuis que "tit" Geo est entré au service de la municipalité, les vendeurs de poissons s'en sont retournés.

"Tit" Eug. ne fais pas de beaux yeux à la petite Puce.

SAINT-ROCH (QUEBEC)

Ce pauvre Etienne G. ne conserve pas longtemps des amours avec le sexe féminin. Pourquoi?

LEVIS, QUE.

Honore F. dit qu'il a choisi, cette fois, plus âgée. Plusieurs le rencontrent et croient qu'il est avec sa maman.

QUEBEC — HAUTE-VILLE

Valmore B. Pense-tu encore à ton "Ti-loup" depuis que tu es fiancé avec Eugénie.

QUEBEC

Yvette R. (de l'aveune Bigaonette). Fais pas tant ta fraîche sur la rue, tu ressembles à la grosse L.

Rue St-Valier. — Ernest M. Tâche donc de te mettre en grand pantalon. Tu te fais appeler "un enfant d'école".

A. R. J'envie ton bonheur depuis quelques mois.

Léo B. est en retraite jusqu'au mois de Mai!

QUEBEC

Rue Lafayette. — Adrienne St-M. Tu n'as pas besoin de te mettre des talons hauts et des grandes robes, tu sais bien que tu vas rester vieille fille enragée.

Rue Sinai. — Louis L. Pourquoi ne suis-tu pas la mode, comme ça tu auras plus de blondes. Les filles se sauvent de toi.

Hercule S. Pauvre garçon, tu achèves d'user le plancher du Montcalm pour apprendre la danse. Tu es trop plate pour ça.

Pétron C. T'as pas peur de gager depuis que tu travailles à la Banque Nationale!

Pit. M. Tu gaspilles les placards de l'Événement quand t'as fini de gaspiller tes sous!

Willie D. a enfin trouvé à gager sur le Loyola. Nos félicitations.

SAINTE-MARTHE

Dis donc, Gaby, qu'as-tu fait à Lorette S., le 23 au soir pour qu'elle se sauve de toi et qu'elle ne veuille plus entendre parler de toi?... Tu es trop aimable, je suppose, ou tu aimes trop à valser.

Le "Mousse" (Lucien V.) a grimpé dans les cordages chez Rosario. Rien d'étonnant, c'est un jeune poulain mal dompté. Ah! ah!

Oscar Q. faisait venir l'eau à la bouche de Gabriel alors qu'il transportait ses jolies cousines dans ses bras, à pied, dans la neige jusqu'aux reins. Pauvre Gabrielle S. pourquoi brillait-elle par son absence!

J'ai vu, pauvre Arthur L., que les gentilles demoiselles de Ste-Marthe t'ont trouvé bien gracieux, aimable même à les faire rêver, seulement, tâche d'obtenir un congé; va consulter un oculiste afin de te faire changer la couleur des yeux et aussi tâche de ne pas demander de la bière quand elles t'offrent du vin, ce n'est guère gentil ça.

Je ne sais si Juliette Q. a passé à six pouces ou à un pied du malheur de se trouver un ami, toujours est-il qu'elle doit, pour un temps indéterminé, laisser entr'ouverte la porte de son cœur afin d'y renfermer un bon vieux célibataire maladroît. Ah! B.

(Envoyez l'adresse du marchand de journaux.)

VICTORIAVILLE

Shorty C. Une couple d'autres chutes comme celles de dimanche passé, tu auras plusieurs Black Eyes.

Louis P. c'est sérieux; à quand les noces?

René D. as-tu l'intention de devenir boxeur ou lutteur avec tous ces portraits dans ta chambre?

Jos. R. tu perds de l'argent par ta faute avec ton sifflet.

George S. est peut-être allé à Sherbrooke pour apprendre à jouer le cinq cents.

MANIWAKI

Poune R. qu'avais-tu dimanche quinze jours, tu patinais plus sur le dos que sur tes patins? Est-ce parce qu'il y avait des filles étrangères?

Jos. J. ne fais donc pas tant ton frais. Sais bien que tu es trop petit pour Gracefield.

RESTIGOUCHE

Tigasse débarrasse le rond. A bientôt la partie. Anaclet St-P. travaille toujours chez Edmond.

Léona P. fais attention de ne pas te démâcher en marchant. Allons à la malhe Léovany P. ménage les chaussures.

Jeanne St-P. ouvre-toi donc les yeux quand tu ris. Blanche L. Ote cette tarte que tu as sur la tête parce qu'on va te fêter.

LAMBTON

Omer D. fais pas mourir les chevaux à voyager pour les fêtes.

Donat si tu n'avais pas tant d'or dans les dents ce serait bien plus beau.

Marie A. R. tu n'as pas besoin de te croire si haute, moi je ne voudrais pas de toi quand même tu aurais trois millions sur la tête.

TRING

Gédéon R. As-tu su que Mi-Douce a fait quelques tours de valise avec Honorius après que tu as été parti. Fais attention il va te fêter.

Paul R. puis Ti-Charles B. sont maigres comme deux harengs boucanés.

Alphonse G. a de l'occupation de ce temps-ci car Anna J. est arrivée.

Aleide quand tu commences à te sentir étourdi prends-en plus.

Georges N. perd du toupet mais il prend du front, l'un revient l'autre; il a quarante ans ma's ça ne l'empêche pas de faire ses beaux yeux à Imelda qui n'a que 15 ans.

Emile A. Tu crois chanter comme une sirène mais tu te trompes.

Desnoiges V. Pousses-toi pas trop pour le petit rouge carotte.

ST-JEAN D'IBERVILLE

Henri R. changes ton capot jaune, il y a des lézards de dépeints dessus.

Ti-Frid B. cherche une recette pour se mettre un peu de lard sur les côtes.

René L. laissez-toi grossir les cannes avant de faire l'homme avec Hélène L.

Lucienne S. aies l'œil sur ton petit Armand C. car il sort après neuf heures.

On dit que Gertrude C. et Anne-Marie A. sont un peu là pour les charades dans la "high class".

COATICOOK

Ernest B. et Ida B. si vous continuez à aller glisser tous les soirs vous allez vous faire remarquer.

Mlle Amanda C. marche au fond du trottoir lorsque tu iras en ville avec Ernest.

BUCKINGHAM

Rod P. tu dois t'ennuyer depuis que Flora M. est partie pour Ottawa.

Lucia P. Ne te fâche pas quand tu reçois un téléphone car c'est moi qui t'appelle.

Isabelle C. et Yvonne L. se cassent le cou pour avoir Albert M.

Albina C. N'excite-toi pas tant quand tu vas en veillée.

Irène L. a mangé beaucoup d'avoine pendant les fêtes.

LIMOILLOU, QUE.

Simone M., de Limoilou, prétends-tu jouer sur les théâtres jusqu'au jour de ton mariage avec Emile G. de la rue St-Jean.

Dunbar H. ton tour s'en vient, mon vieux.

Philomène B. tu n'es pas si belle avec ton oeil à la coque et battue à la gadelle.

Laurette T. tâche de ne pas user tes claques à courir après Emile T. si tu savais comme il rit de toi.

Marie-Anne L. tâche donc de laver ta tuque et coudre ton pompon.

Oscar M. Comment sont les aviateurs de l'Abitibi?

Wilfrid F. champion violoniste du "fort pic", es-tu satisfait de tes recettes de samedi?

RESTIGOUCHE

Léovany P. ne t'en fais pas tant à croire parce que tu sors avec un chauffeur E. D.

Lucinda N. tu t'en mets assez épais que tu ne dois pas sentir le froid rigoureux de l'hiver.

Les demoiselles Lucinda N. et Victoria disent que pour marier un homme de métier il ne faut pas s'engager. Voilà la raison pour laquelle Alexina L. ne s'engage plus.

Marie-Jeanne B. ton cavalier de Campbellton est venu te voir dimanche, fais pas tant ta fraîche.

Jeanne St-P. est-ce que M. Emile est revenu de son long voyage?

Léo St-L. Est-ce que tu as vu sur le journal une place comme "boss"; tu devrais prendre cette ouvrage car tu aimes à faire ton "boss" quand B. n'est pas dans le magasin.

RIGAUD

Petit singe des salons, ne fais pas tant le frais quand tu te promènes sur la rue. Tu as l'air d'un gars de chantier.

Je vous assure que Cécile S. sent "bonne" depuis qu'elle sort avec la "ristocrassie" ma chère, pense y.

Alphonse S. est en strike avec cette "ristocrassie" — ou bien, il n'est peut-être plus l'idole tant recherchée de la gent féminine du haut Rigaud. Coupe ta "frimus" — tu as de beaux yeux, — tu es bien, et avec ça les beaux jours reviendront peut-être.

Cécile D. s'est brisé un doigt en accompagnant "Titur" dans la "Sérénade enchantée".

François C. est en grève avec son barbier. Demande donc à Béatrice B. de te prêter son trente sous.

Fernand G. achète-toi donc des mouchoirs, ton Cyrano est toujours en ébullition.

Thérèse B. fâche donc la tête de ton beau minou des dimanches; c'est pas que le monde en soit jaloux, car il te coûte bien six cents cents au détail, n'est-ce pas Dear?

Connaissez-vous la vraie blonde de Napoléon S.? Moi! Non pas. Cependant je sais qu'il se marie le 30 février à quatre heures de l'après-midi. Parents et amis sont priés de l'assister sans autres invitations. Les heureux mariés prendront le bateau pour St-Georges. Réception à l'hôtel Toucaux. A 8 hrs dans la salle blanche, au deuxième.

LA TEQUE

Laurence L. voulait aller à Québec. Elle s'est trompé de chars elle a pris le train de l'Abitibi.

Phédime R. a fait de l'argent pendant qu'il a fait son apprentissage comme barbier.

Aldéa R. et Mélina C. sont enchantées de leur voyage de Saint-Raymond; elle avaient emporté leurs bombardes et leurs ruine-babines.

Charles A. L. fait son frais à cause qu'il est garde-feu l'hiver.

On dit que Alphena A. a été porter son paquet à Bathiers.

Charles L. saute pas tant quand tu danses.

M. Quand même tu travaillerais à la banque, ce n'est pas toutes les petites filles de la Teque qui veulent de toi. Ah! ah! ah!

S.C. Avez-vous l'intention de devenir chef-d'orchestre.

Phlogène M. et Florence L. font la garde de la rue St-Antoine.

Alphonse A. Il y a un barbier qui court après toi pour t'enlever le pinceau que tu as sous le nez.

STE-FOYE

Régina R. Parles donc pas toujours de tes chums, on sait bien que tu n'en as jamais eus car tu te serais marié tout de suite.

Anne-Marie L. Parles donc pas toujours de toi. Alice G. tu n'es pas jolie, mais ce n'est pas de ta faute, tu es bonne quand même; moi, je t'aime.

Mlle T. ressemble à une mère-nain.

Mlle C. tu n'as pas besoin de loucher les garçons, touche ton tricotage, c'est assez pour toi.

LAWRENCE, MASS.

B. B. n'aime pas les garçons, elle aime mieux les chats.

P. B. va voir B. A. plus souvent parce qu'elle va te jouer des tours.

Antoine B. a peur de sortir le soir, il fait trop noir; il va toujours voir sa blonde dans le jour.

M. L. F. est bien flirt et j'avertis R. H., P. V. et R. M. de faire bien attention, elle vous fera manger de l'avoine.

B. B. tâche d'engraisser tandis que tu ne travailles pas.

P. B. veux-tu faire tomber de la neige pour que Mlle B. B. puisse porter son chapeau de paille.

Cora O. laisse-toi pousser avant de penser aux cavaliers.

RICHMOND

Estelle D. Tu as l'air d'un mardi gras avec ton grand manteau bleu et ton fameux chapeau rouge.

Willie D. Le magasin que tu as appartient à ton père, ne t'en fais par tant accroire.

Jos D. va devenir riche à présent qu'il travaille sur le chemin de fer.

Mlle A. St-J. apprends-donc à marcher plutôt qu'à patiner.

L. G. a l'air d'un juif de l'ancien temps avec son coco et son grand capot.

O. C. est malchanceux; il perd sa moustache souvent.

C.J. as-tu l'intention d'aller à New-York cette été comme l'an dernier?

M. G. a les yeux comme une chatte, n'est-ce pas vrai, Mlle L.?

E. H. tu devrais penser à te marier.

U. H. Tu es trop grand pour sortir avec O. B. Mlle M. aimerait beaucoup être aimé par G. D.

Mme A. B. trouve le "Samedi" de son goût.

R. D. fais la roue aux petites filles.

Georgette F. et Raymond L. ont l'air de s'aimer un peu.

BEAUHARNOIS

Mariada G. Arrêtes-toi donc pas au bureau de poste pour rire des autres.

Hortense P. Est-ce vrai que tu travailles dans un bureau d'avocat et que c'est toi qui balais les planchers.

Angéline G. Ton cavalier, Oscar G., t'a trouvé trop bien faite et depuis il ne t'aime plus. Ah! ah!

Anna R. Sors donc pas si tard.

Eva L. Il paraît que tu ries des autres dans les chars, mais dis rien, ton tour va venir.

Emilien D. Fais donc pas ton petit sport avec l'automobile de ton frère qui cri "Crédit, crédit, crédit". Ah! ah! ah!

Emile D. va être obligé de changer de pays car pas une fille ne veut de lui. Elles l'invitent partout pour servir de bouffon. Il perd de l'argent par sa faute.

Lucienne M. de Verdun, est toujours dedans avec le reste des autres. Pourquoi donc?

Arthur I. Pourquoi es-tu tombé sur le ... en revenant de reconduire Yvonne.

N'allez pas croire que Léontine J. ne paraît pas au côté de Paul G. — Mutt et Jeff.

Depuis qu'Angéline a laissé Oscar G. il dépense tous ses "dimes" pour se faire tirer aux cartes.

Léo B. Combien as-tu fait brûler de lampes pour que Simonne R. te montre le fox-trot?

La noire R. et René H. de la rue Claude, Verdun, se croient de très bons jazz-danceurs.

Rose L. dit qu'elle aime beaucoup cela danser le shimmy avec Oscar M.

María A. dit qu'elle n'a plus peur de Léonilda, à présent.

Anita L. aime à la folie Lucien P. Mais dépêche-toi à le marier si tu veux le garder; tu sais qu'il reste en ville.

Fébelia F. aimes-tu encore bien Eugène G. Mais je vais te dire, tu es mieux de le garder près de toi.

Juliette V. je ne sais pas ce qu'elle fait, elle ne demande plus que les garçons aillent chez elle.

Rose B. avec ton bec pincé tu pensais bien d'avoir Albert P. mais un bon pied de nez pour toi.

Si Taisse L. se marie avec son "fish" cela va faire du bien, ça va l'empêcher de faire le tour des rues pour voir si elle pourrait pas l'attrapper.

Les vieilles filles L. du coin, dépêchez-vous à choisir car vous savez que vous allez rester vieilles filles.

Toinette L. ne t'amuse pas tant avec les frais sur le coin des rues, car ton fidèle fiancé va te laisser là. Il rit assez de toi, il aura encore plus de chance.

BUCKINGHAM

Josey S. tu as fait une tête avec une jeune fille; tu t'es cru bien aimé d'elle et tu t'en es vanté mais tu t'es trouvé désappointé. Ah! ah! héin.

Mlle Cornélie C. ne sait pas quoi faire pour avoir des cavaliers.

Cora S. aime assez les garçons qu'elle n'en voit pas clair, mais chose terrible, elle ne peut pas en rejoindre.

(A suivre, page 31)

CE QU'ELLE FIT



ENTRE VOISIN

1er voisin. — Savez-vous que votre brute de bull-dog a dévoré le cher petit chien inoffensif de ma femme. Dites, le savez-vous, monsieur?

2ème voisin. — Eh bien?

1er voisin. — Seriez-vous offensé, monsieur, si je faisais cadeau à votre bull-dog, d'un beau collier neuf à cette occasion.

COINCIDENCE

L'inspecteur. — Comment t'appelles-tu, mon gros?

L'élève. — Montpetit, monsieur.

A L'EXAMEN

L'inspecteur. — Supposons une explosion. Un homme est lancé dans l'air. Vous êtes le médecin le plus près. On vous appelle. Que faites-vous?

Un élève. — J'attends que l'homme soit redescendu.

EN VERITE

— Il paraît que dans l'Afrique de l'Est, tu peux avoir une femme pour une livre de thé.

— Je n'enverrai pas une livre de thé dans l'Afrique de l'Est.



par XAVIER DE MONTEPIN

No 9 (Suite)

DEUXIEME PARTIE

XXX

UNE VISITE

Georgette s'approcha vivement de celle que jusqu'alors elle avait crue sa sœur, en balbutiant :

—Toi... la fille de la comtesse... toi!...

Berthe l'interrompit :

—Va... je serai toujours ta sœur : mais écoute... écoute...

Georges de la Brière continua :

—J'ai ensuite à vous entretenir de la fortune de Mme de Kéroual, fortune que mon père avait tout entière entre les mains au moment de sa ruine et de sa mort. Mon tour viendra bientôt, madame, mais c'est à vous de parler d'abord.

—Hélas! monsieur, répondit Périne, en arrivant à Paris avec Berthe, qui m'avait été confiée par sa mère mourante, j'allai droit à la maison de votre père.

—Je le savais. Mais qu'aviez-vous à lui dire ? Qu'attendiez-vous de lui ?

—Je lui portais les dernières volontés de ma pauvre maîtresse. J'avais à lui remettre une lettre tracée par elle d'une main défaillante. J'appris l'effroyable catastrophe, et je me retirai.

—En mandissant mon père, n'est-ce pas ?

—Non, monsieur. En priant pour l'homme qui n'avait pas eu le courage de survivre à sa richesse.

—Dites à son honneur, madame! Pauvre père! Cet honneur, pour lequel il est mort, est sans tache aujourd'hui! Du passé écrasant sous lequel il a succombé, il ne reste aujourd'hui qu'une dette, et cette dette, je vais l'acquitter en restituant à Mlle de Kéroual l'héritage de sa mère.

—Qu'entends-je ? murmura Berthe ?

Périne stupéfaite, semblait ne pouvoir ajouter foi au témoignage de ses sens.

—Vous, monsieur! s'écria-t-elle, vous!

RÉSUMÉ DES PRÉCÉDENTS CHAPITRES

La comtesse de Kéroual meurt empoisonnée par son cousin Gontran, baron de Strény. Ce dernier voulait l'épouser "in extermis" afin d'avoir son argent. La dernière dose est trop forte et la comtesse meurt en apprenant la conduite du baron. Elle confie sa petite Berthe à un ménage de saltimbanques qu'elle a recueilli chez elle, et laisse à Périne la jeune femme, des papiers qui établissent la culpabilité de Gontran.

Quinze ans se passent. Les saltimbanques ont été condamnés à mort par contumace. On les retrouve à Paris exerçant leur métier de saltimbanques, mais Berthe qui est ruinée par la faillite du banquier qui détenait sa fortune, n'exerce par ce métier, et est modiste chez une couturière en vogue à Paris.

Un Américain millionnaire connaît Berthe, l'aime et demande sa main à Périne qu'il croit sa mère. Pendant ce temps le fils du banquier est revenu à Paris et cherche la fille de la comtesse pour lui remettre sa fortune. De la Brière et l'Américain Morton sont les deux amis.

—Oui, madame.

La femme de Jean Rosier se laissa tomber à genoux devant Georges, et saisissant ses deux mains elle les couvrit de baisers et de larmes.

—Ah! monsieur, balbutia-t-elle d'une voix entrecoupée de sanglots. Ah! ce que vous faites-là, c'est grand! c'est beau! Dieu vous récompensera! Dieu vous bénira! Berthe, entends-tu, mon enfant, tu seras riche! La joie m'étouffe! Je n'aurais jamais osé espérer tant de bonheur!

—Relevez-vous, madame, je vous en supplie, reprit Georges et tâchez d'être calme, car il me reste bien des choses encore à vous demander.

Périne fit sur elle-même un violent effort, et son attitude indiqua clairement qu'elle se trouvait prête à répondre.

—Vous connaissez dans ses moindres détails la déplorable fin de la comtesse de Kéroual ? continua M. de la Brière.

—Ah! monsieur, vous rouvez dans mon cœur une blessure profonde et toujours saignante.

—Mme de Kéroual, m'a-t-on dit, est morte empoisonnée.

—Empoisonnée ! répéta Georgette avec effroi.

Berthe baissa la tête en silence.

—Oui, monsieur, répondit Périne.

Puis, s'adressant à Berthe, elle ajouta :

—Oui, mon enfant, ta pauvre mère est morte empoisonnée.

—Ainsi, poursuivit M. de la Brière, vous ne doutez pas du crime ?

—Eh! comment serait-il possible de douter ? J'ai vu!

—Et vous connaissez l'assassin ?

—Je le connais, murmura la femme de Jean Rosier après un silence.

—Vous allez nous le nommer ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Ne m'interrogez pas, monsieur, je ne pourrais vous révéler cet horrible secret. Il ne m'appartient point. J'ai juré de me taire.

—Pouvez-vous au moins me dire à qui vous avez fait ce serment ?

—A la comtesse de Kéroual.

—La comtesse connaissait-elle aussi la main qui la frappait ?

—Oui, car au dernier moment ses yeux se sont ouverts.

—Était-elle morte déjà, au moment où vous avez quitté le château ?

—Pas encore, mais son agonie commençait.

—Et vous l'abandonniez expirante !

—J'obéissais à ses ordres.

—Cette obéissance peut sembler étrange et, dans tous les cas, elle était bien cruelle.

—Eh! monsieur, s'écria Périne, ne fallait-il pas sauver Berthe ?

—Sauver Berthe, dites-vous ? Quel danger avait-elle donc à craindre ?

—Le poison qui avait tué sa mère! l'œuvre du meurtrier n'était pas achevé.

—Aviez-vous connaissance des volontés suprêmes de Mme de Kéroual ?

—Oui.

—Dans l'un des actes dont elle vous avait rendue dépositaire, ne nommait-elle pas à sa

filles un autre tuteur que le baron Gontran de Strény ?

—En effet, monsieur.

—Ce tuteur, quel était-il ? Je suppose que rien ne vous empêche de le désigner ?

—Rien absolument. Ce tuteur était votre père.

—Mon père, s'écria Georges stupéfait.

—Oui, monsieur, et quand vous aurez fini de me questionner, je vous donnerai la preuve de tout ce que j'avance, en mettant dans vos mains le testament et la lettre de ma chère et malheureuse maîtresse.

—Vous possédez ces papiers ? demanda vivement M. de la Brière.

—Oui, certes ! sans savoir qu'ils pourraient être utiles un jour, je les ai gardés religieusement avec les titres de la fortune.

Berthe était devenue affreusement pâle et ne respirait plus. On eût dit qu'elle allait s'évanouir, tant la défaillance antérieure se peignait sur ses traits décomposés.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! se disait-elle tout bas, qu'ai-je fait ?

Georges de la Brière continua :

—Vous n'ignorez pas, je suppose, la condamnation qui a frappé les assassins de Mme de Kéroual ?

Périne recula et pendant quelques secondes, elle sembla changée en statue.

L'étonnement la pétrifiait.

—Les assassins ? répéta-t-elle ensuite. Une condamnation ?

—Sans doute.

—Mais ce que vous me dites-là, monsieur, est impossible.

—Pourquoi donc ?

—Ce serait trop horrible ! on aurait condamné des innocents !

—Des innocents ? en êtes-vous bien sûre ?

—Si j'en suis sûre ! L'assassin est vivant, il est libre, il est heureux ! je l'ai vu. C'est Mme de Kéroual elle-même qui n'a pas voulu que la justice des hommes peut atteindre ce misérable !

—Elle n'a pas voulu ! pourquoi ?

—Ce secret n'est point le mien, je vous le répète.

—Ainsi, pour la seconde fois, vous refusez de révéler le nom du meurtrier ?

—Je refuse.

—Même pour sauver des innocents, frappés par une condamnation terrible ?

—Sauver des innocents ! Oh ! s'il en était ainsi...

—Il en est ainsi ! sur l'honneur de mon père mort, je vous le jure !

—Je vous crois, monsieur, je vous crois, et je parlerai... je n'abandonnerai pas les malheureux qu'on accuse injustement...

—Nommez donc le coupable, alors, Périne Rosier, s'écria Georges, car c'est vous qu'on accuse, car c'est vous qu'on a condamnée !

Périne, en frissonnant, fit un pas en arrière.

—Moi ! dit-elle d'une voix qui ressemblait à un râle.

Georgette poussant des sanglots inarticulés, se jeta dans ses bras.

—Berthe, anéantie, chancelante, cacha son visage entre ses deux mains.

—Vous et votre mari, reprit Georges, à mort par contumace ! et sur la dénonciation du baron Gontran de Strény !

Il tira de sa poche un papier timbré couvert d'une grosse écriture anguleuse et régulière, et il ajouta :

—Voici l'extrait du jugement. Lisez, madame, lisez et ne doutez plus !

Un instant de stupeur succéda aux dernières paroles de Georges de la Brière, tandis que Périne parcourait d'un regard effaré le papier fatal qu'il venait de lui remettre.

Ce fut elle-même qui rompit ce silence plein de trouble et d'angoisses.

—Condamnés ! balbutia-t-elle. C'était vrai ! Ah ! Berthe, pauvre chère Berthe, je comprends maintenant pourquoi tu t'éloignais de moi avec tant d'épouvante, avec une si profonde horreur ! Pauvre enfant, malheureuse enfant, tu croyais que j'avais tué ta mère !

Un frisson passa dans les veines des spectateurs de cette scène. Périne continua, et Dieu sait avec quelle effrayante et menaçante exaltation :

—Et c'est le baron de Strény qui nous accusait ! Lui ! lui, l'infâme, l'assassin de la comtesse !

Un cri d'indignation général accueillit cette révélation.

—Songez-vous bien à ce que vous dites ? demanda Georges.

—Je dis la vérité, monsieur ! répliqua la femme de Jean Rosier, rien que la vérité !

—Mais la preuve ? la preuve ?

—Je vais vous la donner, lumineuse, écrasante, écrite par la victime elle-même !... Elle ne voulait pas, ma noble maîtresse, me laisser après elle, désarmée contre de monstrueux attaques !...

—J'en étais sûr, murmura Georges. Ah ! monsieur le baron de Strény, vous avez été bien imprudent !

Berthe chancelait et se sentait mourir.

Périne s'était élançé d'un bond jusqu'au secrétaire, elle venait de l'ouvrir et de faire jouer le ressort du tiroir à secret, elle fouillait jusqu'au fond de ce tiroir et prononçait en même temps des mots interrompus :

—Est-ce que je deviens folle ? Ces papiers, où sont-ils ?... Ce portefeuille, il était là... dans ce tiroir... j'en suis sûre. Hier, encore je l'ai touché... où est-il donc ?

Tout à coup, elle poussa un cri terrible :

Ah ! il a été volé !

—Volé ! répétèrent à la fois Georges, Lionel Morton et Georgette.

—Mais par qui ? par qui donc ? continua la malheureuse femme. Ah ! celui-là, quel qu'il soit, malheur à lui !

Elle se retourna, effrayante de fureur, et vit à ses pieds Berthe prosternée qui balbutiait :

—Grâce ! grâce ! ma mère !

Périne, les yeux agrandis, les narines dilatées, recula comme si elle avait vu devant elle une serpent, et l'on entendit, ou plutôt, on devina ces mots étranges dans sa gorge haletante :

—Toi ! toi ! c'est toi !

—Non, répondit Berthe, dont les cheveux dénoués inondaient le carreau, ce n'est pas moi... c'est lui !

—Le baron de Strény ?

—Oui.

—Mais c'est donc le démon, cet homme ! il a donc osé pénétrer dans cette chambre ?

—Oui.

—Quand ? par où ?... j'avais la clef...

—Par là... Il y a une heure à peine...

—La porte dérobée... le misérable ! Et tu n'as pas appelé ! tu n'as pas crié à l'aide !

—Il se disait mon tuteur, sanglota la jeune fille, il m'ordonnait de le suivre... et cependant j'ai voulu lutter... défendre ces papiers... Ces hommes, ils étaient trois ; ils m'ont saisi les poignets, ils m'ont fait mal, ils m'ont fait peur, j'ai perdu connaissance et je venais seulement de me ranimer au moment de votre retour...

—Mais comment savait-il, ce baron de Strény, que ce portefeuille était là ?

—Ma mère, ma mère, pardonnez-moi ! J'étais aveugle ! j'étais folle ! hier, j'avais tout dit !

Périne se laissa tomber sur une chaise, comme foudroyée, et l'on n'entendit pendant quelques instants que le bruit de ses sanglots. Enfin elle releva la tête et, d'une voix lente et basse, elle dit :

—Ah ! c'est horrible ! J'ai travaillé pour elle ! pour elle j'ai souffert ! — Je l'aimais tant qu'entre elle et ma fille je n'aurais pas su choisir ! Et c'est elle, cette enfant ingrate, elle qui nous perd, elle qui nous tue !

Georgette pleurait à chaudes larmes. Berthe était toujours prosternée.

—Madame, je vous en conjure, murmura de la Brière, calmez-vous.

—Que je me calme ! répliqua Périne avec amertume ; mais vous ne comprenez donc pas ! ces papiers qu'on nous a volés, c'était la fortune de Berthe, et c'était notre justification ! maintenant nous sommes accusés, nous sommes condamnés, et nous ne pouvons rien ! Tout est perdu, je n'ai plus d'espoir !

—Ne dites pas cela, madame, reprit Georges. Du sang-froid, du courage, au nom du ciel ! Il en faut pour lutter, et nous lutterons.

—A quoi bon ? Ne suis-je pas vaincue d'avance ?

—Qui sait ?

—Hélas ! hélas ! monsieur, je ne le sais que trop.

—Désespérer ainsi n'est pas digne de vous. Voyons, répondez-moi. Cette déclaration par laquelle la comtesse de Kéroual attestait votre innocence et désignait son meurtrier se trouvait-elle au milieu des autres papiers ?

—Non, monsieur ; elle était cachée dans un compartiment à secret du portefeuille.

—Vous voyez... commença Georges.

—Eh ! qu'importe ? interrompit Périne, qu'importe, puisque ce portefeuille est entre les mains du misérable ? Il va le fouiller et l'anéantir ; il ne gardera que les titres de la fortune. Oh ! nous sommes perdus, bien perdus !

—Nous emploierons tous les moyens, reprit Georges ; nous avertirons la justice.

—La justice ! répéta Périne. Oubliez-vous, monsieur, qu'elle nous a condamnés déjà ? L'unique preuve de notre innocence n'existe plus. On ne croira pas à mes paroles ; car mes paroles sembleront menteuses, et nous sommes, à cette heure, un gibier d'échafaud !

Berthe se meurtrissait la poitrine et on l'entendait répéter :

—Ma mère, ma mère, ne me maudissez pas !

Périne se pencha vers elle, la releva, la prit dans ses bras, et écartant doucement la longue chevelure qui voilait son visage livide et défait, elle l'embrassa à plusieurs reprises, en lui disant tout bas :

—Ne pleure plus, pauvre enfant. Va, je te pardonne, je te pardonne de tout mon cœur. Ce n'est pas toi qui es coupable. Cet homme te disait que j'avais tué ta mère. Peut-être ne fallait-il pas le croire. Mais il est bien habile ; il t'a persuadée et tu as voulu venger ta mère. Encore une fois, je te pardonne.

En ce moment on entendit dans l'escalier le bruit de pas rapides et une voix cria :

—Périne ! Périne !

—C'est mon mari, murmura la pauvre femme ; mais comme il monte vite et comme sa voix tremble ! Qu'y a-t-il donc ?

La réponse à cette question ne se fit pas attendre. La porte s'ouvrit et Jean Rosier, suivi de Guignolet, se précipita dans la chambre.

Ils étaient pâles et essouffés tous les deux.

Tandis qu'ils franchissaient le seuil, une rumeur vague, mais cependant distincte, arriva des profondeurs de l'escalier. Cette rumeur ressemblait à s'y méprendre à ces murmures que produisent les foules.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda Périne. On dirait que tu as peur, et Guignolet aussi. Voyons, parle.

—La rue est pleine de monde. On ne voulait pas nous laisser passer.

—Pourquoi ?

—Parce qu'il y a des soldats qui gardent la porte. Le commissaire avec son écharpe et des messieurs habillés de noir entraînent dans l'allée. On vient faire une arrestation dans la maison. Nous ne savons pas à quel étage, Guignolet et moi, mais ces choses-là, ça remue tout de même. Il s'est commis quelque crime, bien sûr.

—Si ça pouvait être ce gredin de Trombalcazar et ce filou de Passe-a-Jambe qu'on vient empoigner ! se disait tout bas Guignolet. Quel fameux débarras, mon Dieu !

Périne se tourna vers Georges de la Brière.

—Vous le voyez bien, monsieur, fit-elle, j'avais raison de croire que nous étions perdus. Ah ! le baron de Strény a bien employé son temps !

—Le baron de Strény ! répéta-t-il, et tu viens de dire que nous sommes perdus ! Qu'est-ce que cela signifie ?

—Cela signifie, mon pauvre Jean, que c'est nous qu'on vient arrêter.

—Nous arrêter ! nous !... Voyons Périne, deviens-tu folle ? Pourquoi nous arrêteraient-ils ?

—Parce que nous avons été accusés d'un crime effroyable, il y a quinze ans, et condamné à mort comme assassins de la comtesse de Kéroual.

Guignolet poussa un sourd gémissement.

—Mais c'est affreux ! cria Jean Rosier. Nous sommes innocents comme l'enfant à naître... Nous le prouverons ?

—Nous ne prouverons rien, les preuves n'existent plus.

—Fuyons, alors !... Sauvons-nous !

—Fuir ?... par où ? est-ce que c'est possible ?... et d'ailleurs, à quoi bon ?... partons ! on

nous rattraperait !... Résigne-toi donc, mon pauvre Jean, c'est ce que tu as de mieux à faire, car nous allons payer pour un autre, et rien ne peut nous tirer de là.

—Madame, dit Georges, écoutez-moi ! Je vous jure que si désolante que soit votre situation, elle ne me semble cependant pas sans issue. Soyez calme devant le magistrat qui va venir ; ne faites entendre ni une plainte, ni un murmure. J'ai, grâce au ciel, de hautes relations, des amitiés puissantes, et je travaillerai pour vous de tout mon pouvoir.

—Je vous crois, monsieur, répondit Périne, et du fond de mon âme je vous remercie ; mais si Dieu veut nous sauver maintenant, il faudra qu'il fasse un miracle.

Georges allait répliquer, il n'en eut pas le temps.

Des crosses de fusils retentirent sur le carrelage, la porte s'ouvrit, un commissaire de police, préposé aux délégations judiciaires, apparut, ceint de son écharpe, escorté de plusieurs agents en bourgeois et ayant, pour arrière-garde, une douzaine de fantassins empruntés au poste le plus proche et qui jetaient dans l'intérieur de la chambre des regards brillants de curiosité.

Berthe complètement anéantie, s'était réfugiée sur le sein de Georgette. Périne les serra toutes les deux contre son cœur, en balbutiant :

—Mes enfants !... mes pauvres enfants !...

—Est-ce vous qui vous nommez Jean Rosier ? demanda le commissaire de police au saltimbanque.

—Oui, monsieur, répondit en tremblant le malheureux.

Le commissaire désigna Périne :

—Cette femme est votre femme ?

—Oui, monsieur.

—Vous avez été tous deux condamnés par contumace, il y a quinze ans, et je viens au nom de la loi, et en vertu d'un mandat spécial de M. le procureur impérial, procéder à votre arrestation.

Georges s'avança :

—Monsieur le commissaire... dit-il.

Le magistrat s'était trouvé en rapport avec Georges pour les affaires relatives à la réhabilitation du banquier suicidé ; il professait la plus haute estime pour le caractère et la personne de l'ami de Lionel Morton ; il ne put réprimer un mouvement de surprise en le rencontrant en pareil lieu et il s'écria :

—Monsieur de la Brière... ici.

—Oui, monsieur... répondit Georges ; je m'intéresse d'une façon toute particulière à ces pauvres gens, qui m'ont appris que par moi, il y a une heure à peine, qu'ils se trouvaient tous le coup d'une condamnation par contumace.

Le magistrat fit un nouveau geste de surprise. Georges continua :

—Convaincu, comme je l'étais moi-même, que certain personnage nommé le baron de Strény venait d'aller les dénoncer au parquet — (ici le visage du commissaire de police exprima la plus grande stupeur) — ils s'attendaient à votre visite. Ils auraient pu disparaître, ils ne l'ont pas voulu. Ils sont prêts à vous suivre, et je prends vis-à-vis de vous l'engagement d'honneur qu'ils ne feront aucune tentative pour s'échapper. Je vous

supplie donc de vouloir bien éviter, autant que cela dépendra de vous, quelques-unes des humiliations qui les attendraient si votre protection ne s'étendait sur eux. Permettez-moi d'ajouter que, malgré leur culpabilité apparente ils sont dignes de tout votre intérêt.

Le magistrat s'inclina avec une courtoisie pleine de déférence.

—Votre parole, monsieur de la Brière, est de celle dont il est impossible de douter.

Il ajouta, en s'adressant à un des agents :

—Que les soldats descendent dans la rue ; faites avancer une voiture, et servez-vous de force armée pour contenir loin de cette voiture la foule des curieux. De cette manière, continua-t-il en revenant à M. de la Brière, Jean Rosier et sa femme arriveront à la Conciergerie sans avoir été vus par qui que ce soit. Je ne puis faire mieux.

—C'est beaucoup, et je vous en remercie de tout mon cœur. Une requête encore, cependant.

—Parlez, monsieur.

—Dans une heure j'aurai l'honneur de me présenter à votre cabinet, serez-vous assez bon pour me recevoir ?

—N'en doutez pas, et ce sera avec le plus vif empressement.

—Dans une heure donc, monsieur, dans une heure.

Puis, prenant les mains de Périne et de Jean Rosier, Georges leur dit :

—Allez, et espérez !

—Partons ! fit à son tour le commissaire.

Périne sanglotait. Elle ne pouvait s'arracher aux étreintes convulsives de Berthe et de Georgette, qui répétaient : Ma mère, ma mère ! tandis qu'elle balbutiait elle-même : Oh ! mes filles ! mes pauvres enfants !

Jean Rosier, la tête basse et le regard morne, ressemblait à un homme frappé de la foudre.

—Partons ! répéta le commissaire.

Périne seraa une dernière fois les jeunes filles contre sa poitrine bondissante, et répondit :

—Je suis prête !

Puis, se tournant vers Georges de la Brière, elle ajouta :

—Au nom de la comtesse de Kéroual, je vous les recommande, monsieur ! Veuillez sur elles !

Georges étendit sa main droite vers les deux jeunes filles, et ce geste valait un serment.

—Adieu ! reprit Périne, adieu ! adieu !

—Non, pas adieu, madame, répliqua Georges, mais au revoir !

Jean Rosier et sa femme sortirent de la chambre, et les commissaire les suivit.

XXXI

CHEZ GONTRAN

Ce fut alors dans cette chambre, une scène déchirante.

Une sorte de stupeur avait contenu jusqu'à ce moment le désespoir de Georgette et de Berthe.

Il leur semblait à toutes deux que rien de ce qui se passait sous leurs yeux n'était réel, n'était possible ; elles se croyaient sous le

pois d'un mauvais rêve d'un effroyable cauchemar, elles imploraient et elles espéraient le réveil.

La porte, en se fermant, dissipa l'illusion, emporta l'espérance. La situation apparut telle qu'elle était, dans sa froide et inexorable réalité, et le désespoir des jeunes filles éclata librement.

Georgette se tordait les mains en appelant sa mère, en poussant des gémissements et des cris inarticulés. Berthe, sourde aux consolations que Georges et Lionel s'efforçaient de lui prodiguer, se meurtrissait la chair et répétait sans cesse :

—Je suis une misérable! Elle était innocente, elle avait tout sacrifié pour moi et je l'ai perdue! Je l'ai perdue!

Une inspiration vint à Georges.

—Mademoiselle! s'écria-t-il, à quoi bon ces larmes? à quoi bon ces plaintes et ces gémissements? C'est un stérile dévouement que celui qui se borne à de vaines paroles. Celle qui vous a tant aimée a le droit d'attendre de vous autre chose. Oui, vous avez perdu Péline: c'est pour cela qu'il faut la sauver maintenant, et j'ai besoin de vous pour cela!

Les sanglots de Berthe s'arrêtèrent aussitôt, et la jeune fille se redressa, haletante, les yeux pleins de flammes.

—Vous parlez de sauver Péline! répondit-elle. Faut-il donner ma vie? Je suis prête!

—Il faut avoir en moi la confiance la plus absolue, il faut m'obéir aveuglément.

—Ce que vous me direz de faire, je le ferai, je vous le jure!

—Le baron de Strény, quand il s'est introduit dans ce logement, parlait bien haut de son titre de tuteur, n'est-ce pas? et vous enjoignait de le suivre.

—Il m'en avait, hier, fait prendre l'engagement.

—Eh bien! il ne faut pas que son attente soit déçue.

—Comment? que voulez-vous dire? demanda Berthe, ne pouvant croire ce qu'elle entendait.

—Je veux dire qu'aux yeux de la loi, en vertu d'un testament de votre mère qu'il vous a montré sans doute et qu'il a mis sous vos yeux, le baron de Strény est votre tuteur...

—Lui, le misérable!

—Oui, bien misérable! mais si réels que soient ses crimes, ils ne sont point prouvés et nous ne sommes point censés les connaître. Au moment où je vous parle, le baron est votre tuteur et rien de plus. Je ne puis ni ne veux lui contester cette qualité. Je vais donc vous conduire chez lui et lui demander pour vous l'asile et la protection qu'il vous doit.

Berthe ne put réprimer un mouvement d'horreur.

—Moi, chez cet homme! s'écria-t-elle. Vous me conduirez chez cet homme!

—Il le faut!

—Pourquoi?

—N'exigez pas une explication qui serait trop longue. Ne vous souvenez-vous déjà plus que vous venez de me promettre obéissance aveugle et confiance absolue?

—C'est vrai; et ce que j'ai promis, je le tiendrai.

—Vous n'avez rien à craindre en ce moment du baron de Strény. D'ailleurs, dans sa maison, vous ne serez pas seule.

—Qui donc m'accompagnera?

—Georgette.

Ce fut au tour de cette dernière à manifester une surprise facile à comprendre et une répugnance insurmontable.

M. de la Brière triompha de cette répugnance en disant à la jeune fille :

—Mon enfant, ne résistez pas. Ce que je vous demande a son but; le salut de Péline en dépend. Je vais tenter un coup hardi, et je serais d'autant plus assuré du succès que M. de Strény, nous croyant sans défiance, songera moins à se tenir sur ses gardes. Demain soir, le baron donne une fête. C'est à cette fête, m'a-t-il dit, hier, qu'il me présentera officiellement sa pupille, et qu'il me remettra les titres volés dans ce meuble il y a une heure. Il est donc bien sûr de son fait, et j'ai la certitude qu'avant la fin du jour il viendrait me chercher. Mieux vaut le devancer.

—Pour sauver Péline, je marcherais les pieds nus dans le feu! s'écria Berthe. Allons chez le baron de Strény!

—Je t'accompagne, ma sœur, ajouta Georgette. Nous travaillerons ensemble au salut de ma mère!

—Souvenez-vous que je vous aime, mademoiselle, balbutia Lionel à l'oreille de la jeune fille; qu'en vous j'ai mis toute ma vie, tout mon bonheur, tout mon espoir.

—Monsieur Morton, répondit Berthe en lui tendant les mains, l'enfant de Péline Rosier vous avait donné son cœur, la fille de la comtesse de Kéroual ne vous le reprendra pas. Vous serez chez le baron de Strény demain soir, j'y compte.

—Si j'y serai! répliqua Lionel en embrassant avec ivresse la petite main qu'il tenait dans les siennes.

—Et j'y serai peut-être aussi, moi! murmura Guignolet dans son coin. J'ai mon idée et je la crois assez réussie; enfin, bref, qui vivra verra.

—Venez, chères petites, reprit Georges: partons. Le baron sera bien surpris, tout à l'heure, en vous voyant arriver avec moi.

Le coupé de M. de la Brière attendait dans la rue des Postes, à quelques pas de la maison où venaient de se passer les scènes précédentes. Georges y prit place avec les jeunes filles et donna l'ordre à son cocher de les conduire rue de Boulogne.

Le baron occupait en totalité un petit hôtel élevé d'un seul étage sur rez-de-chaussée, et derrière lequel s'étendait un jardin grand comme un salon, et planté d'un sycomore et de deux maronniers.

Gontran avait consacré une dizaine des rouleaux d'or conquis sur la banque de Hambourg à donner un acompte au tapissier chargé par lui de la décoration et de l'aménagement du petit hôtel.

Au moment où le coupé s'arrêta rue de Boulogne, Gontran venait de rentrer, après s'être assuré, caché dans l'embrasure d'une porte de la rue des Postes, que l'arrestation des saltimbanques avait eu lieu sans encombre.

Il s'appréta à sortir de nouveau pour motifs: premièrement, porter à un agent de

change des valeurs industrielles et les faire vendre, afin de réaliser le lendemain la somme exigée par Tromb-Alcazar et Passe-la-Jambe; deuxièmement, retourner au logement de la rue des Postes et ramener chez lui Berthe de Kéroual, qui, se trouvant sans ressources, serait bien forcée d'accepter son hospitalité.

Grande fut sa surprise et grande aussi son inquiétude, quand son valet de chambre lui remit la carte de Georges de la Brière, en ajoutant :

—Ce monsieur prie M. le baron de bien vouloir lui faire l'honneur de le recevoir.

—Faites entrer M. de la Brière au salon, s'empressa-t-il de répondre, et dites-lui que je vais me mettre à ses ordres à l'instant même.

Gontran attendit pendant quelques secondes qu'il employa à composer son visage devant une glace, puis il alla rejoindre son visiteur inattendu, en se demandant non sans anxiété :

—Quel motif peut l'amener aujourd'hui? Vient-il en ami ou en ennemi?

A peine venait-il de soulever la portière du salon que son inquiétude vague fut dissipée par l'expression calme et souriante du visage de Georges.

—Allons, il n'y a rien de fâcheux, pensa Gontran et il respira. Ai-je besoin de vous dire, monsieur, combien je suis heureux de vous revoir? ajouta-t-il.

—Quoique ma visite vous étonne un peu, monsieur le baron, n'est-il pas vrai? répliqua Georges en s'avancant et en serrant la main que Gontran lui tendait.

—Je ne pouvais prévoir cette visite ni l'espérer aujourd'hui; mais elle me charme, et vous m'en voyez plus reconnaissant que je ne saurais dire.

—Ce qui ne vous empêche pas, monsieur le baron, convenez-en, de lui supposer un autre motif que des raisons de pure convenance et de sympathie.

—Je ne suppose rien, j'attends; mais vous me rendrez très heureux en me promettant de croire que cette sympathie dont vous me parlez n'est pas complètement étrangère à votre démarche.

—En le croyant, monsieur le baron, vous serez dans le vrai, mais, il y a autre chose encore.

Gontran sentit renaître ses inquiétudes.

—Des choses graves? demanda-t-il.

—Oui.

—Lesquelles?

—Vous ne vous trompiez pas, hier, dans les suppositions que vous émettiez au sujet du crime accompli, il y a quinze ans, au château de Rochetaille...

Le baron pâlit malgré lui.

—Péline la saltimbanque et son mari en étaient bien véritablement les auteurs...

—Je n'en ai jamais douté, moi, répondit Gontran et s'efforçant d'affermir sa voix, qu'une violente émotion rendait tremblante; mais comment se fait-il qu'après avoir, hier, combattu mes convictions, vous les partagez aujourd'hui?

—C'est bien simple: j'ai assisté, il y a tout au plus une heure, à une triste scène.

—Où donc?

—Rue des Postes. Poussé par une curiosité bien naturelle et qui, dans ma situation particulière, vous semblera sans doute légitime, j'avais voulu voir de mes propres yeux l'intérieur de ces gens, chez lesquels a garndi Mlle Berthe de Kéroual.

—Ah! fit le baron, je comprends cela parfaitement.

—J'ai assisté à l'arrestation de ces malheureux, continua Georges.

—Leur arrestation! s'écria Gontran avec une surprise admirablement jouée. Que me dites-vous là? Le saltimbanque et sa femme sont arrêtés?

—Oui, monsieur le baron. J'étais là, dans leur logement, je vous le répète, au moment où le commissaire de police s'est présenté avec les agents pour les emmener.

—La justice marche quelquefois d'un pas bien lent, dit Gontran, mais cependant elle marche. Les coupables ont-ils opposé quelque résistance? ajouta-t-il.

—Aucune. La femme, qui me paraît douée d'une très forte tête, a prétendu, dans le premier moment, qu'elle avait entre les mains des preuves de son innocence.

—En vérité!

—Mon Dieu! oui. Une comédie bien usée et dont personne ne pouvait être dupe, car il s'est rouvé, juste au moment d'exhiber ces preuves, qu'elles avaient disparu comme par enchantement. A vrai dire, je m'y attendais et l'abattement profond du mari et de la femme m'a démontré jusqu'à l'évidence qu'ils étaient coupables.

—Vos yeux se sont ouverts, monsieur, et je me félicite que votre manière de voir soit désormais conforme à la mienne.

—Tout à fait.

—Mlle de Kéroual, ma pupille, était-elle présente à l'arrestation?

—Oui, monsieur le baron.

—Elle a dû ressentir une émotion bien profonde.

—Le contraire était impossible. Cependant, elle s'est montrée forte et courageuse.

—A-t-elle tenté de prendre la défense des saltimbanques?

—Comment aurait-elle eu la pensée de le faire en face d'une culpabilité si manifeste?

—Allons, pensa Gontran dont la dernière inquiétude s'évanouissait, elle n'a rien dit, tout va bien.

—Monsieur le baron, reprit Georges, j'en arrive au motif principal de ma visite, car vous pensez bien que mon but unique, en venant vous voir aujourd'hui, n'était pas de vous apprendre que Jean Rosier et sa femme se trouvaient prisonniers. Au moment où le commissaire et ses agents se retiraient en emmenant les saltimbanques, j'ai été frappé de l'isolement pénible et dangereux peut-être dans lequel allait se trouver Mlle de Kéroual.

—Isolement qui sera de courte durée! s'écria vivement le baron.

—Je me suis dit que la véritable place d'une pupille était auprès de son tuteur, poursuivit M. de la Brière et, ne voulant pas laisser une minute de plus la pauvre jeune fille dans cette mansarde, j'ai pris le parti de vous l'amener.

—Vous avez fait cela! s'écria Gontran avec enthousiasme. Ah! monsieur, quelle re-

connaissance ne vous doit-je pas! Ainsi, Mlle de Kéroual est là?

—Elle est en bas dans ma voiture.

—Allons bien vite la chercher, cette chère enfant!

Et M. de Strény fit un pas vers la porte. Georges l'arrêta.

—Un instant encore, je vous prie, lui dit-il. C'est maintenant que vous allez me remercier, car je vous ai ménagé une bonne action.

—Une bonne action, à moi? fit Gontran très surpris.

—Oui.

—Laquelle?

—Auprès de Mlle de Kéroual se trouvait une autre jeune fille, une pauvre enfant bien malheureuse, Georgette, que pendant si longtemps Berthe a nommée sa sœur. Elle n'est point coupable du crime de ses parents. J'ai pensé qu'il serait cruel de la laisser dans l'abandon, sans ressources d'aucune sorte, et si grande est ma confiance dans la générosité de votre cœur que j'ai amené Georgette en même temps que Berthe. Vous consentirez, je n'en doute pas, à la garder chez vous pour être la compagne, et en quelque sorte la servante de votre pupille. Me suis-je trompé?

—Non, certes, monsieur. Vous m'avez bien jugé et vous doublez ma reconnaissance.

—Et maintenant, reprit Georges, rien ne nous empêche plus de descendre et d'aller chercher ces deux enfants.

Un instant après, Berthe et Georgette faisaient leur entrée dans la maison du baron Gontran de Strény.

Il fallut aux jeunes filles une force d'âme presque surhumaine pour ne point laisser écarter leur indignation et leur horreur, en présence de Gontran.

Berthe voyait en lui l'assassin de sa mère, Georgette avait ses parents accusés et condamnés pour le crime commis par lui...

Mais l'espoir, que le jour de la justice et de la réparation se lèverait bientôt les soutenait.

En quittant le petit hôtel de la rue de Boulogne, Georges de la Brière se fit conduire au cabinet du commissaire de police qui venait de procéder à l'arrestation de Jean Rosier et de Péline.

Ils eurent ensemble un long entretien à la suite duquel Georges fut présenté par lui au juge chargé de l'affaire des saltimbanques.

La conduite héroïque de Georges de la Brière, s'expatriant à vingt ans, après avoir reçu le coup le plus terrible qui puisse frapper un homme, et consacrant quinze années de vie à conquérir des millions pour revenir en France réhabiliter la mémoire de son père, avait fait grand bruit dans toutes les classes de la société.

M. de Bénéval (c'était le nom du juge d'instruction) connaissait cette conduite, il l'appréciait comme elle méritait de l'être, et il le prouva en accueillant Georges avec des égards presque respectueux, et en prenant en très haute considération les confidences et les révélations que ce dernier avait à lui faire relativement au crime commis au château de Rochetaille sur la personne de la comtesse Léonie de Kéroual.

Georges obtint la permission de visiter le jour même les prisonniers, et il emporta la

promesse qu'il assisterait le lendemain au premier interrogatoire de Péline et de Jean Rosier.

Le lendemain au soir le petit hôtel de la rue de Boulogne était éclairé "à giorno" pour une fête, car le moment approchait où le baron devait présenter à ses amis Mlle de Kéroual, sa parente et sa pupille, si longtemps perdue et enfin miraculeusement retrouvée.

Il était huit heures moins quelques minutes. Gontran venait de s'assurer que la couturière avait apporté la robe de soirée de Berthe, une robe de gros de Naples blanc, très simple, mais d'une rare élégance, et lui-même, en habit noir et en cravate blanche, se promenait de long en large, d'un air soucieux, dans le plus grand des deux salons encore complètement déserts, les premiers invités ne devaient guère arriver, selon toute apparence, avant auz heures ou neuf heures et demie.

Gontran allait d'une allure saccadée, tantôt lente, tantôt rapide, d'un bout à l'autre de ce salon, et chaque fois qu'en passant il regardait la pendule, ses sourcils se fronçaient.

Huit heures sonnèrent. Le baron s'arrêta.

—Le temps marche, murmura-t-il. Déjà huit heures, et ces deux misérables ne sont pas venus? Ils doivent avoir hâte, cependant, de toucher la somme énorme qu'ils trouvent moyen de m'extorquer! Qui peut les retarder ainsi?

Il se remit à marcher rapidement, pour tromper son impatience.

—Jusqu'à ce moment tout m'a réussi, tout s'accomplit au gré de mes désirs! L'arrestation de Péline était un coup de maître, puisqu'elle la séparait de Berthe, qui sans cela se serait infailliblement tournée contre moi! Et quand je touche au but, ces bandits, dont il m'a fallu faire mes complices, vont-ils donc entraver ma marche?

Il s'arrêta en frappant du pied, mais presque aussitôt il se répondit :

—Allons donc! je suis fou! Je rêve! Je me forge des chimères! C'est impossible! Dans quel but me trahiraient-ils? Qui pourrait les payer comme je le fais? Leur intérêt me garantit, qu'ils me serviront jusqu'au bout, et, une fois les titres de la fortune entre mes mains, je n'ai plus besoin d'eux et ils ne peuvent rien contre moi! La soirée commence à peine; d'un moment à l'autre ils arriveront.

Gontran frappa sur un timbre. Le valet de chambre qui, la veille, avait introduit M. de la Brière se présenta.

—Monsieur le baron a des ordres à me donner? demanda-t-il.

—Oui, deux hommes du peuple, de mine médiocre, je puis même dire de mauvaise mine, l'un jeune et blond comme un albinos, l'autre déjà vieux, avec une grande barbe, se présenteront tout à l'heure à l'hôtel et me demanderont.

—Faudra-t-il répondre que monsieur le baron n'est pas visible?

—Non, vous introduirez ces hommes dans mon cabinet, et vous viendrez aussitôt me prévenir.

La physionomie du domestique exprimait un certain étonnement. Gontran s'en aperçut et se hâta d'ajouter :

—Ce sont de braves gens, malgré leur apparence un peu suspecte, et j'ai à leur remettre une gratification.

—Bien, monsieur le baron.

—Tout est-il prêt ?

—Oui, monsieur le baron.

—Vous avez passé chez Chevet ?

—Le souper sera servi à minuit, ainsi que monsieur le baron en a donné l'ordre.

—Les rafraîchissements ?

—Le glacier vient de les envoyer.

—Les valets de supplément ?

—Ils sont arrivés. Je leur ai fait revêtir la livrée de monsieur le baron, et je leur ai donné leur consigne.

—Allez vous mettre en faction sous le vestibule et, dès que paraîtront les hommes que j'attends, venez m'avertir sans perdre une minute.

—Monsieur le baron peut être tranquille.

Le valet de chambre sortit, mais presque au même instant il rouvrit la porte, et il annonça :

—Mme Gerfaut.

La ci-devant Olympe Silas fit son entrée comme un tourbillon.

Elle était véritablement incomparable et éblouissante. Les pastels de son visage atteignaient ce degré de fraîcheur dont les délicieuses compositions de Boucher, de Latour offrent de si parfaits modèles.

Elle avait des diamants dans les cheveux, des diamants autour du cou, des diamants aux oreilles, des diamants aux poignets.

La robe, d'un rose tendre se recommandait aux amateurs de plastiques par une absence presque complète de corsage; en revanche une traîne, digne d'un manteau royal, s'étendait derrière elle et se prolongeait indéfiniment.

Mme Gerfaut tenait de la main droite un énorme bouquet, de la main gauche un éventail et un mouchoir garni de valenciennes qui n'en finissait plus, et ne paraissait point en être embarrassée.

—Bonsoir, baron; bonsoir, cher! dit-elle avec volubilité. J'arrive la première, je le sais bien. J'arrive à des heures impossibles. C'est commun... c'est mal porté... C'est petites gens... Ça ne se fait pas, je le sais encore, mais c'est exprès. Je tenais à vous trouver seul. Nous devons avoir à causer. Nous devons avoir une foule de choses à nous dire, n'est-il pas vrai.

—Oui, certes, ma belle Olympe! répondit Gontran en baisant avec galanterie la main parfumée de Mme Gerfaut. C'est une heureuse inspiration que vous avez eue, et je suis enchanté, oh! mais, là, vraiment enchanté que vous arriviez avant tout le monde.

—J'en étais sûre!

Olympe fit passer de main droite dans sa main gauche son volumineux bouquet et, prenant à son corsage un lorgnon d'or à deux branches, qu'elle posa sur son nez, e le regarda autour d'elle et s'écria :

—Ah ça! mais, dites donc, baron, vous êtes bien logé, savez-vous ?

—Oh! c'est modeste! répondit Gontran.

—Mais non, mais non, pas trop! C'est moins grandiose que chez moi, mais c'est plus

que suffisant pour un garçon et l'ameublement est réussi! tout ça c'est très coquet, très chic! Mes compliments, baron! Vous êtes toujours l'homme du bon goût que j'ai connu jadis, quand je n'étais encore qu'une enfant.

—Ma chère Olympe, vous êtes indulgente!

—Pas du tout! Non, là, vrai, vous savez, je dis ce que je pense!

Elle s'approcha, et lorgna un petit tableau.

—Tiens, tiens, reprit-elle, c'est assez drôlet, cette baigneuse. Jolie petite femme!... Je crois que je lui ressemble un peu. Si vous étiez bien gentil, oh! mais gentil tout à fait, vous m'en feriez cadeau pour mon boudoir.

—La baigneuse sera chez vous demain matin.

—Baron, je ne vous l'envoie pas dire, vous êtes tout simplement un homme adorable! Mais ce n'est pas pour cela que je suis venue de si bonne heure. Soyons sérieux. Comment vont les affaires ?

—Admirablement.

—Alors, tout marche ?

—Bravo! bravo! Allons, tant mieux. Mais ça ne m'étonne pas et ce n'est que justice. Vous méritez bien de réussir un jour ou l'autre.

—Oui, je commence à croire que mon étoile brille... comme vos diamants, fit le baron en riant.

—Ils sont jolis, n'est-ce pas ?

—Admirables, mais moins que vos épaules.

Soyez sérieux. La saltimbanque, cette espèce de folle, qu'en avez-vous fait ?

—J'ai remis au parquet une petite note. Une heure après elle était arrêtée avec son mari.

—Parfait, parfait, vous m'en voyez ravie. On n'a pas l'idée d'une femme qui se permet dans les maisons les plus honorables et les mieux posées des sorties inconvenantes, accompagnées de cris inhumains. J'en ai eu la migraine, figurez-vous! Ah! l'horrible femme!

—Vous n'entendrez plus parler d'elle que par la *Gazette des Tribunaux*.

—Tant mieux. Si je suis à Paris, j'irai la voir juger. Ça m'amusera, ça sera drôle. Mais soyons sérieux... Et votre pupille, mon ex-ouvrière, la jolie Berthe, la future baronne de Strény, qu'est-elle devenue dans cette bagarre ?

—Vous le verrez dans un instant.

—Elle est donc ici ?

—Sans doute.

—Ah bah! déjà! Peste, baron c'est à faire à vous! Vous allez vite en besogne.

—N'est-ce pas la meilleure méthode ?

—A coup sûr. Mais il faut pouvoir... On ne peut pas toujours. Vous avez donc fait valoir vos titres et réclamé la petite, séance tenante ?

—Cela n'a pas même été nécessaire.

—Comment ?

—Georges de la Brière, l'honorable jeune homme que vous connaissez et qui rembourse à bureau ouvert les créances de feu son père, se trouvait chez les saltimbanques au moment de l'arrestation. Il a compris que la place de Berthe était auprès de son tuteur, et il me l'a amenée séance tenante, de son propre mouvement, en me demandant asile et protection pour elle et pour Georgette ?

—Georgette ? répéta Mme Gerfaut. Mais n'est-ce pas la fille des saltimbanques ?

—Précisément.

—Comment! baron, vous allez vous charger de cette petite, devenir son père nourricier ?

—Je n'ai même pas eu un instant d'hésitation.

—Mais c'est superbe, cela, savez-vous ? C'est un trait rare! un trait magnifique!... Ça mérite un prix Montyon! On en parlera dans les journaux et vous servirez d'exemple aux masses!... Dites donc, baron, moraliser les masses par les beaux exemples, c'est ça qui est joli!...

—La présence de cette enfant chez moi n'est point embarrassante et je fais un acte de charité.

—Ah! baron, baron, je vous proclame un homme vraiment fort.

—Toujours trop bonne et trop indulgente! Mais dites-moi, ma chère, vous êtes-vous occupée de vos préparatifs de voyage ?

—Il tient donc toujours, ce voyage ?

—Plus que jamais.

—Et quand partirons-nous, Berthe et moi ?

—Dans deux ou trois jours, au plus tard.

—Eh bien, oui, je m'en suis occupée. J'ai rédigé ce matin certaine petite circulaire bien sentie pour annoncer à mon innombrable et brillante clientèle que je quittais Paris, mais que mon absence serait courte. Il ne me reste qu'à donner toutes mes instructions à ma première demoiselle, à faire préparer mes malles, car vous comprenez que j'emporterai un peu de toi'ette, et je serai à votre disposition pour monter en chemin de fer avec Berthe aussitôt que vous le voudrez.

—Ma chère Olympe, vous êtes une femme impayable!

—Impayable, non, baron, puisque j'ai consenti à recevoir de vous une modeste indemnité de cent mille francs pour le service que je vais vous rendre.

—C'est juste, répliqua Gontran en souriant, je n'y pensais plus.

—Eh bien, baron, vous aviez tort! Ce sont des choses à ne point oublier. Et maintenant que nous avons causé sérieusement, ne me montrez-vous pas notre chère Berthe? Je suis impatiente de voir comment cette belle petite porte sa nouvelle fortune.

M. de Strény sonna un domestique et lui dit :

—Allez prévenir Mlle de Kéroual que je la prie de vouloir bien venir nous rejoindre au salon, si toutefois sa toilette est complètement terminée.

XXXII

OU BERTHE REVIENT EN SCÈNE

Un instant après, Berthe obéissante, entra au salon. Sa physionomie était froide, son attitude glaciale, mais rien en elle ne décelait le moindre embarras.

Georgette l'accompagnait. Seulement elle s'arrêta sur le seuil et, au lieu d'avancer, eile se glissa dans l'embrasure d'une fenêtre où elle demeura à peu près inaperçue derrière les draperies flottantes.

Gontran appela sur ses lèvres le plus gracieux, le plus séduisant de ses sourires, et fit quelques pas au-devant de sa pupille.

—Venez, chère enfant, lui dit-il en lui prenant la main, venez bien vite et réjouissez-vous, car vous allez vous trouver en pays de connaissance avec une ancienne et bien excellente amie.

Berthe, belle à ravir dans sa toilette blanche, leva les yeux sur la personne que lui désignait Gontran.

—Madame Gerfaut, — dit-elle avec une profonde indifférence.

Mais l'ex-belle Olympe n'était point femme à se décourager pour si peu. Elle ne vit pas ou ne voulut pas voir cette indifférence et elle s'écria :

—Moi-même, chère mignonne, moi, votre amie, votre bonne amie, qui viens vous féliciter, oh! mais là! vous savez, très sincèrement de votre changement de condition... Dieu! que vous êtes jolie, ce soir! Il ne devrait par être permis d'être si jolie que ça! C'est scandaleux, ma parole d'honneur! Allez, venez m'embrasser bien vite!

Berthe ne fit aucun mouvement pour se rendre à cette invitation, mais Mme Gerfaut la prit par la taille et lui appuya à deux ou trois reprises sur le front ses lèvres teintes au carmin.

Puis, après cette chaleureuse embrassade, elle continua :

—Vous voilà riche, ma belle petite, où tout près de le devenir, et c'est très chic. Un jour ou l'autre, d'ailleurs, ça ne pouvait pas vous manquer: vous étiez faite pour la fortune. Vous allez devenir une personne du grand monde, une personne tout à fait comme il faut. Vous l'étiez déjà, certainement, et savez-vous bien que je suis toute fière d'avoir en une petite comtesse un nombre de mes ouvrières! Je n'ai pas besoin d'ajouter, que, dès à présent, je vous inscris parmi mes clientes. Si vous aviez seulement la pensée de vous fournir ailleurs que chez moi, je vous en voudrais mortellement, et ça serait assez naturel.

—Madame... — commença Berthe.

Mais Olympe, qui n'avait pas fini son speech, l'interrompit sans la moindre façon :

—Vous savez de quelle manière on travaille à la maison, ma belle mignonne, continua-t-elle. Vous connaissez mon style, mon brio, mon cachet. Ce n'est pas à vous qu'il est besoin d'apprendre qu'une personne un tant soit peu du grand monde, et qui se respecte, ne saurait déceintement s'habiller ailleurs que chez "M^{me} Gerfaut", la bonne faiseuse!... Je rêve déjà pour vous une demi-douzaine de toilettes un peu plus qu'inédites, et qui feront sensation au Bois dans vos voitures!... Vous verrez ça, ma tourterelle... Je ne vous en dis pas davantage.

Ce fut M. de Strény qui répondit pour Berthe.

—Soyez sûre, chère madame, dit-il, que si brillante que doive être sa nouvelle position, ma pupille n'oubliera point ses amis. Je prends cet engagement en votre nom, vous entendez, Berthe?

—J'entends, monsieur.

—Et vous le confirmez, n'est-ce pas vrai?

—Je n'oublierai rien, monsieur.

Ces paroles furent murmurées plutôt que prononcées, et d'un ton si ambigu que Gontran regarda Berthe pour tâcher de deviner quel sens positif elle attachait à sa réplique.

Mais le visage de la jeune fille restait impenétrable.

Le doute de M. de Strény aurait été d'ailleurs de courte durée, s'il avait pu entendre Georgette dire tout bas, dans l'embrasure qui la dissimulait presque entièrement aux regards :

—Oui, oui, on se souviendra de tout; comptez-y; on n'oubliera rien ni personne.

—Berthe reprit en s'adressant à son tuteur :

—Vous le voyez, monsieur, j'ai obéi à vos ordres.

—Mes ordres! s'écria Gontran avec la plus souriante galanterie. Ah! chère enfant, que dites-vous là? Je ne me permettrais pas d'ordonner. J'ai prié, voilà tout.

—J'étais souffrante, continua Berthe, j'avais besoin de solitude et de repos, et cependant, je me suis habillée pour cette fête.

—Elle est donnée pour vous, répliqua le baron, comment auriez-vous pu ne pas y paraître? D'ailleurs, vous en serez la plus belle.

—Ça ne fait pas l'ombre d'un doute, appuya Mme Gerfaut, la chère mignonne est jolie à croquer.

—Votre toilette est d'un goût exquis, poursuivit Gontran.

—Ah! permettez! permettez! dit brusquement l'illustre couturière de l'avenue Marbeuf. Exquis tant que vous voudrez, baron, mais la critique peut mordre, et sans se donner beaucoup de mal encore... Le corsage de la robe fait trois plis dans le dos, vous pouvez les compter vous-même!... J'ajouterai que la jupe est pitoyable!... Voilà des biais qui sont raccordés par une écolière... La traîne est mesquine; il lui faudrait au moins, soixante-quinze centimètres de longueur en plus!... Il est facile de voir, Dieu merci, que ça ne sort pas de chez moi!

—Chère madame, dit le baron en souriant, le temps nous a manqué pour nous adresser à vous. C'est une faute qui ne se renouvelera plus, mais pour une fois qu'importe? et qui donc, en regardant Berthe, pourrait accorder la moindre attention aux erreurs de la couturière? Malgré les plis du corsage et la pauvreté de la jupe, ma pupille n'en sera pas moins triomphante et radieuse! Le diamant ne perd rien de son éclat pour être simplement monté.

—Enjôleur, va! murmura Georgette dans son coin. Comme je lui arracherais les yeux de bon cœur, à ce gueux-là!

—Cette soirée finie, poursuivit Gontran, je vous laisserai libre de toutes vos actions. Je ne vous demanderai qu'une chose, ma chère Berthe, c'est de vous souvenir que le but unique de ma vie, pendant quinze ans, a été de vous retrouver pour vous rendre votre nom, votre fortune et que, dès le premier jour où le hasard nous a placés face à face, j'ai senti naître pour vous, dans mon cœur, une affection qui ne s'éteindra plus.

—Langue de Judas! pensa Georgette.

—Vous, êtes mon tuteur et mon parent, monsieur, répondit Berthe avec effort: vous me direz ce que je devrai faire pour payer tant de dévouement, et je vous obéirai.

Le baron prit la main de sa pupille et la porta à ses lèvres en s'écriant :

—Chère enfant, c'est à votre cœur qu'il faut adresser cette question, et j'espère qu'il vous répondra.

Au moment où Berthe sentit les lèvres de Gontran s'appuyer sur sa main, un frisson involontaire courut dans ses veines et elle se sentit défaillir. Une horrible pensée traversait son esprit; elle voyait écrits devant elle, en lettres de feu, ces mots sinistres :

Cet homme a tué ma mère.

Le baron ne s'aperçut de rien. Mme Gerfaut le prit à part :

—Dites-donc, cher, lui glissa-t-elle dans l'oreille, savez-vous qu'elle a tout à fait bon air, cette petite; la tournure d'une femme du monde, parole d'honneur!

—Pardieu! répliqua Gontran, c'est tout naturel, la race!

—Et puis, ajouta Mme Gerfaut, on voit du premier coup d'œil qu'elle a travaillé chez moi. C'est comme ça que je les forme, mon bon!

Le baron sourit, s'inclina et revint à Berthe.

—J'ai pensé que j'irais au devant de vos désirs, ma chère pupille, reprit-il, en m'occupant, dès aujourd'hui, de Péline Rosier.

—J'ai fait une visite à qui de droit, poursuivit Gontran.

Les hautes influences dont je dispose sont mises en campagne. Péline Rosier et son mari sont, dès à présent, puissamment recommandés, et j'ai tout lieu de croire que ces recommandations ne seront point stériles.

—Merci, monsieur, dit Berthe tout haut, et, tout bas, elle ajouta : Oh! l'infâme!

—Le brigand, comme il sait mentir! pensait Georgette en même temps.

—Vous m'avez parlé tout à l'heure d'un peu de fatigue, reprit Gontran. Rien ne vous empêche de vous reposer dans le boudoir qui touche à ce salon. Aussitôt que M. Georges de la Brière arrivera, je viendrai vous prendre pour vous présenter à lui.

En disant ce qui précède, le baron de Strény ouvrait la porte qui du salon conduisait dans le boudoir, et Berthe, suivie de Georgette, en franchissant le seuil, non sans avoir subi une dernière accolade de Mme Gerfaut.

Tandis que ceci se passait au premier étage, un fiacre s'arrêtait devant le petit hôtel, de ce fiacre descendaient deux hommes. L'un payait le cocher du véhicule, tandis que l'autre sonnait à la porte d'une façon toute magistrale.

Les nouveaux venus n'étaient autres que Tromb-Alcazar et Passe-la-Jambe; mais la somptueuse toilette qu'ils avaient jugé convenable de faire les rendait à peu près méconnaissables.

—Nous allons ce soir dans le beau monde, s'était dit Tromb-Alcazar, prouvons à M. le baron que nous sommes des gens comme il faut.

Passe-la-Jambe, mis au fait du projet de son associé, l'avait approuvé sans restriction.

Tous deux s'étaient dirigés vers la boutique de friperie du Temple, et ils n'en étaient sortis que nippés complètement, depuis les chapeaux jusqu'aux souliers.

Tromb-Alcazar, à qui l'élégance sérieuse ne déplaisait point, avait fait l'emplette d'un habit noir à taille courte et à longues basques. Son gilet de velours vert, à peine mi-

roité, s'ouvrait largement sur sa poitrine pour laisser voir une chemise à jabot dormant. Le pantalon, de couleur saumon, et suffisamment étroit pour dessiner une jambe bien prise, tombait sur des souliers vernis, très luisants, dont les semelles craquaient à chaque pas.

Un chapeau de soie à longs poils, une énorme chaîne de chrysocale et des gants jaunes à vingt-neuf sous, complétaient ce costume d' "homme du monde".

Passe-la-Jambe, plus jeune et plus coquet que son associé, avait sacrifié davantage à la fantaisie.

Une garniture de boutons dorés et guillochés étincelaient sur son habit d'un bleu clair. Il portait une chemise en calicot illustrée de cors de chasse et de têtes de loup. Son gilet était de cachemire rouge et son pantalon d'un vert pâle.

La chaîne de montre, le chapeau et les gants offraient la même distinction que ceux de Tromb-Alcazar.

Passe-la-Jambe s'était fait friser, et un cosmétique brun, tenace comme de la poix, forçait ses soupçons de moustaches d'un blond albinos à se dresser en crocs victorieux aux deux coins de sa bouche.

Ce fut Etienne, le valet de chambre de Gontran, qui vint ouvrir.

Sans doute il ne partagea point la bonne opinion qu'avaient d'eux-mêmes les nouveaux venus, car il leur demanda d'un ton brusque :

—Qu'est-ce que vous voulez ?

—Nous voulons parler à M. le baron de Strény, lequel nous a donné rendez-vous et compte sur notre visite; répliqua fièrement Tromb-Alcazar.

Le valet de chambre qui s'était attendu à voir arriver des gens en bourgeron, avec des tournures d'ouvriers en goguette, comprit que sa consigne s'appliquait à ces bizarres visiteurs, et reprit :

—Venez par ici, on va prévenir M. le baron.

En même temps, il disait tout bas à un jeune valet de louage en grande livrée :

—Vous allez entrer dans le cabinet avec ces gens-là jusqu'à ce que M. le baron arrive. Je me défie; ils ont de vraies mines de filous et je ne me soucie pas qu'il manque quelque chose quand ils seront partis.

Le jeune valet fit un signe affirmatif et suivit les deux associés.

—Ah ça, murmura-t-il en les examinant avec attention, je ne me trompe pas, ce sont eux...

Passe-la-Jambe se retourna :

—Qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que c'est? Est-ce qu'il est chargé de prendre notre signalement, ce labin, qu'il nous dévisage comme ça ?

Puis, sans transition, il s'écria :

—Guignolet!

—Mais, z'ouï, moi-même, répondit l'ex-pître de Péline et de Jean Rosier.

En effet, c'était bien lui. L'honnête et naïf amoureux de Georgette s'était juré d'accompagner sa bien-aimée dans la maison du baron de Strény, et, pour réaliser ce projet, il n'avait rien trouvé de mieux que de se faire embaucher en se présentant comme valet de supplément.

Ce petit plan assez ingénieux avait complètement réussi.

—En livrée, toi ! poursuivit Passe-la-Jambe.

—Naturellement.

—Et à cause donc ? Est-ce que tu renonces à la parade ?

—J'y renonce d'une façon totale. Le poids de vingt-quatre ne me dit plus rien, depuis qu'on a mis la main sur mes patrons. Je rêve depuis déjà pas mal de temps de me lancer dans le monde huppé, et, ma foi, je me suis fait laquais.

—Faut le vexer! murmura Passe-la-Jambe, en donnant un coup de coude à Tromb-Alcazar.

—Ça va, fit ce dernier, qui prit une pose régence et, s'éventait avec son mouchoir de poche (un foulard de coton lithographié), demanda, en grasseyant :

—Eh! Larose, Jasmin, Champagne, Picard, comment t'appelles-tu, mon garçon ?

Guignolet haussa les épaules.

—Oh! des manières! répliqua-t-il, ça veut s'ingérer ceux de la haute! As-tu fini! faut pas me la faire!

Passe-la-Jambe se mit à passer et à repasser devant Guignolet.

—Laquais, j'ai la pipie! apporte-moi des rafraîchissements, dit-il d'un ton impérieux.

—Les rafraîchissements, y sont pas prêts, s'écria Guignolet, y sont sur le feu, les rafraîchissements. Attends un peu pour voir comme je te vas servir tout de suite! Si ça ne fait pas pitié!

—Allons, Lorrain, avance-moi un ou deux sophas, reprit Tromb-Alcazar, et plus vite que ça, valetaille!

—Vous n'espérez pas que ça va prendre peut-être bien? riposta le ci-devant pître. Je vous conseille d'arrêter les frais. Est-ce que vous êtes des invités, vous, dites donc!

—Si nous ne sommes pas des invités, qu'est-ce que nous sommes? demanda Passe-la-Jambe.

—Ce que vous êtes? Vous voulez le savoir? Faut être poli avec tout le monde... Je vais répondre; mais je gazerai. Vous êtes des pas-grand'chose, pour ne pas dire des rien du tout. Vlà mon opinion... et faites bien attention que je gaze...

Tromb-Alcazar rejeta sa tête en arrière, se posa de trois quarts, gonfla ses joues, fit en un mot tout ce qui dépendait de lui pour se donner la physionomie d'un personnage d'importance.

—Apprends, laquais, dit-il, que nous allons être, d'une heure à l'autre, les fournisseurs brevetés de plusieurs cours étrangères, et que M. le baron de Strény, ton maître, est notre client.

—Votre client! répéta Guignolet, et qu'est-ce que vous pourrez donc bien lui fournir.

—Les essences pour ses moustaches, les savons pour sa barbe, et nous le raserons au besoin. Bref, valetaille, souviens-toi que tu parles à des gens qui ont loué se matin sur le boulevard et qui s'établiront demain à l'enseigne des *Odeurs de Paris*, et si tu te trouvais par hasard, avoir besoin d'esprit de myrte pour aller en bonne fortune, ou de crème de cacao à l'estragon, pour les soins du corps, tu n'as qu'à t'adresser à nous... et nous te ferons une remise.

Le jeune pître haussa les épaules de la façon la plus complètement irrespectueuse en disant à demi-voix :

—Oh! là! là! quel malheur!

Passe-la-Jambe, notablement froissé de cette irrévérence et jugeant que des gens aussi bien posés et aussi richement vêtus que Tromb-Alcazar et lui ne pouvaient et ne devaient pas supporter un manque d'égards, reprit vivement :

—Et si vous vous permettez d'être impertinent à notre endroit, monsieur Guignolet, je vous préviens que nous porterons plainte à votre patron, et faudra voir comme il vous flanquera gentiment à la porte! Ça ne pèsera pas une once.

—Justement le voici! ajouta Tromb-Alcazar.

En effet, Gontran de Strény, prévenu par Etienne que les gens qu'il attendait venaient d'arriver, s'était empressé de descendre.

XXXIII

L'ECHANGE

—Sortez, et fermez la porte derrière vous dit Gontran à Guignolet, qui n'eut rien de plus pressé que d'obéir, et qui se retira en se promettant bien de coller son oreille au trou de la serrure pour tâcher de surprendre quelques mots, car rien ne lui semblait plus suspect que les étranges et mystérieuses accointances du baron de Strény et des deux bandits.

—Comme vous venez tard! s'écria Gontran, voilà des heures que je vous attends!

—Nous prions monsieur le baron de nous excuser, répondit Tromb-Alcazar; mais nous connaissons les convenances et il a fallu nous monter en linge.

—Acheter des bottines vernies, ajouta Passe-la-Jambe, et nous rendre chez notre tailleur, car monsieur le baron n'est pas sans remarquer que nous avons fait de la toilette. Pour venir à l'hôtel de monsieur le baron, nous avons cru devoir nous payer un habit. Gontran interrompit ce verbiage.

—Allons, vite, dit-il, l'échange convenu.

—A vos ordres, monsieur le baron.

—Vous avez sur vous le portefeuille et les titres ?

—Vous avez sur vous les vingt mille francs ?

—Les voici en billets de banque.

Et Gontran sortit de la poche de côté de son habit une liasse de billets à vignettes bleues.

—Sont-ils bons les papiers Gart? demanda Passe-la-Jambe.

—Inso'ent, fit Gontran avec colère.

Tromb-Alcazar intervint :

—J'oserai prier monsieur le baron de ne pas se fâcher, dit-il. Mon jeune associé a raison, la prudence est la mère de la sûreté. Ça pourrait très bien ne pas être de votre faute, mais faut se méfier des fausses monnaies. Voyons voir.

—Eh bien, regardez vite, et finissons-en! répliqua Gontran en lui tendant la liasse de billets.

—Oh! il s'y connaît comme pas un, murmura Passe-la-Jambe, il a "travaillé" chez un changeur.

La chose pouvait être vraie, mais restait à savoir de quelle nature avait été le "travail" dont parlait le jeune bandit.

—Nous pourrions nous en arranger, dit Tromb-Alcazar après avoir soigneusement feuilleté les billets.

—Alors, donnez les titres; hâtez-vous.

—Dieu! monsieur le baron, quel homme pressé vous êtes, répliqua l'ex-modèle en se fouillant et en exhibant enfin, aux yeux impatients de Gontran, le portefeuille de chagrin rouge. Tenez, les voilà, vos titres. On en a eu bien soin.

—Enfin! murmura M. de Strény avec une expression de triomphe, tout en examinant le contenu du portefeuille qu'il venait d'arracher pour ainsi dire des mains de Tromb-Alcazar. Voici donc ma force! Maintenant je ne crains rien.

Il se tourna vers les deux hommes et il ajouta sèchement :

—Nos comptes son réglés, je ne vous dois plus rien, vous pouvez partir.

—Partir! répéta Tromb-Alcazar; comment partir? Monsieur le baron ne nous a donc pas invités?

—J'avais compris que nous devions passer la soirée dans les salons de monsieur le baron, ajouta Passe-la-Jambe.

—Ah ça! mais vous êtes fous! fit Gontran en haussant les épaules.

—C'était pas la peine, alors, de nous mettre en dépense, reprit Passe-la-Jambe. Nous n'avons reculé devant aucun frais.

—Sans compter, appuya Tromb-Alcazar, que monsieur le baron en aura certainement à son festival qui ne posséderont pas notre chic! D'ailleurs, nous sommes des gens établis. Nous avons vingt mille francs sur nous. Je voudrais bien savoir si monsieur le baron recevra ce soir beaucoup de gens qui auront vingt mille francs sur eux!

—Et nous mourrons de soif! appuya Passe-la-Jambe. Ah! nous aurions bien accepté une politesse, sans façon, sur le comptoir.

—Eh bien, répliqua Gontran, allez à l'office, on vous y servira ce que vous voudrez.

—Même si nous désirons du vin de Champagne? demanda le jeune bandit.

—Parfaitement.

—Bravo! nous allons tutoyer une ou deux fioles. Par où passe-t-on, monsieur le baron, pour aller à l'office?

—Par là. D'ailleurs on va vous conduire. Mais soyez discrets, pas un mot...

—Ah! monsieur le baron peut être bien tranquille, notre intérêt n'est pas de jaser.

Les deux hommes guidés par le valet de chambre Etienne, à qui Gontran donna ses instructions, quittèrent le cabinet.

Tromb-Alcazar en sortant, se pencha vers Passe-la-Jambe et lui dit tout bas :

—J'ai dans ma folle idée que nous verrons sa soirée tout de même.

Gontran, resté seul, s'empressa d'allumer à la flamme d'une bougie la lettre de la comtesse de Kéroual au banquier Philippe de la Brière, seule pièce compromettante, croyait-il, que contenait le portefeuille, puis il regagna les salons du premier étage où les invités ne devaient pas tarder à arriver.

Berthe et Georgette venaient d'entrer dans le boudoir désigné par le baron à sa pupille pour y prendre un peu de repos.

Berthe se laissa tomber sur un siège.

—Enfin, nous voilà seules, murmura-t-elle; ma force était à bout. L'effroyable comédie que je joue me rendait folle! J'étouffais... J'étouffe encore.

—Chère petite sœur, répliqua Georgette, en embrassant Berthe, puisque le misérable n'est plus là, calme-toi, je t'en supplie.

—Me calmer! Eh! le puis-je?... Songe donc à ce que je viens de souffrir! Songe donc à ce qu'il me reste à souffrir encore! Car il reviendra me chercher, cet homme... Il l'a dit, il reviendra bientôt! Et j'ai été assez faible, assez insensée, pour ajouter foi pendant tout un jour aux mensonges de ce misérable!... Ah! ma vie ne sera pas assez longue pour m'en repentir! Tout à l'heure, quand sa main a touché la mienne, sa main, la même qui versait le poison à ma mère, j'ai cru que j'allais laisser éclater ma haine! Et maintenant il me prend envie d'aller droit à lui et de lui arracher son masque.

—Berthe, chère Berthe, dit Georgette d'une voix suppliante, garde-toi bien de céder à ton indignation. Songe qu'il faut sauver ma pauvre mère et que son salut dépend de notre obéissance.

—J'y songe et cette pensée me rend folle de terreur. Les preuves qui pouvaient sauver Périne, les preuves que j'ai livrées lâchement en la trahissant, existent-elles encore?

—Oui, oui, elles existent! Je ne le sais pas, mais j'en suis sûre! et je jure que j'ai bon espoir.

—Et moi, plus la soirée avance, plus mes craintes redoublent. Depuis hier, aucune nouvelle de M. de la Brière. Nous aurait-il abandonnées?

—Nous abandonner, lui! allons donc! répliqua Georgette. J'ai lu dans ses yeux, et les yeux, ça ne trompe pas. C'est un honnête homme, j'en réponds! Ils sont comme ça deux braves jeunes gens qui ne nous oublieront ni l'un ni l'autre: c'est M. de la Brière et son ami l'Américain.

—M. Lionel Morton, balbutia Berthe en baissant les yeux, tu crois que c'est un brave jeune homme?

—Si je le crois! Et toi donc! J'ai lu aussi dans ses yeux, à celui-là. Il t'aime et, si tu voulais être très franche avec ta petite Georgette, tu conviendrais que tu le lui rends bien.

—Eh bien, oui, j'en conviens, répondit Berthe avec fermeté. Je n'ai plus le droit de douter de son cœur, puisqu'il a songé à moi quand je n'étais qu'une pauvre enfant sans fortune, sans avenir et vivant de son travail. Il a voulu faire de moi sa femme. Je l'aime!...

—A la bonne heure, tu as bien raison! Mais comment, puisque tu l'aimes, aurais-tu peur qu'il nous oublie? Est-ce que ce serait possible? Va, va, je réponds de lui! Il ne fera pas comme ce gneux de Guignolet, qui ne pense plus à nous.

—En êtes-vous bien sûre, mam'zelle Georgette? demanda une voix qui fit tressaillir violemment les jeunes filles, car cette voix partait du boudoir, où elles n'avaient vu personne s'introduire.

Georgette courut au fond, souleva une draperie et aperçut un valet en grande livrée, blotti dans l'embrasure d'une porte qu'il venait d'ouvrir et de refermer sans bruit.

Pendant quelques secondes elle regarda ce valet avec stupeur, puis tout à coup sa figure s'illumina, et elle s'écria :

—Guignolet!

—Chut! chut! fit violemment ce dernier en appuyant son doigt sur sa bouche, faut pas prononcer mon nom ici.

—En larbin! ajouta Georgette.

—Grande tenue! On n'a pas économisé le galon.

Le jeune père pirouetta sur ses talons, afin de se montrer sur toutes ses faces, et demanda :

—Comment me trouvez-vous?

—Affreusement laid! répondit Georgette en riant.

—Mam'zelle Georgette, ça prouve que vous avez mauvais goût, car, je vais vous dire, le dévouement ne peut pas être vilain, sous n'importe quel costume que ce soit, et quand bien même il n'en aurait pas du tout! Oui, je me suis ms en larbin, mas dans le seul et unique but de me procurer l'entrée de cette maison, de vous voir et de vous apporter des nouvelles.

—De M. Georges, peut-être? demanda Berthe vivement.

—Juste.

—Parlez, mon ami, parlez! s'écria Berthe.

—Et plus vite que ça! ajouta Georgette.

—Malgré que je suis en larbin, fit Guignolet avec une intention quelque peu caustique.

—Vous êtes bête! répliqua la petite saltimbanque en faisant de ces trois mots une caresse par la manière dont elle les prononça. Nous attendons.

—Eh bien! commença Guignolet, j'ai vu ce matin M. Georges de la Brière, et son ami, l'Anglais d'Amérique. Je leur ai communiqué illico l'idée que j'avais de m'infiltrer dans la case de ce baron de malheur! ils ont approuvé beaucoup la chose, et ils m'ont chargé de vous dire de vous mettre l'esprit en repos et d'être tranquilles toutes les deux comme des petits moutons de cire, attendu qu'ils viendront ici ce soir et qu'ils ont aussi leur idée.

—Que veulent-ils faire? demanda Berthe, le savez-vous?

—Vous comprenez, mam'zelle, que je n'ai pas eu l'incohérence de le leur demander. Mais il paraît que ça sera magnifique. Tout le monde est sur pied, et M. Georges a ajouté: Guignolet, mon bon garçon, n'oublie pas de répéter à ces demoiselles que n'importe quel micmac qui se manigance et qu'elles verront, de n'avoir ni peur ni frayeur, attendu que ce qui se passera sera pour le bien de la chose.

—Ah! M. de la Brière a dit cela! murmura Mlle de Kéroual.

—Ce n'est peut-être pas tout à fait les propres paroles, mais je réponds que c'est bien le sens.

—Eh bien! reprit Berthe, quoi qu'il arrive, nous serons calmes. Mais vous, Guignolet, qu'allez-vous faire?

—Je va's avoir l'œil et l'oreille au guet, tout en faisant circuler des rafraîchissements comme un parfait laquais.

—L'œil et l'oreille au guet! répéta Georgette. Vous savez donc quelque chose?

—Je ne sais pas grand'chose, mais je parierais deux francs "cinquante centimes" contre un radis rose que M. le baron mitonne quég' gredinerie de sa façon.

—Qui vous fait croire cela, mon ami? demanda Berthe.

—Tout à l'heure le baron a reçu, dans son petit salon particulier, deux vilaines têtes qui ne sont autres que Tromb-Alcazar et Passella-Jambe. Ils ont voulu m'humilier à cause de ma "pelure de larbin". Quelle petitesse! J'ai collé mon oreille au trou de la serrure pendant qu'ils commençaient leur dialogue.

—Eh bien?

—Eh bien! je n'ai rien entendu de positif, mais j'ai bien deviné que ces pas grand'choses-là s'entendaient comme larrons en foire. Bref, il y a du louche, mais suffit, je sus là, et j'enlève des poids de vingt-quatre!

Berthe prit la main du jeune pître et la serra.

—Monsieur Guignolet, lui dit Georgette, je vous permets de m'embrasser.

Et elle lui tendit sa joue ronde et rose.

XXXIV

OU LE ROLE DE GEORGES SE CORSE

Ce même jour Georges de la Brière, après avoir assisté à l'interrogatoire de Jean Rosier et de Périne, avait eu un long entretien avec le juge d'instruction d'abord et ensuite avec le procureur impérial lui-même.

Les dernières paroles du magistrat avaient été celles-ci :

—Ce que vous attendez de moi, monsieur de la Brière, est bien étrange, je dirai presque bien insensé. Cependant vous êtes un de ces hommes dont la parole est d'un si grand poids qu'elle triomphe des hésitations les plus légitimes. Au nom de la justice, qui doit s'éclairer à tout prix et par tous les moyens, j'accède à votre demande, mais c'est avec trouble que je vous permets d'agir. Puisse le succès couronner une tentative sans précédent! Voici l'ordre dont vous avez besoin.

Et le magistrat tendit à Georges un papier qu'il venait de signer.

—Merci, monsieur le procureur impérial, répondit le jeune homme, merci de la haute confiance que vous voulez bien me témoigner. Si j'en crois mes pressentiments, je la justifierai, et nous n'aurons pas espéré en vain!

Puis Georges de la Brière prit le chemin de la Conciergerie, où Périne et son mari étaient provisoirement détenus.

Pendant ce temps, les deux salons du petit hôtel rue de Boulogne, se remplissaient de monde, car Gontran de Strény, revenu à Paris depuis quelques mois et présentant toutes les apparences de la fortune, avait facilement renoué avec un grand nombre d'anciennes connaissances, ce qui ne pouvait manquer d'en amener un nombre au moins égal de nouvelles.

Or, chacun des invités, après avoir serré la main du maître du logis, disait ceci, ou à peu près :

—Savez-vous, cher baron, que vous m'avez intrigué très fort avec votre petit mot. Il paraît que nous devons assister ce soir chez vous, à quelque chose de tout à fait extraordinaire.

Ce à quoi Gontran répondait :

—A une chose bien simple, au contraire. Je vais vous présenter tous à ma pupille, Mlle de Kéroual.

Ici, un mouvement général de surprise. Les invités qui ne soupçonnaient point l'existence de Berthe, répétaient avec étonnement et curiosité :

—Votre pupille?

—Mon Dieu, oui, messieurs, répliquait invariablement le baron, la fille de ma parente, la comtesse de Kéroual, une chafmatne enfant, retrouvée d'une façon miraculeuse après quinze années de recherches. Je lui rends ce soir son nom, et le plus honnête homme qu'il y ait au monde lui restitue sa fortune.

—En vérité, c'est à merveille, et voilà le plus joli roman qui se puisse rêver avec un dénouement qui ne laisse rien à désirer! fit un des hôtes de Gontran. Mais vous parliez, cher baron, du plus honnête homme qu'il y ait au monde. On s'occupe beaucoup, en ce moment, du fils d'un banquier qui réhabilite son père après avoir fait une grande fortune en Amérique et en Australie. Est-ce de celui-là qu'il s'agit?

—Précisément.

Le valet de chambre annonça :

—M. Georges de la Brière.

Gontran fit à ses invités un signe qui voulait dire :

—C'est lui.

—M. Lionel Morton, continua le valet.

Les deux amis entrèrent ensemble, et Gontran s'empressa d'aller à leur rencontre.

—Vous le voyez, monsieur le baron, dit Georges, nous sommes exacts.

—Soyez le bienvenu, monsieur de la Brière, répéta Gontran. Ces messieurs, sans avoir encore l'honneur de vous connaître, me parlaient de vous à l'instant avec d'admiration et l'enthousiasme que mérite une conduite comme la vôtre.

—Je serai fier d'obtenir la sympathie, dit Georges avec une parfaite simplicité, mais l'admiration est de trop. Je perdrais ma propre estime si, pouvant remplir un devoir sacré, je ne le faisais pas! Il s'agit d'ailleurs aujourd'hui d'un échange plutôt que d'une restitution, je vais rendre à mademoiselle de Kéroual sa fortune. Elle me rendra un bien mille fois précieux... l'honneur de mon père.

Un murmure d'approbation accueillit les paroles de Georges.

—Quoi que prétende votre modestie, monsieur, s'écria Gontran, c'est une noble et grande action que la vôtre, et c'est pour lui donner des témoins, c'est pour en faire un haut enseignement que j'ai réuni ce soir mes amis.

M. de Strény se dirigea vers le boudoir, dont il ouvrit la porte.

—Venez, mon enfant, dit-il à Berthe, en lui offrant son bras, sur lequel elle ne posa

qu'avec horreur et dégoût sa main tremblante, venez.

—Courage! murmura tout bas Georgette, qui resta dans le boudoir, à côté de la porte, de manière à ne rien perdre de ce qui se passerait dans les salons.

Gontran conduisit la jeune fille jusqu'au près de Georges.

—Monsieur de la Brière, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter ma pupille, mademoiselle Berthe de Kéroual.

Georges s'inclina.

—Ai-je besoin de vous affirmer, mademoiselle, demanda-t-il, que je serai très heureux de contribuer au bonheur d'une personne aussi charmante et sympathique.

—A la fin de cette soirée, reprit Gontran je vous remettrai, cher monsieur de la Brière, le testament que vous connaissez déjà, et par lequel madame la comtesse de Kéroual, ma parente, m'investissait de la tutelle de sa fille. J'y joindrai les titres de la créance.

—Vous me trouverez toujours à vos ordres, monsieur.

Lionel Morton s'avança.

—Monsieur le baron, commença-t-il d'une voix émue, mais qui s'affermait peu à peu, vous avez voulu qu'une foule nombreuse et choisie fut témoin de l'acte qui vient de s'accomplir. C'était naturel et c'était juste, car la présentation de mademoiselle de Kéroual à M. de la Brière est une solennité. Moi aussi, monsieur, j'ai eu l'honneur de vous adresser une requête solennelle, il y a trois jours, en sollicitant de vous la main de mademoiselle Berthe, et je viens vous demander votre réponse.

—Que va-t-il dire? murmura la jeune fille, dont le cœur cessa de battre.

—Allons, pensa Gontran, voici le moment venu de payer d'audace! Je vais brûler mes vaisseaux! Devant cette foule, Berthe se taira. Son silence sera un premier consentement.

Puis, tout haut :

—Il m'est impossible, monsieur, de vous faire, quant à présent, une réponse conforme à vos désirs.

—Pourquoi donc? s'écria Lionel.

—Vous n'êtes pas le seul prétendant, monsieur, à la main de mademoiselle de Kéroual. Vous avez des rivaux, et Mlle Berthe, tout à l'heure, a presque permis à l'un d'eux d'espérer qu'elle ne lui refuserait point un jour le prix de son dévouement sans bornes.

Berthe recula avec épouvante, tandis que Georgette murmurait :

—Ah! par exemple, en voilà de l'aplomb!

Lionel allait parler, mais Georges lui fit signe de garder le silence.

—Si j'ai bien compris, monsieur le baron, dit-il, ce rival de mon ami Lionel Morton ne serait autre que vous-même.

—Pourquoi non? demanda Gontran, en regardant Georges bien en face.

—Vous! le tuteur de Mlle Berthe?

—Qu'importe? la tutelle n'est point un obstacle.

—J'en conviens. Seulement, un mariage conclu dans de telles conditions fournirait amplement matière à certains propos...

—Certains propos? répéta Gontran du ton le plus hautain.

— Mon Dieu oui. Des propos de la plus fâcheuse nature.

— Lesquels, s'il vous plaît, monsieur ?

— On dirait, par exemple, que vous n'avez cherché si longtemps votre pupille que dans le but unique de vous emparer de sa fortune au moyen d'un mariage! On ajouterait que l'affection qu'elle semblait vous inspirer n'était qu'un masque, adroitement attaché sur un honteux mobile d'intérêt personnel.

— Eh! monsieur, répliqua Gontran, ces misérables calomnies ne sauraient m'atteindre! N'ai-je pas pour moi ma conscience ?

— C'est beaucoup, sans doute, reprit Georges, mais ce n'est pas assez! Il ne faut ni dédaigner ni braver la voix du monde! En voulez-vous la preuve? Permettez-moi de vous raconter une simple histoire tout à fait authentique. Vous y verrez dans quel déplorable embarras se mit un jour certain tuteur, qui voulait, comme vous, épouser sa pupille. Ce petit récit n'est pas long et, toute vanité de conteur à part, je le crois palpitant.

Une colère sourde dévorait Gontran qui commençait à soupçonner un danger sans deviner encore sous quelle forme ce danger allait apparaître; mais il était entouré de monde, tous les regards se fixaient sur lui, il fallait faire bonne contenance et commander à son visage de rester impassible.

— Vous êtes mon hôte, monsieur de la Brière, dit-il avec un rire nerveux et, par conséquent, je n'ai rien à vous refuser. Parlez-donc, puisque vous paraissez y tenir si fort.

— Merci, monsieur le baron. Je profite de la permission. Voici les faits: Il y a quinze ans, un peu plus ou un peu moins, mais ceci ne fait rien à l'affaire, une femme du monde, une jeune veuve dont le nom m'échappe, habitait au fond d'une province un petit château, avec sa fille toute jeune et quelques serviteurs.

Gontran se sentit pâlir malgré lui.

— Cette jeune veuve se croyant dangereusement malade, poursuivit Georges, fit son testament et confia la tutelle de sa fille à l'un de ses parents éloignés, qui s'appelait... comment donc, s'appelait-il?... Je ne me souviens plus du nom de ce parent, mais je sais à merveille que c'était un gentilhomme de mauvaise vie, ruiné par le vice et la débauche. Il convoitait la fortune de la comtesse, vous ai-je dit que c'était une comtesse? Il persuada à la pauvre femme que l'avenir de son enfant serait mieux assuré si, au lieu de lui donner un tuteur, elle lui donnait un second père, et il la décida à conclure avec lui un mariage "in-extremis".

— Allons, pensa Gontran, c'est un piège! J'en étais sûr!

— Mon récit vous intéresse-t-il? demanda Georges avec un sourire.

— Infiniment!

— Vous m'en voyez d'autant plus ravi que l'intérêt va grandir encore. Je reprends: le baron — vous ai-je dit que c'était un baron? — afin d'être bien sûr que rien au monde ne viendrait lui ravir sa proie et que, le lendemain du mariage, il serait non seulement riche, mais libre, versa quelques gouttes d'un poison subtil dans la boisson de celle qui allait devenir sa femme.

Un frémissement d'épouvante courut parmi les auditeurs de M. de la Brière.

— Mais, monsieur! s'écria Gontran, qui ne se sentait plus maître de lui.

— Laissez-moi donc achever, monsieur le baron, poursuivit Georges, dans deux minutes j'aurai fini! J'en étais au poison qu'un assassin, le plus lâche et le plus infâme des assassins versait à la comtesse. A côté de la malheureuse femme abusée, veillait le dévouement, sous la forme d'une simple servante. Elle ne put sauver sa maîtresse, mais au moins elle l'avertit; elle démasqua le misérable, elle emporta l'enfant qui sans doute, le lendemain aurait suivi sa mère dans la tombe, et lorsque le meurtrier qui, se hâtant trop, avait mal calculé la dose, rentra dans la maison où l'officier de l'état civil le suivait pour célébrer le mariage, il ne trouva plus qu'un cadavre.

— Mais c'est horrible! balbutièrent plusieurs voix.

— Comment imposer silence à cet homme? se demandait Gontran, qui sentait dans sa tête bouillonner un cratère, mais qui s'efforçait de conserver un visage impassible.

— Ce n'est pas tout, continua Georges. L'assassin pour éloigner de lui les soupçons ne recula point devant un nouveau crime: il accusa sa servante dévouée contre qui sa disparition créait un semblant de preuve, et la fit condamner à mort par contumace. Quinze années s'écoulèrent. Un jour il retrouva la fille de sa victime et reporta sur elle ses anciens projets. La pauvre enfant devint le but d'une combinaison nouvelle. Un vol audacieux mit dans les mains du héros de mon récit les titres de la fortune, et certain soir il présenta sa pupille au banquier détenteur de cette fortune, comme M. le baron de Strény vient de me présenter tout à l'heure M^{lle} de Kéroual.

Cette fois, l'attaque était directe: le duelliste démasquait son jeu. Bien loin de se laisser abattre, Gontran reconquit son sang-froid en face du péril imminent.

— Elle est très curieuse, cette histoire, en vérité! répliqua-t-il; mais je ne suppose pas que M. Georges de la Brière ait la moindre intention d'établir un parallèle entre moi et le baron de fantaisie dont il vient de nous narrer les hauts faits.

— Un parallèle! Ah! que Dieu m'en garde! s'écria Georges. J'achève, et c'est à partir de ce moment que la similitude des situations va se dessiner. Un galant homme, un gentleman, Anglais ou Américain je crois, loyalement épris de la jeune fille demanda sa main à son tuteur. Le tuteur refusa, comme M. le baron de Strény vient de refuser. Le galant homme insista; le tuteur s'obstina dans son refus; il se déclara le seul maître, et peut-être par la menace, par la terreur, par la violence, par tous les moyens infâmes et rampants dont il avait l'habitude, allait-il toucher enfin au but convoité si longtemps, quand tout à coup, la femme dont il se croyait à jamais délivré, la femme faussement accusée par lui quinze ans auparavant, la femme emprisonnée la veille sur sa dénonciation, parut devant lui comme un fantôme, pâle, les lèvres tremblantes, lui rappelant, par son apparition vengeresse, les moindres détails du crime accompli jadis.

Personne ne respirait plus.

Georges de la Brière étendit la main vers l'une des portes du salon; tous les regards prirent la direction de cette porte et virent un étrange spectacle.

Périne Rosier, le visage pâle, le regard sombre, et vêtue comme elle l'était au château de Rochetaille, soulevait de la main gauche les tentures de velours écarlate.

De la main droite elle tenait un plateau sur lequel on voyait une carafe et un verre dont la comtesse de Kéroual se servait pendant sa dernière maladie.

Derrière Périne, et pour ainsi dire dans son ombre, se tenait debout un homme au visage sévère, entièrement habillé de noir et portant à sa boutonnière la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

En même temps apparaissaient dans l'embrasure d'une autre porte, les silhouettes grotesques de Tromb-Alcazar et de Passe-la-Jambe, et le premier disait au second:

— Je l'avais dans ma folle idée, nous voilà faulillés tout de même!

Ce à quoi Passe-la-Jambe répondait:

— Ça doit y être *rigolo* une soirée du grand monde. Je crois bien que nous allons r're!

XXXV

UN MONSIEUR EN HABIT NOIR

Les regards du baron de Strény prirent la même direction que ceux de ses hôtes. Il vit la femme de Jean Rosier, et, malgré sa volonté de fer et son empire sur les moindres mouvements, il tressaillit comme en présence d'une vision redoutable, et tout bas, il se dit:

— Elle est libre, voilà l'abîme! — puis tout haut: — Me ferez-vous l'honneur de m'apprendre, monsieur de la Brière, de quelle comédie étrange vous êtes le compère en ce moment et à quoi doit servir cette mise en scène préparée par vous?

Ce fut Périne qui répondit:

— A prouver à tous la réalité du crime monstrueux qu'elle rappelle.

— Allons, dit Gontran en faisant un geste de dédain, cette femme est folle!

— Croyez-vous, monsieur le baron? répliqua Périne en franchissant une partie de la distance qui la séparait de son misérable accusateur. Regardez-moi donc sans pâlir! Ah! l'illusion est effrayante, n'est-ce pas? Plateau, verre et breuvage sont si exactement pareils à ceux dont se servit Mme de Kéroual une heure avant sa mort, que vous vous demandez vous-même, si le contenu de cette carafe n'est pas empoisonné! Monsieur le baron de Strény, l'histoire que vient de raconter M. de la Brière est la nôtre à tous deux! La servante, c'est moi; l'accusée, c'est moi; la condamnée, c'est moi; mais l'assassin, c'est vous!...

En entendant ces paroles terribles, tous les invités de Gontran sentirent un frisson passer sur leur épiderme. Un murmure d'horreur courut dans la foule. Le baron seul haussa les épaules:

— C'est un délire! s'écria-t-il!

Périne posa le plateau sur le meuble et remplit le verre.

— Eh bien! si c'est du délire, prouvez-le donc en vidant ce verre! Buvez hardiment,

monsieur le baron, et bravez la strychnine que vous avez versée!

—C'en est trop! murmura Gontran.

—Buvez! mais buvez donc! Vous n'osez pas, vous avez peur! Ah! je savais bien que vous reculerez tremblant! Les assassins sont lâches!

Éperdu, hors de lui-même, le baron de Strény se tourna vers ses invités.

—Messieurs, leur dit-il d'un ton suppliant, vous êtes mes amis... vous êtes mes hôtes... je réclame votre assistance... vous ne me la refuserez pas! Vous le voyez... vous l'entendez... on vient m'insulter chez moi et en votre présence! On ose me jeter au visage une accusation insensée! Qui donc pourrait croire une si monstrueuse calomnie? Cette femme est une misérable! Chassez-la, je vous le demande: chasses-la, je vous en conjure: chassez-la, je le veux!

Un silence général accueillit ces paroles. Tous les visages étaient sombres. Personne ne fit un pas vers Péline.

Tromb-Alcazar dit tout bas, à l'oreille de Passe-la-Jambe :

—Sais-tu bien qu'il a l'air tout de même d'être dans ses petits souliers, le baron.

Gontran reprit avec énergie :

—Est-ce donc parce que je refuse de vider ce verre qu'un infâme soupçon peut monter jusqu'à moi? Si j'acceptais, ce serait accepter l'accusation, puis que je daignerais la combattre, et je ne puis que la mépriser! Je n'ai point à prouver mon innocence, dont ici personne ne doute! Assez de jonglerie comme cela! Je me nomme le baron Gontran de Strény: je suis le tuteur de Mlle de Kéroual; je fais valoir mes droits; qui donc prétend les contester?

—Moi! répliqua Péline Rosier.

—Ah! vous osez parler encore. Eh bien! avant d'élever la voix, répondez donc à la justice qui vous a condamnée! Ce n'est pas dans une calomnie, morte d'avance et qui tombera sans échos, que vous trouverez votre salut! La comédie est terminée, je pense! Sortez, ou j'appelle mes valets pour vous faire jeter dehors!

—Allons, pensa Péline avec un découragement profond, j'avais trop compté sur son épouvante et Dieu m'abandonne!

Passe-la-Jambe donna un coup de coude à Tromb-Alcazar en murmurant :

—Ah ça, mais dis-donc, il s'en tire...

—Ça me fait cet effet-là. Est-il assez roublard, ce baron!

Gontran ne sembla plus s'occuper de Péline et, s'adressant à Georges de la Brière, d'un ton plein de hauteur, il lui dit :

—Ces droits qu'on me conteste en vain, je n'attendrai pas une minute de plus pour vous les prouver, monsieur. Voici le testament de la comtesse de Kéroual. Il a déjà pasé sous vos yeux. Quant aux titres de la fortune, vous les trouverez là-dedans.

Et, tirant de la poche de son habit le portefeuille de chagrin rouge, il le tendit à Georges.

Péline, poussant une sorte de rugissement, bondit comme une panthère et saisit le portefeuille au passage en s'écriant :

—Oui, avec ma réhabilitation! avec ma vengeance!

—Que dit-elle? se demanda Gontran qui devint livide.

Mais la pensée qu'il avait brisé de sa propre main la lettre de Mme de Kéroual à Philippe de la Brière le rassura bien vite.

—Ah! vous n'avez pas tout prévu, monsieur le baron, reprit Péline, et vous venez de vous livrer vous-même!

Tout en parlant, la femme de Jean Rosier avait ouvert le portefeuille et, fouillant dans la case secrète, elle en tira un papier plié en quatre.

Le personnage vêtu de noir et décoré de la rosette d'officier sortit de l'ombre où il s'était tenu jusque-là et vint se placer à côté de Péline.

—Lisez, monsieur, lisez! dit-elle en lui tendant la feuille de papier avec un geste de triomphe.

Gontran regardait avec stupeur ce personnage, si imposant de visage et de tournure, qui se trouvait parmi ses invités et qu'il ne connaissait pas.

—Que signifie cela? se demandait-il avec épouvante, et il sentait vaguement le terrain manquer sous ses pieds.

L'inconnu déplia le papier et lut à haute voix au milieu d'un silence si profond qu'on entendait battre les cœurs :

« Qu'aucun soupçon n'atteigne Péline Rosier, un ange de fidélité, d'abnégation, de dévouement. C'est à elle que je confie ma fille et ma fortune, à l'heure où je meurs empoisonnée par le baron Gontran de Strény. » Et c'est daté du château de Rochetaille, le 30 novembre 1847, et c'est signé : *Comtesse Léonie de Kéroual.*

—Je suis perdu! murmura Gontran, chez qui la prostration la plus complète remplaça sans transition l'audace la plus illimitée.

—Oh! Berthe, mon enfant chérie, s'écria Péline d'une voix que l'émotion brisait, tu vois bien que je n'avais pas tué ta mère!

Berthe était déjà dans ses bras et lui rendait ses baisers avec usure en balbutiant :

—Ah! vous êtes ma mère aussi, vous... toujours ma mère!

Lionel Morton prit respectueusement la main de Péline et la porta à ses lèvres.

—Et moi, madame, dit-il, je serai votre fils.

—Gontran de Strény, reprit l'inconnu, au nom de la loi, je vous déclare en état d'arrestation.

—De quel droit?... qui êtes-vous?... balbutia le baron en reculant.

—Je suis le procureur impérial, répondit l'inconnu.

—Le procureur impérial! murmura Tromb-Alcazar. Il ne fait pas bon ici pour nous... filons!

—Ça ne serait pas à faire, mon bonhomme, répliqua Guignolet qui s'était posté derrière lui, et qui le saisit par sa longue barbe au moment où il pirouettait sur ses talons pour prendre la clef des champs.

—Oh! mon rêve de parfumerie! gémit l'ex-modèle. Mon beau rêve, adieu!... Pas de chance!

Passe-la-Jambe, témoin de l'infortune de son associé, voulut fuir dans une autre direction.

Il se heurta contre Georgette, qui lui mit la main sur le collet, comme un brave petit homme, en disant :

—Bouge-ous pas.

—Au clou! pensa le jeune coquin en baissant l'oreille. Voilà ce que c'est que d'aller dans le grand monde!

—Eh bien, monsieur le procureur impérial, demanda Georges de la Brière, au magistrat, que vous avais-je promis? Ai-je tenu ma parole?

—Vous avez éclairé la justice, et la justice vous remercie. Péline Rosier est libre et son mari le sera dans une heure.

Le petit hôtel de la rue de Boulogne était entouré d'agents qui n'attendaient qu'un ordre. Cet ordre fut donné.

Gontran, pr sonnier, demanda et obtint la faveur d'être conduit par ses gardiens dans son cabinet pour y prendre quelques papiers.

Sur le bureau se trouvaient deux pistolets. Il en saisit un et se fit sauter la cervelle, évitant ainsi la cour d'assise et la casaque des forçats.

Tromb-Alcazar et Passe-la-Jambe sont à Cayenne à l'heure où nous écrivons ces lignes et poussent des soupirs à faire tourner des moulins à vent, quand ils songent au magasin coquet qu'ils devaient faire mettre sous le patronage des "Odeurs de Paris", à la plus grande gloire d'un fameux journaliste.

Georges de la Brière a obtenu la chose qu'il désirait le plus en ce monde, la réhabilitation de son père. Il possède une grande fortune et il la dépense noblement.

Mme Gerfaut—ci-devant Olympe Silas s'est éprise il y a deux ans, d'un agréable drôle, piérier d'es aminet et très fort au billard; elle l'a parfaitement bien épousé. Il la bat comme un pâtre et se sert de son argent pour prodiguer aux jolies ouvrières de l'avenue Marbeuf des mobiliers en palissandre.

Lionel Morton est le mari toujours amoureux de Berthe de Kéroual, qui vient de lui donner un adorable petit garçon, le même jour où Georgette, devenue Mme Guignolet, mettait au monde une charmante petite fille.

Jean Rosier, — qui ne se grise plus qu'une fois par an, — habite avec Péline et le jeune ménage Guignolet une délicieuse maison de campagne, présent de nocé de Lionel Morton.

Ils sont riches et ils sont heureux, puisque Berthe est heureuse et riche.





No 1

I

LA LETTRE

Malcie d'Anicet traversait le porche de son hôtel quand la concierge, qui guettaït depuis un grand moment, regarda si la jeune femme était seule.

Comme tous les jours, à peu près à la même heure personne autre que la nourrice portant dans ses bras un superbe bébé joufflu, alors qu'une mignonne fillette de quatre ans trottinant à ses côtés sur les pavés inégaux de la voûte.

Devant la loge, Malcie tourna la tête, sourit, donna un petit coup de tête gracieux, en assujettissant le dernier bouton de son gant.

La nounou, déjà dans la rue, tournait à droite pour arriver à la rue du Faubourg Saint-Honoré et, là, continuer vers les Champs-Élysées, but de la quotidienne promenade.

La concierge fit alors un pas dans la direction de l'élégante jeune femme.

Elle lui tendit une lettre en la fixant, essayant de découvrir sur ce visage heureux, à travers l'expression sereine, autre chose que la quiétude extérieure, la rayonnante joie : une arrière-pensée, un trouble.

Elle dit :

— C'est pour madame.

Et ajouta d'un voix basse :

— Pour madame seule... Elle la lira quand elle sera seule.

A son tour, la jeune femme regarda la concierge.

Elle hésita, puis, machinalement, tendit la main, répétant :

— Pour moi seule !...

— Oui, madame, c'est une recommandation de la personne qui me l'a remise.

— N'est-elle donc pas arrivée par la dernière distribution cette lettre ?

— Non, madame, c'est un monsieur qui me l'a donnée. Et même qu'il ne doit pas aimer que ses volontés soient contrecarrées.

Intriguée, mais ne voulant pas attirer outre mesure l'attention de la brave femme à qui était confiée la garde de l'immeuble, Malcie prit l'enveloppe en murmurant :

Publié en vertu d'un traité avec la Société des gens de Lettres.

Commencé dans le numéro du 19 février 1921.

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI"

SANS ASILE !

Par PIERRE DAX

NOTRE NOUVEAU FEUILLETON

Nous commençons l'œuvre palpitante de

SANS ASILE !

Par Pierre Dax

Intrigue touchante d'une étude de famille très fouillée, situation perplexe d'une jeune femme qui, poussée par une soif insatiable de dévouement se trouve entraînée dans l'atelier d'un isolé sans nom, tel est le point de départ d'un roman sain, à touche tantôt violente et angoissante, tantôt pleine de grâce et de délicatesse.

Ce roman, très court, est une œuvre reposante, une de ces histoires qu'on aime à relire et à conserver. Ne le manquez pas !

Nous vous réservons une surprise avec le numéro de Pâques, un feuilleton dont la puissante intrigue fera une énorme sensation.

Nous en reparlerons prochainement.

— Un quémandeur sans doute M. d'Anicet l'eût accueilli aussi favorablement que moi.

— Peut-être. Vu la recommandation, que madame en prenne d'abord connaissance. Elle fera ensuite comme elle le jugera à propos.

Dans la rue, Malcie tourna et retourna l'enveloppe blanche qui portait la souscription très nette, très fermée, d'une plume masculine :

*"Madame Malcie d'Anicet,
née d'Hallon."*

Née d'Hallon ?

Quelqu'un qui la connaissait sans doute.

Leurs relations, celles de sa famille, de son père, de sa mère, étaient nombreuses.

Cependant, la recommandation de lire "seule" le contenu de l'enveloppe ne lui allait pas.

Aucune de ses pensées, aucun de ses actes ne restaient inconnus de celui dont elle portait le nom.

A l'idée de dévier pour la première fois, de la ligne de conduite, rigoureusement observée depuis six ans Malcie éprouva un malaise.

Ne pas faire part à Jean ?

Oh ! non.

Elle secoua les folles idées que la remarque suscitait.

Y avait-il de quoi se mettre martel en tête ?

Une demande d'argent ?

Elle y accéderait.

Elle y accédait à l'avance.

Faire le bien, beaucoup de bien, n'était-ce pas préparer un avenir de bonheur à l'adorable fillette, au joli poupon qui la précédait de quelques pas ?

Elle s'en voulut de la crainte qu'avait occasionné ce pli.

N'eût-il pas été plus simple de le recevoir comme tout autre ?

Il en arrivait tant de banals, tant d'indifférents !

Elle laissa flotter la jupe à forme sur sa chaussure fine, et, du bout de ses doigts fluets déchira la partie du papier qui était gommé.

En confettis irréguliers, les parcelles blanches tournoyèrent, marbrèrent la poussière de la chaussée jusqu'à ce qu'enfin, la lettre pût sortir librement.

Malcie lut :

"Madame,

"Je voudrais vous écrire une lettre assez longue.

"Dois-je l'adresser à votre domicile ?

"Ce que j'ai à vous communiquer vous étonnera peut-être. Il est bon, néanmoins, que vous sachiez.

"Toute créature doit être au courant de ce qui, de près ou de loin la concerne.

"La vie est la vie. Pour quelques-uns : un rêve doré. Pour d'autres : un calvaire atrocement douloureux. Pour un plus grand nombre une suite de joies, de peines, de sourires, de pleurs.

"Un jeu, quoi, une comédie qu'il est bon de bien jouer.

"Veuillez me répondre à ce même bureau aux initiales R. H., si vous daignez y prendre ma prose.

"Au cas où vous craindrez de vous compromettre par un mot ou une signature, envoyez simplement une feuille blanche. Ce sera l'acquiescement convenu.

"Vous voyez que je ne suis pas exigeant et que mon intention n'est pas de vous attirer dans un guet-apens.

"Voilà six mois que me poursuit l'idée que je mets à exécution aujourd'hui.

(A suivre)

L'AIDE A LA GRACE ET A LA BEAUTE

par

Priscilla Dean de Universal City, California

(Suite)

LES MAINS

La bonne tenue des mains et des pieds est le propre d'une femme d'éducation, de goût et de belles manières. La reine de Saba elle-même, malgré tout son faste et ses incalculables richesses, n'eut pas séduit le grand roi Salomon si ses sandales avaient été en mauvais état et ses mains sales.

Les anciens apportaient peut-être plus de soins à leurs mains que nous. Des pointes d'ongles brillantes fascinaient les romains. D'habiles esclaves polissaient et teignaient constamment les ongles des pieds et des mains de leurs maîtres et maîtresses.

Horace dit d'un homme de haute distinction: "politus ad unguem", poli jusqu'au bout des ongles.

On colorait alors les ongles roses, noirs, pourpres, verts et rouges. L'art du manucure est aujourd'hui moins compliqué. Il faut peu de choses pour se garder les mains belles et propres; aussi sont-ils bien coupables ceux qui se parent de riches toilettes et négligent leurs doigts.

Une main propre dénote une femme distinguée. Combien l'oublie!

L'usage des ciseaux n'est pas recommandé. Il ne faut pas couper ses ongles mais les limer tous les deux ou trois jours.

Avant d'y mettre la lime, les mains doivent être tenues pendant quelques minutes dans une cuvette d'eau chaude qui les assouplisse bien. Inutile de les garder trop courts aussi. Cette opération terminée, il faut replonger les mains dans l'eau chaude et les savonner puis, avec un peu de coton absorbant enroulé à un cure-dents trempé dans une crème blanche, nettoyer l'envers de l'ongle de façon à n'y laisser ni poussière, ni saleté d'aucune sorte. Prendre bien garde, en ce faisant, de blesser l'épiderme.

On peut aussi bien user de papier émi ou papier de verre en dernière touche. L'épiderme qui découvre le petit demi-cercle blanc de l'angle doit être écarté doucement avec une allumette ou autre chose du genre et si ce moyen ne réussit pas avec des ciseaux recourbés en prenant bien soin de ne pas soulever de petites peaux qui gâlent irrémédiablement un doigt.

Une autre application de crème là-dessus, le polissage et une dernière aspersion d'eau froide, cette fois, et la toilette est terminée.

Les femmes doivent éviter de se servir d'un savon grossier qui irrite la peau et de sortir sans gants les mains humides. On conseille aussi de se frictionner les mains avec de l'huile d'olive, à l'heure du coucher, et de garder des gants la nuit, si la peau en est trop sèche.

(A suivre)

Priscilla Dean



No 3



SUPERBE GRAVURE D'ART

POUR 15 CENTS

Tous les lecteurs du "Samedi" peuvent s'en procurer autant de copies qu'ils le désirent, en présentant ou en adressant à nos bureaux le coupon ci-dessous, en y joignant la somme de 15 cents par gravure.

COUPON POUR GRAVURE D'ART DU "SAMEDI"

Ce coupon, avec 15 cents, donne droit à la gravure ci-dessus mentionnée.

Nom
Rue
Localité
Province ou Etat

Adressez comme suit:
POIRIER, BESSETTE & CIE, 131, Cadieux, Montréal.

LESTRIPAC ET SA PANTHERE



A l'époque de la conquête de l'Algérie, Numa Lestripac, sous-officier de spahis, s'était illustré dans toute la région montagneuse de Constantine, comme tueur de panthères. C'est pourquoi l'importante tribu des Bent-Bouffou lui avait, un jour, envoyé une députation pour le prier de les délivrer d'un de ces fauves.



Suivant la méthode classique, Lestripac fit attacher à un piquet une malheureuse chèvre qui devait servir d'appât. Il s'était installé aux abords d'un marais. Vers minuit, attirée par les bêlements, la panthère apparut, longeant le rivage. Le spahi attendait qu'elle fût plus rapprochée pour la mettre définitivement en joue.



A sa grande surprise, la bête féroce s'arrêta, paraissant immobilisée par une force mystérieuse, puis elle se mit à pousser de sourds gémissements... Elle s'enliza dans le sable mouvant. Lestripac comprit aussitôt ce qui se passait. Cela ne laissa pas de le contrarier. Avec la bête, la peau allait disparaître. Or, il faisait collection de ces trophées, témoignage de sa vaillance. Il fallait tirer la panthère de là, avant de la tuer.



Elle n'avait plus que la tête et une patte qui émergeaient du tombeau mouvant. Elle jetait vers le spahi des regards où se lisait l'angoisse de la mort. Lestripac lui lança un tronc de chêne-liège, dont il tenait lui-même l'autre extrémité. La panthère y enfonça désespérément ses griffes et le chasseur, tirant le tronc à lui, ramena la bête fauve.



Dès que la panthère fut délivrée, elle vint lécher les mains, puis les pieds de son sauveur. Lestripac, d'abord étonné, laissa faire. Le fauve vint ensuite se coucher à ses pieds. Il avait trouvé son maître et manifestait ainsi son intention de ne plus le quitter.



Quand Lestripac rentra à l'escadron, suivi de sa panthère, il eut un joli succès. — Dans l'infanterie il y a le chien du régiment, dit le commandant. Nous, nous aurons la panthère de l'escadron. On l'appela Zima, nom qui, en arabe, signifie "charmante".



Comme elle était bien nourrie et bien traitée, Zima s'apprivoisa tout de suite; mais elle n'obéissait qu'à Lestripac, et celui-ci eut toutes les peines du monde, dans les commencements, à l'empêcher de goûter aux chevaux des spahis.



Elle accompagnait son maître à la chasse, et contribuait ainsi, pour une large part, à fournir l'escadron de gibier. Elle l'accompagnait aussi à la guerre. Ce fut heureux pour Lestripac.



Dans une chaude escarmouche contre la cavalerie d'Abd-el-Kader, elle bondit sur un Arabe au moment où il allait décapiter son maître d'un coup de yatagan, et l'égorgea. De ce jour, Lestripac déclara qu'il ne quitterait plus sa panthère.

(A suivre)

(suite de la page 11)

L'ABÏME

On l'avait signalé à peu de temps d'intervalle à des points éloignés; il avait traversé des bois, franchi des rivières puis s'était enfin engagé dans une chemin presque impraticable, au milieu des rochers et alors la catastrophe avait eu lieu. Le cheval blanc d'écume et harassé s'était écroulé comme une masse en entraînant son cavalier dans un précipice.

Ceux qui, de loin, avaient aperçu le drame, étaient accourus et avaient relevé l'homme avec mille précautions.

On le rapporta chez lui et alors les commentaires allèrent bon train.

— Il devait finir comme cela, disait l'un; cet homme-là avait fait tant de mal que la punition est enfin venue.

— Il était devenu fou, peut-être, dit un autre.

— Oui, dit une voix qui fit retourner tout le monde, mais c'est lui qui l'a voulu.



Le cheval, blanc d'écume, s'était écroulé comme une masse.

— Tiens... dit un homme à voix basse, c'est ce bossu de malheur, son inséparable...

— Etes-vous en mesure de nous donner quelque renseignement, demanda un personnage âgé et d'aspect bienveillant.

— Monsieur le docteur, répondit l'infirmes, voici ce qui pourra peut-être vous expliquer la fin tragique du bonhomme: J'avais conservé par curiosité et comme souvenir de mes voyages en Orient, un breuvage étrange fabriqué là-bas, le "dawamesk". L'échantillon que je possédais contenait une forte proportion de hachisch et de noix vomique, il était donc très dangereux car il était susceptible de causer des hallucinations terribles et peut-être un délire mortel.

Duron s'était mis dans la tête, à propos de je ne sais quoi, que c'était une liqueur de Jouvence quelconque et il m'a offert souvent de l'acheter; c'est ce qui vous explique pourquoi il me faisait si souvent venir chez lui. Or, hier, je me suis aperçu que la drogue était disparue; il me l'a sans aucun doute volée, et l'a bue et vous voyez l'effet produit.

Il a du avoir des hallucinations étranges et terribles. J'ai entendu dire qu'une aventure à peu près semblable était arrivée jadis à un oriental qui faisait usage de cette drogue dangereuse; il s'était cru emporté dans une course folle vers un but inconnu et, inconsciemment il obéit lui-même à une singulière impulsion dérivant sans doute de cet état; comme Duron, il monta à cheval et partit à une allure désordonnée dans la plaine immense. Quelques jours plus tard on retrouvait les deux cadavres de l'homme et du cheval.

A mon avis, c'est la même histoire qui vient de se répéter. Faute d'autre explication, il fallut bien se contenter de celle-là. L'enquête fut rapide et il n'y avait d'ailleurs rien pour la prolonger, aucun reste de liqueur, pas même la fiole l'ayant contenue.

Certains êtres ont réellement l'âme chevillée en corps. Durant deux mois, l'ex-élèveur fut entre la vie et la mort puis son état s'améliora. Cinq mois plus tard, il faisait sa première sortie mais il était devenu méconnaissable, défiguré, boiteux, il n'était plus que l'ombre de lui-même et son caractère était devenu plus sombre que jamais.

L'isolement se fit autour de lui, complet, car son ami le bossu était parti de St-Maurice peu après la catastrophe et on ne l'avait jamais revu.

Quant à Duron, ce fut en vain qu'on voulut l'interroger sur sa funeste aventure. Soit qu'un trou se fût fait dans sa mémoire, soit pour toute autre cause, il fut impossible d'obtenir quelque éclaircissement.

Il se borna à nier énergiquement l'histoire de la fiole de "Dawamesk" conte inventé, disait-il, par ce vagabond de bossu pour se rendre intéressant. On finit par le croire d'autant plus facilement qu'on n'avait jamais retrouvé aucune trace du mystérieux breuvage ni de la bouteille qui l'avait contenu et, d'ailleurs, cet incident, comme toute chose fut vite oublié en raison même du peu de sympathie qu'on témoignait généralement à la victime.

Au fond, l'angoisse et l'inquiétude tenaillaient le cœur de Duron, il avait une vague souvenance de la formidable hallucination qui avait failli lui coûter la vie et en avait fait une ruine humaine; de sourds pressentiments l'assaillaient et par instants, dans les bourdonnements de son cerveau il lui semblait entendre une voix tranquille, douce et opiniâtre lui répéter: "Châtiment! châtement!..."

Il commençait à comprendre que si le mal triomphe quelque temps ici-bas, fatalement un jour il conduit à l'abîme.

Le prochain épisode des "Gouffres de la vie" aura pour titre: "L'entrave", par Emma Gendron.

UN TRAVAILLEUR

La dame. — Si vous voulez allumer le poêle je vais vous donner à diner.

Le chemineau. — Très bien, madame, j'accepte.

La dame. — Voici une hache pour fendre le bois.

Le chemineau. — Oh! excusez-moi, madame, je croyais que c'était le poêle à gaz.

CHEZ LE COIFFEUR

Le coiffeur. — Je fais si peu d'affaires comme coiffeur que j'ai l'intention d'ouvrir une boucherie.

Un client. — Allez-vous fermer celle-ci?

ACCIDENT

Un homme vient de se faire écraser par une Ford. Il reprend ses sens et regarde le chauffeur de la Ford.

— C'est avec ça que vous m'avez écrasé? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, excusez-moi.

— Il n'y a pas de quoi, mais j'avais cru que vous m'aviez écrasé avec un patin à roulettes.

UN PLAISIR FOU

— Tu parles que je me suis amusé samedi soir dernier. Je suis allé à l'hôtel de X... et je me suis saoulé comme un polonais. Tu parles que j'ai eu du plaisir.

— Mais si tu étais saoul tu ne peux pas t'être aperçu du plaisir que tu as eu.

— Pardon, j'ai entendu un agent raconter au juge, ce matin, tout le plaisir que j'ai eu.

CANCANS DU "SAMEDI"

STE-ROSE DU LAC, Man.

Edouard D. qu'en penses-tu des "ladies choies" chez Jos. H.
Emilie L. qu'y a-t-elle de si drôle à l'initiation des Chevaliers de Colomb?
Hector B. ne veut pas que Rose, Rita et Berthe content des mensonges.
Eugène A. aime bien danser avec les demoiselles de MoC.
Quand Edmond P. se met en grève, ça ne dure pas longtemps.

LAPRAIRIE

Charles E. H. ne casse pas avec Fidoune, car William est là.
Paul F. va se faire trimer par Jack pot, à Montréal.
Depuis que Lucienne B. est petit commis les amours sont plus fortes avec C. R.
Annette B. il est temps d'épouser ton habitant si tu ne veux pas rester vieille fille.
A. R. quand tu iras aux Chevaliers de Colomb ne mange pas en habitant; tu fais rire de toi.
G. D. et L. D. ont honte de dire qu'ils travaillent à la manufacture.
C. E. H. ne fais pas ton indépendant avec F. R.
C. R. s'ennuie beaucoup quand il n'est pas avec sa petite Alice.
Alice fait manger de l'avoine à son petit commis.
W. F. et L. A. êtes-vous allés voir la petite M. vendredi passé?
J. B. et L. A. étaient au euehre des C. C. avec leurs anciennes... Du nouveau.
T. D. G. tes deux amis te font la barbe!
L. A. as-tu hâte de sortir en auto?
Ricardo, vas-tu encore chez la grosse Emilia?
"Emmanuel D." ne montre donc pas que tu as de l'esprit, car tu es loin d'être l'ombre de Bossuet.
E. D. avec quoi as-tu payé ton voyage à Québec?
"Bonneau" tâche de te laver les mains.
L. A. La petite M. a hâte de te voir.
C. R. ne va plus à Montréal.
Wm. F. Est-ce vrai que c'est Léon qui est ton banquier depuis que tu es cassé.
J. B., T. D. G. et L. A. ne portent plus de chapeaux verts... coco.

A. D. doit s'ennuyer de ne plus faire la roue.
Après ses pratiques de boxe Léon va jouer une heure ou deux au pool pour devenir professionnel.
Depuis que W. F. ne prend plus de café on le voit plus souvent avec L...
Tidoune est-ce que Rodolphe D. t'a laissé, il n'a pas été te voir du tout au jour de l'An.
Romain L. ne va donc pas voir les avocats avec 15 centins dans ta poche.
Edouard et Lucien est-ce que vous pensez encore à votre bien-aimée J?

ST-JEAN, QUE.

Les filles du B. T. Company sont allées à St-Paul en "sleigh ride" dernièrement; on annonce plusieurs fiançailles.
Blanche T. fais attention à Antonio car il a été vu sur le pont avec Béatrice P.
Les frères P. sont retenus pour "appeler" une danse à St-Grégoire à la mi-carême; avis aux intéressés.
Henri B. apporte-toi des gants de boxe si tu retournes à la danse à Iberville.
Euclide L. est-ce parce que tu as les cheveux noirs qu'on t'appelle "Ti-Rouge"?
Léo D. graisse les mains de ta blonde quand tu l'amène au hockey à Montréal, elle applaudit trop fort.
Alecide B. braille pas, tu auras ton tour la semaine prochaine. Tu perds rien pour attendre.

WARREN, R. I.

Emelda D. elle s'en fait à croire, elle a l'air d'un valentin d'une cent.
Diana K. pense toujours à son ancien cavalier.
Un groupe de demoiselles Anna L., Georgina M., Lima R., Emilie S. vont à la danse. Elles ont bien du plaisir.

MANCHESTER, N. H.

Alice R. fait sa fraîche avec son collier de perles de 98c; elle nous fait à croire qu'elle a payé \$10.
Alice M. de la rue Wilson, achève donc de courir après Albert D...
Aurore R. malgrit beaucoup depuis quelque temps. C'est effrayant ce que peut faire l'amour, n'est-ce pas, Aurore?
Albert P. D. avec sa partenaire a gagné le 1er prix pour la danse.

CHICOUTIMI

L. L. B. fais attention J. J. va à Jonquières très souvent.
Alfred L. on dit que tu vas étudier la chimie. Mes félicitations.
Estelle C. comment vont tes amours avec ton petit commis de la banque Molson; ça m'a l'air d'être épantant.

Germaine V. si tu n'étais pas si fière les garçons sortiraient avec toi; comme tu l'es trop, enuie-toi toute seule.

Paul M. M. trouves-tu le temps bien long loin de ton petit pétard de Québec.

Les "Banquiers" je vais vous donner un conseil: ne jouez plus avec les "Chicoutimi", vous faites rire de vous autres, comme jeudi soir, 6 à 0 en faveur du "Chicoutimi", c'est ridicule.

Jeannot O. fais attention à ton Anatole, plusieurs sont jalouses de toi.

Jeannette et Yvonne avaient encore un chapeau neuf cette semaine. Une chance que Laura est modeste, ça coûte moins cher.

Aline L. tu n'es pas bonne avec Origène G.; il sort encore avec sa petite Isola.

Marie-Joseph comment vont tes amours avec Patrick; ça l'air à aller comme sur des roulettes. J'envie ta place.

MARIAPOLIS, MAN.

Al. L. tu trouves que la portion d'avoine que tu manges souvent a un goût de "revenez-y". Eh bien, manges-en...

A. P. Ton retour fait la joie de D. C. Donc plus de gêne! En avant marche!...

A. T. Un conseil en passant: ça ne te sert à rien d'aller voir D. B. le dimanche et la laisser seule le jeudi. Tu perds ton temps... tu verras!

Voyons T. G. ne te laisse pas mordre ainsi. Tu es pourtant assez fin!

Mlle D. C. le vert pâle te va à la perfection.

La petite Rouge vient de recevoir un bonus de \$500. Hé! Albert, finis ta maison, il y a un avenir là-dedans.

Adrien, où est donc ta montre de \$200 depuis Noël? Est-ce vrai que tu l'a vendue pour acheter une tonne de chocolats pour ta blonde?

Ecoute Annie, quand j'appelle la petite Louisa B. au téléphone pour des questions sérieuses d'amour, donne-nous une meilleure connection, ça "squeez" trop.

Les gens de la paroisse devraient faire une collecte pour acheter des mouchoirs et du savon à C. R.

Gare aux jeunes Messieurs qui vont veiller chez E. R. car je crois qu'il leur faudra six barres de savons pour se laver.

M. A. P. qui nous est revenu depuis quelques jours nous lui souhaitons bonne chance; surtout qu'il puisse se choisir une compagne.

M. Alex F. quand tu iras au show avec Mlle B. T. tâche pas de retourner à moitié chemin pour aller à la salle chercher dix cents.

Alfred D. tâche donc de tâcher Amanda quand tu iras aux dames tu n'as pas besoin d'avoir peur car personne tente dessus.

Donald B. est fière quand son cavalier est loin car elle peut sortir avec d'autres.

Nous sommes bien découragés car nous n'avons pas de manufacture à fard et poudre. Mlle L. B. et Alp. O. vont en manquer et nous ne savons pas quoi faire.

M. J. B. T. fait des danses pour être capable de ramasser assez d'argent pour acheter Eaton.

WOONSOCKET, R. I.

Alice C. a perdu son petit joueur de hockey et elle a "poigné" un poisson à la place.

Clovis R. a perdu sa blonde (Alice C.) à cause qu'il lui a dit qu'elle était pour casser le miroir.

Florina G. va avoir une bataille avec Harold C. Antonio V. se sent heureux de pouvoir monter voir sa "petite" le dimanche soir; seulement il se trouve déçu lorsqu'il est obligé de retourner avec sa boîte de chocolat. On se demande ce qu'il en fait.

E. M. tâche de laisser ta gomme chez vous quand tu iras au basar.

R. L. Quand tu iras chez R. ne lis pas tant.

B. L. Quand tu iras au basar tâche de revenir avec M. E. M.

C. C. fais attention à tes frisettes parce que J. A. va t'en couper une.

Annette H. comment est mon oncle "Médé".

Alice C. aime toujours les têtes de "pioche".

Yvonne L. as-tu remis ta bague de fiançailles à Willie J.

Aurore F. On a vu ton petit Reginald R. avec une autre fille. Fais-y bien attention, tu vas le perdre.

Florina G. aime toujours son petit Henri T.

Alice C. F. G. laisse les garçons de Carbaran tranquille.

Alice C. et Ir. H. sont comme chien et chat.

M. H. est veuf, sa petite chérie du Social est promise à M. un tel de car-barn.

F. G. dit que H. I. l'aime pas mais c'est tout le contraire, on le sait, nous autres, à nous l'a dit à la car-barn.

JONQUIÈRES

Antonio L. prend la peine d'amener Adéland B. à Trois-Rivières pour lui donner de l'argent au "stud". Quel malheur pour lui.

Nous nous sommes bien amusés à cette soirée dramatique et musicale, ainsi qu'à la danse. On remercie bien Roméo P. et Jos G. qui ont bien su faire les choses.

Harry R. surveille-toi; on fait bonne garde autour de Lina G.

Augustine L. ne te fatigue donc pas à courir. Gustave S. va chez vous pour passer son temps.

Marie-Louise G. ne doit pas regretter le mariage de son ami Jos G. bifoutier; ça n'a pas été bien long avant de s'en procurer un autre.

Depuis que J. D. L. va voir B. G. ils ne sortent que le soir Pourquoi?

A. P. Engraisse un peu avant d'en chercher un. V. A. On dit qu'elle est fiancée.

H. A. L. doit quitter le saint état du célibat... et cherche une belle grosse vieille fille! Heureuse sera celle qui le mariera. Avis aux intéressées de faire application.

J. C. A. Quand auras-tu fini d'essuyer les vitres du bureau de poste avec ton nez? Tu n'as pas besoin de te donner tant de trouble pour Aline, elle se moque de toi.

Arsène D. — A quand ton mariage avec Flore?

Germaine A. s'est démanché un doigt en accompagnant Tit-Toine sur le piano pour une valse dont il est si amateur.

N. B. Il doit avoir fait froid sur le pont, ces jours derniers. Brrrr...

Bébé L. Demande donc à ta fille que si son chapeau rouge vient à avoir des p'tits qu'elle me garde le plus rouge.

L. A. croit avoir beaucoup d'influence sur les garçons, mais personne en ont d'indigestion.

Charles H. Depuis longtemps que tu te cherchais une blonde; tu en as une belle grosse, cette fois-là. Chanceux, va!

R. L. Tu n'as pas l'air chanceux avec tes blondes, tu changes souvent.

Adéland J. Tu n'as pas besoin de faire tant ton corsé avec B. A. Elle a dix ans de plus que toi.

Vieux L. B. Ton coeur se rajoint toujours, tu joueras bien vite avec une poupée.

J. J. Que fais-tu à Jonquières de ce temps-ci.

A. V. Ne danse pas le One Step chez toi.

Claire S. comment aimes-tu ton vieux garçon; ne marche pas trop vite quand tu sortiras avec.

Marie V. ne court pas trop A. B. car il rit beaucoup de toi.

Eugène C. ton manteau rouge cardinal doit bien être usé à te frotter la figure; ménage-le, tu n'en auras plus longtemps pour sortir avec Almas C.

Alice B. ne te "colle" pas trop quand tu regarderas dans les vitrines.

M. L. laisse-toi engraisser avant de te marier, cela est mieux.

A. B. de chez G. et F. veut aller en ville pour se faire poser sur les petits portraits de zinc.

La petite pharmacienne A. B. n'a pas encore de "chum".

Mlle Albertine G. serait plus à la mode si elle ne s'en faisait pas tant à croire à cause qu'elle a la chance de recevoir comme ami un bon petit mécanicien de Jonquières.

M. Conrad L. depuis qu'il a pour ami Mlle A. G. on dirait qu'il se captive pour l'amour d'elle.

Comme moi, vous devez voir passer Albertine G. crochétée avec M. L... ça lui va à merveille, le petit "pétard".

Ne rie pas si fort, E. L. on t'entend de la rue.

On s'est aperçu qu'Aline B. a travaillé au magasin chez M. et P. On voyait entrer J. A. plus souvent. C'est naturel.

M. L. regrette beaucoup M. G. car elle en parle souvent. Heureusement que C. C. a su sympathiser.

Les filles employées chez G. & H. font un peu trop leurs fières. On le sait que vous travaillez parce que vous êtes obligés! Sans rancune.

E. L. regrette beaucoup A. L. On s'en aperçoit.

M. A. L. attends un professionnel. Avis.

A. L. Si elle continue à grandir, certain que sur la rue elle deviendra capable d'allumer les lumières électriques, ça serait commode.

Courage G. H. tu l'auras ton cher S. A.

A. B. hiverne avec son manteau d'été, ça coûte moins cher!

L. L. n'aime pas qu'on dérange L. D. pendant un souper.

B. B. est toute souriante avec M. B.

A. B. Es-tu toujours enchantée de M. L. après une seconde entrevue.

Antoinette P. fais pas tant ta fraîche à cause que ton père et ta mère ont été à Paris.

Ti-Toine S. devait aller aux Etats de Mistouque avec sa petite G. A. Ménage donc tes petits sous.

Les belles femmes

de la société dépend sur elle, depuis soixante-dix ans, pour leur apparence distinguée. Elle communique instantanément un teint velouté, limpide, d'une blancheur de perle qui est toujours une cause de compliments flatteurs.

BF33

Crème Orientale de Gouraud

Echantillon envoyé gratis contre 15 centimes
FERD. T. HOPKINS & SON, Montréal

Il n'y a pas sur le marché de vermifuge plus effectif que Miller's Worm Powders. Cela ne débarrasse pas seulement l'estomac et les intestins des vers mais c'est un très utile remède pour régulariser le corps des enfants et les maintenir en bonne santé. Il n'y a rien dans cette composition qui puisse nuire au plus délicat estomac si l'on suit les directions et on peut la donner aux enfants avec la pleine assurance que tous les vers seront détruits.

"PARFUM SANS NOM"

Exquis, recherché et durable. Flacon d'essai par la maille sur réception de 27c.

\$25.00 — Ce montant sera donné à quiconque soumettra le nom le mieux approprié à ce nouveau parfum aux fleurs.

Coupons de concours avec chaque envoi. Adresse: PARFUM S. N. 4 Boîte 371. Québec.

Bonne pour l'intérieur et l'extérieur. — La vertu suprême de l'Huile Electrique du Dr Thomas c'est qu'on peut l'employer, dans plusieurs maladies, à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Pour le mal de gorge, le croup, la coqueluche, les douleurs dans la poitrine, les coliques et plusieurs autres indispositions identiques elle a des qualités curatives insurpassables. Une bouteille de cette huile coûte peu et on ne perd rien à l'avoir toujours à sa portée.

Téléphone Uptown 559

DR LAURENT GODIN

Diplômé du Conseil Médical du Canada
Ex-interne de l'Hôpital de l'Hôtel-Dieu.

MEDECIN et CHIRURGIEN

Heures du bureau: 314 rue BLEURY
2 à 6 P. M. MONTREAL
7 à 9 P. M. Près théâtre Impérial.

Salut des desesperes

Femmes qui souffrez des maladies particulières à votre sexe. Une guérison vous est assurée si vous faites usage de mon traitement quelques mois. Lisez mon livre traitant de ces maladies. Sur réception de 10 centimes et le coupon il vous sera envoyé.



JULIA RICHARD
Boîte Postale 2334 "F", Montréal.

CHRONIQUE FÉMININE



COMMENT TRAITER LES MUSCLES

Le traitement des muscles différencie selon la région où ils se trouvent. Les muscles du corps, plus robustes, supportent une malaxation plus énergique que ceux du visage si délicats.

Le corps ne peut se contenter d'un effleurement plus ou moins actif et appuyé. Il lui faut des énergies neuves et le masseur ou la masseuse doit avoir une poigne solide et des biceps robustes.

Le visage se traite par gradation, effleurement, tractions rapides, tapotement, etc., tout doit être mis en oeuvre pour faire affluer une vie nouvelle à des muscles affaiblis, qui peu à peu sous l'action manuelle se remettent à vivre et se fortifient.

Le massage bien pratiqué redonne aux muscles une tonicité, une vigueur mécaniques et leur rend en même temps leur élasticité, leur fuselage et leur élégance esthétique.

Par le massage on remet également les muscles en place, dans le cas, extrêmement rare d'ailleurs, où ils ont pu subir accidentellement une luxation partielle.

Quand les muscles du corps sont en parfait ordre, il faut ensuite, et cela toujours dans le but de l'esthétique, il faut procéder aux soins dont le corps doit bénéficier.

En cela il n'y a aucune règle générale à suivre, chacune de nous ayant sa complexion propre; ce qui convient à l'une peut être mauvais à l'autre.

Défiez-vous des donneuses de conseils, là-dessus.

En matière d'hygiène il faut être d'une prudence extrême. Loin de bénéficier d'une intervention, l'on peut en souffrir, parce qu'il n'est pas, dans la nature, qu'une édition unique. Nous avons chacune notre caractéristique propre ainsi que nous avons nos pensées, nos manières de voir et de comprendre les choses.

Il est donc impossible de donner un thème général. Les ablutions, les douches, les bains, font partie des premiers soins hygiéniques. Tout vit en nous, tout respire, il faut donc que toutes les parties de notre corps aient droit à notre intérêt.

Emma GENDRON

VIEILLES FILLES

Avez-vous, quelquefois, souri des vieilles filles
Aux regards de douceur et de tristesse empreints,
Qu'on voit, ainsi qu'une ombre, errer dans les familles?
Moi, je les aime et je les plains.

Je les aime d'avoir, loin des routes banales,
Conservé sans faiblir leur libre volonté;
D'avoir fui pour toujours les unions vénales
Sans amour et sans dignité.

Car ce sont, bien souvent, des âmes incomprises
Et des coeurs ulcérés plutôt que refroidis,
N'ayant pas dépensé les tendresses exquisés
Qui les faisaient battre, jadis.

Je les plains, quand, rompant leur tranquille habitude
Un enfant les caresse en sa naïveté
Et vient, par ses baisers, troubler leur solitude
D'un désir de maternité.

Comtesse DE MAGALLON.

Lait Oriental Parfumé

Une véritable eau de beauté et de jeunesse qui embellit la peau, empêche et efface rides, boutons, hâle, rougeurs, etc. Employez le sans crainte, vous serez surprise des résultats.

En vente partout.

Cie Pharmaceutique de la Croix Rouge
Québec, Qué.McEwen Cameron & Wait, Ltd
Couvrette & Sauriol, Ltée.,
dépositaires — Montréal.Remplace
Poudres
et Fards.

Victimes de l'Asthme.—L'homme ou la femme sujets à l'asthme sont en vérité victimes. Quoi de plus terrifiant que d'être en proie aux paroxysmes d'étouffements qui semblent mettre la vie elle-même en danger. Le remède pour l'asthme du Dr J. D. Kellogg a vaincu de tels cas et rendu santé et bonheur. Il est connu et estimé partout sur ce continent.



UNE BELLE TAILLE

aux lignes harmonieuses l'orgueil de toute femme est assuré. 35 à 40 ans ou 55 à 60 ans, par l'usage régulier des fameuses

PILULES PERSANES

de Tawfisk Hazis, de Téhéran, Perse, \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

La Société des Produits Persans

Agents, Pharmacie Modèle de Goyer, 180, Ste-Catherine Est, Montréal, N. B.—Quand vous envoyez de l'argent faites remise par mandat-poste et faites recommander (enregistrer) votre lettre.

Une puissance par elle-même.—L'Huile Electrique du Dr Thomas a un pouvoir subtil particulier qu'aucune autre huile ne possède bien que plusieurs y prétendent. Tous ceux qui en font usage savent cela et ils s'en procurent parce que c'est le meilleur liniment possible. Ses usages sont innombrables et depuis nombre d'années elle est considérée comme le premier des liniments pour l'homme et l'animal.

L'ASTHME

LA BRONCHITE CHRONIQUE ET LE CATARRHE

vaincus par le seul remède en deux bouteilles du monde. Ne souffrez pas une minute de plus. Ecrivez aujourd'hui. Un traitement garanti en 22 jours. Grandeur échantillon, dix sous, pour couvrir les frais de poste.

W. K. BUCKLEY, Mfg., Chimiste,
142 Mutual St. TORONTO.

NOUS PETITS



Robe en crêpe de Chine feuille de roses. Ceinture en ruban de velours bleu "Sèvres"

Robe en mousseline "paille" à volants brodés de velours bleu et brodée de pastilles bleues; ceinture de velours.



Robe de baby en velours bleu, brodée d'anneaux de laine blanche et boutonnée sur le côté.



Costume pour garçonnet en velours rouge, orné de boutons de cuir, ceinture de cuir noir.

Robe en serge "jade" plissée et brodée de blanc. Guimpe en crêpe de Chine blanc.

Le dernier Cri de Paris

ENFIN UN SOULAGEMENT

Je veux vous aider si vous souffrez d'hémorroïdes saignantes, irritantes, internes ou protubérantes. Je peux vous dire comment, chez vous et sans l'aide de personne vous pouvez appliquer le meilleur des traitements.

HEMORROIDES GUERIES CHEZ SOI

Je promets de vous envoyer un essai GRATIS du nouveau traitement par absorption et des références de gens de votre propre localité, si vous m'écrivez et le demandez. Je vous assure un soulagement immédiat. N'envoyez pas d'argent, mais faites part de cette offre à d'autres personnes. Ecrivez

MRS. M. SUMMERS, Box 940 Windsor, Ont.

DR. HENRI LEMIRE

Electricité Médicale, Rayons X Accouchements, Maladies des femmes et des enfants.

478 rue St-Hubert

Tel. Est 2177 - Montréal

RHUMATISME

Un traitement remarquable enseigné par un rhumatisant guéri.

En l'année 1892, j'eus une attaque de rhumatisme articulaire et inflammatoire. Pendant plus de trois ans j'endurai des douleurs que seuls ceux qui les ont eues, connaissent. J'essayai remèdes sur remèdes, mais ce n'était que soulagement temporaire. Enfin je trouvai le remède qui me guérit si parfaitement que le mal n'est jamais revenu. Je l'ai enseigné à plusieurs terriblement atteints, quelques-uns même avaient de soixante et dix à quatre-vingts ans et les résultats furent les mêmes que dans mon cas.

Je veux que tous ceux qui sont atteints de rhumatisme sans quelque forme que ce soit, essaient et se rendent compte de la grande valeur de mon traitement à la maison. N'envoyez pas un sou; envoyez simplement votre nom et votre adresse, et je vous l'enverrai gratuitement à titre d'essai. Quand vous aurez fait l'expérience et que vous serez bien convaincu de l'efficacité de ce guérisseur tant cherché pour votre rhumatisme vous pourrez m'envoyer un dollar, le prix du remède, mais comprenez bien que je ne désire pas votre argent avant que vous ne soyez absolument convaincu de me l'expédier. N'est-ce pas raisonnable? Pourquoi souffrir plus longtemps, lorsqu'une guérison sûre vous est offerte gratis? Ne tardez pas. Ecrivez aujourd'hui!

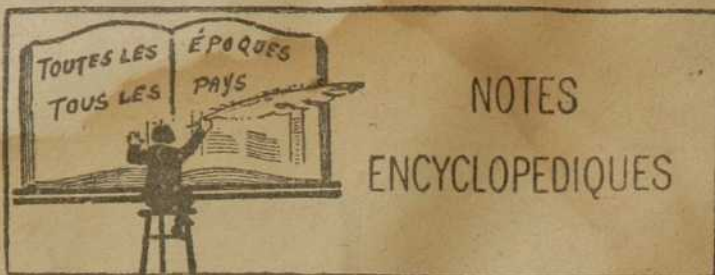
M. Jackson est responsable. La déclaration ci-dessus est vraie.

MARK H. JACKSON, No 878g, Durston Bldg, Syracuse, N.Y.

Un Monsieur indique gratuitement à toute personne souffrant de Rhumatisme, douleurs de reins, un remède nouveau qui l'a guéri lui-même en peu de temps. Cela est la conséquence d'un vœu. Ecrire boîte 66, Station N, Montréal.

UN REMÈDE DOMESTIQUE CONTRE LES CHEVEUX GRIS

Vous pouvez préparer vous-même, à la maison, un simple mélange qui brunira graduellement vos cheveux gris et les rendra doux et soyeux. A un demi-litre d'eau ajoutez un once de bay rum, une petite boîte de Orlex Compound et 1/2 d'once de glycérine. Ces ingrédients peuvent être achetés à très bon marché dans toutes les pharmacies; ou la pharmacien pourra vous préparer le composé lui-même. Appliquez sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que vous ayez obtenu la teinte désirée. Ceci réussira de plusieurs années les personnes qui ont les cheveux gris. Il est facile à employer, ne tache pas le cuir chevelu, il n'est ni colorant, ni gras, et ne s'enlève pas une fois appliqué.



Trois hommes ont réussi, dernièrement, à traverser l'Atlantique sur le Harris, de Campbelltown, N.B. à Coleraine, Irlande, avec 500 tonnes de bois de pulpe.

Le chêne du Groënland, le plus petit arbre du monde entier, ne dépasse jamais trois pouces de hauteur mais il couvre quelquefois deux ou trois pieds de terre.

L'art de ferrer les chevaux était absolument inconnu aux Grecs et aux Romains.

Entre neuf et douze ans un enfant dépense plus d'énergie qu'à toute autre époque de sa vie.

C'est en 1574, dans un grand dîner donné par Henri III de France que l'on se servit pour la première fois de fourchettes.

L'homme le plus gros des Etats-Unis est un nommé Samuel Harris, qui pèse le joli poids de 611 livres. Harris a 44 ans. Sa femme ne pèse que 178 livres. Il a dix enfants.

Le faux col ne date que de cent ans.

25,000 milles personnes ont été blessés ou se sont fait tuer par les chemins de fer anglais, l'année dernière.

Le velours était devenu si commun sous le règne de Henri III, que l'assemblée des Etats tenue à Blois en 1576, fit défense aux domestiques de paraître avec des habits de velours.

Le Pérou a établi une école d'aviation militaire et a acheté 12 avions français.

On vient d'inventer, en Angleterre, un pneu d'automobile fait avec des bandes de métal séparées par des pièces d'aluminium. On prétend que ce pneu est aussi résistant qu'un pneu en caoutchouc.

Des capitalistes anglais ont l'intention d'établir une route aérienne longue de 2,600 milles, de Pernambuco à Buenos Ayres.

Le plus grand orgue du monde sera bientôt installé dans la cathédrale de Liverpool. Elle n'aura pas moins de 10,567 tuyaux.

C'est en 1828 que le "Baltimore and Ohio Railroad" mit son premier train en opération. Cette compagnie fut la première compagnie de chemin de fer d'Amérique.

En 1835 il y avait aux Etats-Unis 1,000 milles de chemin de fer.

La ville de Tunis obtient son eau de la même source qui donnait l'eau à l'antique cité de Carthage.

Le gouvernement français qui a à sa charge la fabrication et la vente des cigarettes vient d'inventer une nouvelle machine qui fera 750,000 cigarettes par jour.

La Grande Bretagne a adopté le système métrique dans ses pharmacies.

Dans 28 Etats on trouve des dépôts de mica.

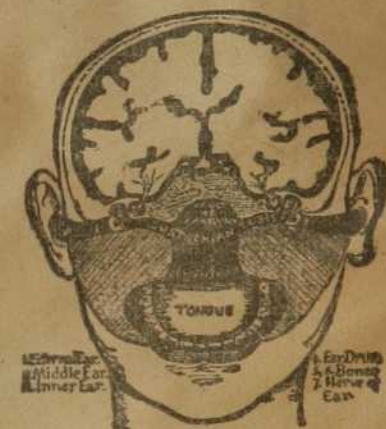
La ville de New-York, en 1480, n'avait que 3,000 habitants et 350 maisons.

On vient de découvrir en Suède des mines de fer qui contiennent 1,300,000,000 tonnes.

Le nom de Massachusetts, aux Etats-Unis, vient de trois mots indiens: Massa, wachu, et ett (la place des grandes montagnes).

Si tout l'or du monde était fondu, une chambre de 23 pds. carrés et 16 pieds de haut serait suffisamment grande pour tout contenir.

Un livre gratuit sur les bruits dans la tête



LE MAL COMMENCE dans les OREILLES

Si vous avez des bourdonnements, des sons de cloches dans la tête et les oreilles, si vous entendez un craquement dans les oreilles lorsque vous vous mouchez, écrivez immédiatement pour mon petit livre sur les bruits dans la tête et les oreilles et la manière de les soigner, ce livre est maintenant distribué gratuitement par son auteur, le spécialiste Sproule pour les oreilles.

Ce livre explique plusieurs des causes des bruits dans la tête et les oreilles, et montre comment ils peuvent être les avant-coureurs de la surdité. Il parle d'une méthode de traitement à la maison qui en a déjà aidé et soulagé plusieurs des bruits dans la tête et les oreilles et qui entendent maintenant parfaitement bien. Du commencement à la fin il est rempli d'informations d'intérêt pour ceux qui souffrent de bruits dans la tête et il est illustré de photographies de la tête et des oreilles d'où la maladie provient.

Ecrivez pour avoir ce livre immédiatement et apprenez une nouvelle méthode efficace pour le traitement des bruits dans la tête et les oreilles. Il est à vous, demandez-le. Ecrivez votre nom au long et votre adresse sur les lignes pointillées et envoyez le coupon pour le livre gratuit au

SPECIALISTE POUR LES OREILLES SPROULE

109 Trade Building, Boston, Mass.

Coupon pour le livre gratuit sur les bruits dans la tête et les oreilles.

NOM AU LONG

ADRESSE

Ecrivez en français ou en anglais.

Bureau, Est 7580 Rés., Est 3066

DOCTEUR

J. M. E. PREVOST

des habitants de PARIS, LONDRES, NEW-YORK

Spécialiste

dans le traitement des maladies des Reins, de la Vessie, aussi Maladies Vénériennes. Traitement spécial et électrique des maladies d'Estomac, du Foie, des Intestins, du Rectum, de la Peau.

460 RUE SAINT-DENIS

Coin Sherbrooke MONTREAL

Doleurs Rhumatismales Elles peuvent être soulagées en quelques jours en prenant 30 gouttes de Sirop Curall de la Mère Seigel après les repas et en vous couchant. Il dissout la chaux et les acides amassés dans les jointures et les muscles afin qu'ils puissent être facilement rejetés. Le SIROP SEIGEL connu aussi comme "Extrait de Racines" ne contient pas de drogues ni autres ingrédients violents pour tuer ou enrouler les douleurs rhumatismales ou du lumbago, mais il en fait disparaître la cause. Dans les pharmacies, bouteilles de 50c. et \$1.00.

VOIR PAGE 41 ce que dit Gaby et Yvette



AVENTURES SENSATIONNELLES ET MYSTÉRIEUSES



FANTOMAS

par P. SOUVESTRE ET M. ALLAIN

No 29

(Suite)

XXXIII. — SUR L'ÉCHAFAUD !

Le bourreau qui s'était reculé pour consulter sa montre... faisait signe du regard au Procureur de la République :

— Allons!... allons!... c'est l'heure légale!...

Deux aides prirent sous les épaules le misérable et le dressèrent...

Il eut un râle profond, inintelligible, abominable :

— Je ne...

Nul ne l'écoutait. On l'entraînait.

C'était presque qu'un cadavre que les valets de la guillotine descendaient vers le boulevard Arago...

Dehors les premières lueurs rosées de l'aurore éveillaient les oiseaux, se jouaient délicatement sur le couperet, en tirant des étincelles...

Il était cinq heures dix.

L'instant suprême désormais, approchait, était imminent.

La foule de plus en plus nombreuse, s'écrasait derrière le cordon de troupes qui la maintenait, non sans peine, à grande distance de la tragique machine.

L'assistance perpétuellement refoulée, grommelait, jurait, sa-
craït :

L'équipe du " Cochon de Saint-Antoine " était particulièrement agressive, tapageuse.

Bouzille, juché sur les épaules de Geoffroy la Barrique haranguait les voisins, quant au père François Bonhomme il suggérait aux troupiers :

— Laissez-nous donc passer les gars, faites pas les crâneurs... et ce soir vous viendrez prendre un verre à la tôle...

Billy Tom, l'œil mauvais, répétait :

— Toujours l'injustice!...

Mais les soldats impassibles, indifférents aux menaces, sourds aux prières, exécutaient leurs consignes, ne laissant stationner aux abords de la guillotine que les rares privilégiés, porteurs du coupe-file spécial, parmi lesquels le journaliste et le policier.

Soudain une rumeur se produisit :

Les gendarmes à cheval qui stationnaient face à la guillotine venaient sur un commandement de mettre sable au clair; d'un mouvement nerveux Fandor avait pris le bras de Juve.

Le policier était très pâle :

— Mettons-nous là, dit-il, et il conduisit Fandor juste derrière la guillotine, du côté où la tête tranchée devait rouler dans le panier...

— Nous verrons ce misérable descendre de voiture, nous le verrons ligotté sur la bascule, tiré sur la lunette...

Et Juve, comme s'il avait eu besoin de parler pour s'étourdir, ajoutait encore :

— C'est le meilleur endroit pour tout apercevoir; c'est là que j'étais quand on guillotina Paugnez, il y a déjà longtemps, là que j'étais encore quand on exécuta le parricide Duchemin, le 5 août 1909...

Mais le policier se taisait. De la grande porte de la prison de la Santé, une voiture, la voiture sinistre débouchait.

Les têtes se découvraient, les yeux se fixaient, un grand silence soudain envahissait le boulevard...

Au galop du cheval, la voiture venait de dépasser le journaliste et le policier. Un coup de frein l'immobilisait, juste en face d'eux, de l'autre côté de la guillotine, au pied même de l'échafaud...

Rapide, M. Deibler, sautait à bas du siège. Il ouvrait le panneau postérieur du fourgon qui, en s'abattant formait escalier...

Blême, décomposé, l'aumônier sortait à reculons, cachant la vision de l'échafaud au condamné que les aides descendaient, en quelque sorte en bas de la voiture...

Fandor, tremblant, s'exclamait sourdement :

— Mon Dieu!... mon Dieu!...

Mais cela se faisait si rapidement...

L'aumônier reculant toujours, dissimulait quelques secondes encore la vision horrible, puis s'écartait brusquement. Des aides saisissaient le condamné et le poussaient sur la bascule...

Juve, apercevant le misérable, avouait :

— Cet homme est brave! il n'a même pas pâli! Habituellement les condamnés sont livides...

D'un tour de main, les valets du bourreau avaient ligotté l'homme sur la planche... puis celle-ci basculait... A pleine main Deibler saisissait la tête par les oreilles et de force la tirait dans la lunette... malgré une dernière révolte du supplicié.

Le déclanchement d'un déclic...

La lueur du couperet qui tombait...

Un jet de sang...

Une sourde rumeur échappé de mille poitrine...

La tête du condamné venait de rouler dans le panier de son!...

Mais Juve, soudain, ayant repoussé Fandor, s'était élancé vers l'échafaud... Il bousculait les aides, plongeait ses bras dans le son tout dégouttant de sang, saisissait la tête tranchée par les cheveux... et la considérait une seconde...

Effrayés de ce scandale, les aides se précipitaient vers le policier...

Deibler le repoussait :

— Vous êtes fou!

— Allez-vous-en!...

Fandor voyant que Juve titubait, semblait prêt à défaillir!...

Il courut à lui :

— Mon Dieu! dit-il, avec une angoisse dans la voix...

Juve, à mots entrecoupés, haletait :

— Ce n'est point Gurn qui vient de mourir!... la tête du condamné n'a peut-être pâli parce qu'elle était peinte!... maquillée!... comme celle d'un acteur!... Ah! malédiction!... Fantomas s'est échappé!... Fantomas est libre! il a fait guillotiner un innocent à sa place, Fantomas!... Je te dis que Fantomas est vivant!...

AVENTURES SENSATIONNELLES ET MYSTÉRIEUSES DE FANTOMAS



Juve contre Fantomas

Par P. SOUVESTRE et M. ALLAIN

No 1

I. — AU RENDEZ-VOUS DES AMINCHES

—Un saladier de rouge, père Korn!

La voix éraillée de la grande Ernestine dominait faiblement, — mais assez pour être entendue — le tumulte du cabaret enfumé dans lequel les familiers de l'établissement se trouvaient réunis, comme d'habitude, vers 10 heures du soir, pour deviser de leurs affaires tout en ingurgitant les plus invraisemblables des boissons, les plus néfastes des alcools.

—Du rouge et du bon! précisait la pierreuse, une forte fille blonde, aux yeux cernés, aux traits fatigués par la débauche et qui portait sur son visage, jadis séduisant peut-être, tous les stigmates du vice, du cynisme et de la cruauté.

Le père Korn avait bien entendu, mais il faisait la sourde oreille et ne se pressait point d'exécuter la commande.

C'était un colosse chauve et moustachu, continuellement dressé derrière son comptoir, lequel, encombré de bouteilles et de mesures en étain, semblait constituer une barrière infranchissable séparant le tenancier du bouge du public interlope qui en constituait la clientèle.

Le père Korn, à ce moment, barbotait de ses deux bras velus, dont les manches étaient relevées jusqu'au coude, dans une bassine d'eau tiède destinée au hâtif nettoyage des verres et des cuillères: perpétuellement ses pieds patageaient dans la lie des fonds de bouteilles et des sirops qui saturaient le sol de l'établissement.

Ce cabaret *Au rendez-vous des Aminches*, était composé de deux salles bien distinctes, ayant chacune, comme tout établissement de ce genre qui se respecte, leur issue; la pièce la plus convenable donnait sur le boulevard de la Chapelle, on y servait à boire et à manger et Mme Korn présidait à sa surveillance. Si l'on franchissait la porte du fond, on se trouvait dans la cour intérieure d'un grand immeuble à sept étages, puis, cette cour traversée, on atteignait l'autre bouge, une salle basse, mal éclairée dont la façade donnait sur la rue de la Charbonnière, rue célèbre dans tout l'arrondissement par sa mauvaise réputation.

Au troisième appel, plus comminatoire que les précédents, le père Korn, tout en faisant cliqueter sa vaisselle dans la bassine d'eau grasse, répondit en grommelant à la grande Ernestine, du ton d'un homme bien décidé à ne pas se laisser faire :

—C'est deux lunes, raque d'avance!

D'un regard exercé le tenancier avait apprécié l'entourage de la fille: il ne lui inspirait qu'une médiocre confiance; autour de la table qu'elle présidait se trouvaient deux ou trois jeunes gens aux visages pâles, aux attitudes perverses, aux hardes dépenaillées; assurément ce n'étaient pas ces gaillards-là qui sauraient, le cas échéant, faire honneur aux commandes de la grande Ernestine.

Celle-ci comprit les inquiétudes du marchand de vin; bousculant les consommateurs sans souci des protestations qu'elle provoquait sur son passage, Ernestine s'en vint près du comptoir et, familièrement, les deux coudes posés sur le zinc, elle entreprit le père Korn; celui-ci, tout en laissant parler son interlocutrice hochait la tête. Profitant d'un bref silence — Ernestine soufflait — Korn expliqua :

—Pas la peine de t'esquinter à me bourrer le crâne avec des histoires de l'autre monde; moi, tu comprends, je m'en contrefiche de ton petit Mimle et de ses affaires; possible qu'il sorte de correction, possible encore qu'il parte demain au Bat' d'AF, c'est pas ce qui me garantit d'avoir de la braize; j'ai dit edux francs, c'est deux francs, et tout de suite.

Ernestine, en vain, insistait; avec une rage mauvaise qui lui contractait la bouche, elle jeta au père Korn en suprême injure :

—... Et puis je ne discute plus avec une brute comme toi; vrai, on a bien raison de dire que tu n'est pas patriote pour un sou; le père et la mère Korn, tout le monde le sait dans le quartier, c'est des Allemands, des sales Pruscos...

En vain la pierreuse s'efforçait de surexciter l'amour-propre du débitant, celui-ci souriait silencieusement, poursuivait ses nettoyages, mais ne préparait point le saladier de vin chaud commandé.

Ernestine vexée, embrassa d'un coup d'œil circulaire l'assistance, elle connaissait tout le monde et se convainquit rapidement que nul parmi les consommateurs ne serait assez généreux, n'était suffisamment fortuné, pour lui faire l'avance pécuniaire dont elle avait besoin.

Un instant, elle eut l'idée de s'adresser à la vieille Toulouche, installée sur le pas de la porte avec son étalage de portugaises et d'escargots, mais la Toulouche, enfouie dans ses vieux châles, dormait à poings fermés et Ernestine savait que si la marchande, qui exerçait aussi la profession de recéleuse, avait parfois de l'argent elle n'était jamais d'humeur à en prêter sans les plus sérieuses garanties.

Soudain, comme Ernestine, très enlétée, se disposait à entreprendre de nouveau le père Korn, une déclaration grave et nette, partit d'un angle du cabaret.

De la bouche d'un homme d'une cinquantaine d'années, s'échappa cette phrase, exprimée avec lassitude, mais autorité :

—Tu peux y aller, père Korn, c'est moi qui régale!

Deux ou trois consommateurs se retournèrent, l'individu qui venait de parler ainsi, c'était le Sapeur.

On ne connaissait le Sapeur que sous ce sobriquet qu'il devait, disait-il, à un séjour de vingt ans effectué en Afrique, tant aux Compagnies, qu'à Biribi, qu'au pénitencier de Lambessa.

En voilà un qui avait peiné et sué la misère, en cassant les cailloux du gouvernement pour n'avoir pas voulu s'aplatir devant les gradés! un caractère, un tempérament, cet homme qu'il avait fallu libérer au bout de vingt ans sans avoir obtenu de lui la moindre soumission! Bien des fois, le père Korn, lorsque, après boire, il était disposé aux confidences, avait déclaré qu'il en faudrait beaucoup comme cela pour le jour du grand chambardement.

Le Sapeur avait à peine parlé que, spontanément, de sa table se rapprochaient les petits jeunes gens qui accompagnaient Ernestine; les présentations furent rapidement faites, un regard échangé, on était aussitôt en confiance.

Cependant, tandis qu'Ernestine cherchait une chaise, pour prendre place, par politesse, à côté du Sapeur, le compagnon de ce dernier, se levait nonchalamment, les épaules lourdes, la tête courbée :

—Je suis trop près de la fenêtre, avait-il murmuré; puis, sans autre explication de son départ, il était allé vers une table éloignée se mêlant à un groupe d'individus, qui à voix basse discutaient au fond du cabaret.

Le Sapeur avait expliqué à Ernestine :

—C'est Nonet...

Et comme la fille esquissait un geste vague :

—Tu sais bien, insista-t-il, Nonet ?... un type qui revient de la Nouvelle ?... seulement il n'aime pas beaucoup se montrer rapport à ce qu'il est interdit de séjour...

—J'comprends, approuva la fille qui, passant à un autre ordre d'idées, voulut à son tour fournir des renseignements sur le favori de ses protégés, Mimile :

—Penses-tu, fit-elle, que c'pauv'gosse sort de correction pour partir au service ? quelle misère ! pas un rond, et sa mère qui tire cinq ans de Centrale à Rennes, en ce moment...

Le Sapeur s'intéressait à la conversation.

Cependant Nonet, en traversant le cabaret, s'était quelques instants arrêté devant une jolie fille qui, gardant une place vide auprès d'elle, prouvait ainsi qu'elle attendait quelqu'un; quelqu'un dont la venue prochaine ne pouvait être mise en doute, car une bouteille toute pleine était déjà préparée.

—Alors, interrogea Nonet en touchant des doigts la main qu'on lui tendait, c'est y encore pour le Carré que tu poses ce soir, dis voir, Joséphine ?

L'interpellée, dont les grands yeux bleus faisaient un contraste étrange avec sa chevelure noire de jais, répliqua d'un air de reproche :

—Naturellement; ce n'est pas d'hier que je suis avec Loupart et c'est pas demain qu'il me lâchera...

—Tu sais, suggéra en souriant Nonet, des fois, quand la place sera libre...

Haussant les épaules, Joséphine toisa l'interdit d'un air de mépris :

—Non, mais, tu ne t'es pas regardé ?...

D'ailleurs, sans plus s'occuper de ce galant éventuel, la maîtresse de Loupart dit "Le Carré", le populaire apache de la Vilette, ayant vérifié l'heure à la pendule au-dessus du comptoir, se leva soudain et sortit du cabaret.

La jeune femme descendit rapidement la rue de la Charbonnière, suivit les boulevards dans la direction de la station du métro Barbès. Parvenue à la hauteur du boulevard Magenta elle ralentit, s'achemina par le trottoir de droite vers le centre de Paris.

—Ma petite Jojo ?...

La pierreuse qui affectait depuis sa sortie du cabaret un air modeste et réservé venait de se rencontrer avec un gros monsieur à la face réjouie, à l'œil brillant... un seul... l'autre était constamment fermé; une barbe grisonnante taillée en collier ceignait son visage. Coiffé d'un chapeau melon, la canne sous le bras, l'homme s'identifiait aisément : un bourgeois!

Et quiconque eût détaillé ses vêtements aurait ajouté :

—Un bourgeois cossu.

Il interrogea en roulant des yeux tendres.

—Comme vous êtes tard ma Jojo adorée ?... encore ce vilain atelier qui fait veiller ses ouvrières ?

La maîtresse de l'apache Loupart réprima un sourire. L'atelier ?... en effet!

—Parfaitement, répliqua-t-elle... excusez-moi m'sieu Martialle. Mais l'interpellé faisait du geste un chut significatif...

—Ne prononcez pas mon nom ici!... je suis presque dans mon quartier.

Il tirait sa montre...

—Quelle guigne... il va falloir que je rentre!... ma femme m'en ferait une scène... mais vous savez Jojo jolie... ça tient toujours... voilà : nous sommes mardi ?... bien!... samedi je pars pour la Bourgogne... Comme toutes les quinzaines... huit heures quarante, gare de Lyon, quai No 2, le rapide de Marseille. Soyez bien exacte... à huit heures et quart... Nous ne revindrons que lundi... Et je passerai un beau dimanche d'amour avec la délicieuse mimonne qui consent enfin... la cruelle... Qu'est-ce qu'il y a ?

Le gros homme interrompait son discours enflammé.

Un mendiant surgi de l'ombre l'importunait :

—Ayez pitié, mon bon monsieur...

—Donnez-lui donc quelque chose ? sollicita Joséphine.

Le vieil amoureux s'exécuta.

Il entraîna tendrement la jolie fille et répéta minutieusement les détails du rendez-vous :

—Gare de Lyon... huit heures un quart... le train part à huit heures quarante.

Puis soudain lâchant le bras de Joséphine qu'il avait attiré sous le sien...

—Je vous quitte, Jojo de mon cœur... Je vais être en retard... Rentrez vite chez votre sainte mère... et... à samedi!

La silhouette du ventripotent personnage s'estompa dans la nuit.

La maîtresse du Loupart attendit immobile la disparition au loin de son amoureux.

Haussant les épaules, elle tourna ensuite les talons et revint au *Rendez-vous des Aminches* où sa table était gardée.

Au fond du cabinet, dans un groupe où Nonet était venu s'asseoir, on discutait à voix basse, de choses mystérieuses.

Despotiquement, le Barbu, chef de la bande des Chiffres, menait la conversation, racontait les détails de la journée; il revenait de la Cour d'Assises depuis quelques instants à peine, car le verdict avait été prononcé fort tard: les figés avaient collé dix ans de réclusion à Riboneau pour l'affaire du bourgeois de la rue de Calais!

La décision des magistrats déterminait une inquiétude stupéfaite dans l'auditoire.

Ça n'était plus la règle du jeu; d'ordinaire, au tarif habituel, pour le cas de Riboneau, on ramassait huit ans de travaux forcés et autant d'interdiction; c'était plus sévère en apparence et moins dur en réalité.

—Du reste, avait ajouté le Barbu, Riboneau va cavalier au rebequetage.

Son avocat avait, paraît-il, découvert un cas de cassation. On irait à Versailles et là, avec le jury rosse de la cité des riches il encaisserait sûrement pour la Nouvelle, ce qui vaut toujours mieux que la centrale.

—Hé! suggéra quelqu'un, pensez-vous si les "curieux" le connaissent, tout de même, ce sacré Riboneau !dire qu'il avait déjà atteint le numéro sept!

Les conversations soudain se ralentirent, on écouta. Du tapage venait de dehors, c'était une rumeur sourde allant en grandissant. Des bruits de pas précipités se succédaient, entremêlés de cris aigus, de jurons; on eut l'impression de la course d'une foule de fuyards et d'assaillants trébuchant, glissant sur le pavé humide; des portes dans la rue claquèrent brutalement, se refermant inhospitalières; on entendit tomber des vitres brisées, quelques détonations écâtèrent auxquelles succédaient de courts silences, puis la galopade reprenait.

Le père Korn, abandonnant son comptoir était prudemment venu se poster devant l'entrée de l'établissement, la main sur l'espagnolette de la porte, il se tenait prêt à interdire l'accès du cabaret à quiconque, pour s'échapper de la bousculade, voudrait y pénétrer.

—La raffe l'avait-il annoncé à mi-voix...

Curieux et amusés, satisfaits aussi d'être en deça de la barrière protectrice et par conséquent en sécurité, les consommateurs suivaient avec attention les péripéties de l'aventure, cependant banale et fréquente dans ces quartiers interlopes.

C'était d'abord la course angoissée des pierrees, abandonnées de leurs sinistres protecteurs, et s'en fuyant éperduement à la recherche d'un abri, d'une cachette où se dissimuler, par terreur du poste, du Dépôt ou de Saint-Lazare, redoutant pardessus tout la suppression plus ou moins longue de ce qui constitue aux yeux de ces pauvres filles le parfait bonheur : la liberté!

Derrière le troupeau hurlant, les agents en rangs pressés faisaient le balai, nettoyant la rue, ne laissant inexploité, aucun recoin, aucune impasse, aucune porte restée entrebâillée.

Puis la tourmente s'éloigna, les bruits s'atténuèrent et la rue de la Charbonnière ne tarda pas à reprendre son aspect habituel de rue déserte, noire, louche, inquiétante.

Avec un large rire, le père Korn s'était retourné vers les clients et commentant la raffe d'une seule explication :

Finalement, s'écria-t-il, les flics ont chauffé Bouzille, un point, c'est tout!...

Les consommateurs répondirent à l'hilarité du débitant. La prise du vieux chemineau inoffensif qui, perpétuellement, faisait la navette entre Fresnes et la Chapelle, en passant par les Ha'les, était une capture bien digne de ridiculiser entre la police. Depuis longtemps, Bouzille ne se cachait pas de dire et de crier bien haut qu'il lui fallait chaque année à l'entrée de l'hiver six mois de taule pour soigner ses douleurs!... Allons, il ferait sa vilégiature, comme d'ordinaire!

Le passage de la raffe avait créé assez d'agitation dans le cabaret pour laisser inaperçue l'entrée par le fond du débit, d'un solide individu à la face bestiale que l'on connaissait sous le qualificatif du Tonnelier; celui-ci d'ailleurs, en pénétrant ne s'était pas autrement mortifié de n'avoir point été remarqué. Rapidement, il s'était glissé vers la table occupée par le Barbu et déjà, le prenant à part, commençait à lui dire :

—La grosse affaire en question, ça sera pour la fin de la semaine; j'arrive du quai... et en passant sur le Magenta, j'ai vu la Joséphine en grande conversation avec le client de luxe. Alors, j'ai fait le mendiant pour les entendre dégoïser; la gerce au Loupart était de mèche...

Mais brusquement il s'arrêtait; d'un clignement d'œil, le Barbu l'avait interrompu.

Au surplus, l'attention générale se concentrait à l'entrée du cabaret, à la grande entrée donnant sur la rue. La porte s'était ouverte avec fracas et Loupart dit le Carré, le populaire amant de la jolie Joséphine, faisait son apparition, l'œil brillant, la lèvre souriante sous la fine moustache en croc.

On poussa un "ah!" de stupéfaction. Loupart arrivait encadré de deux agents de police!

—Ça, par exemple, observa quelqu'un, c'est plus fort que de jouer au bouchon!

Loupart dit le Carré avait entendu l'exclamation; il apostropha son auteur et sans rien perdre de sa belle assurance, tout au contraire :

—Plus fort, en effet! vous allez piger...

Les agents étaient restés sur le seuil de la porte, le Carré se tournant vers eux :

—Merci, messieurs, leur dit-il de son ton le plus aimable; je vous suis bien reconnaissant de m'avoir reconduit jusqu'ici, maintenant je ne crains plus rien, permettez-moi de vous offrir un verre, à la santé de l'Autorité!

Les deux sergents de ville qui ne sortaient point de la pénombre, parurent hésiter un instant; la timidité l'emporta, ils n'osèrent point pénétrer dans le cabaret, en quelques mots brefs ils s'excusèrent et déguerpirent.

Le silence des consommateurs, témoigna que l'on attendait une explication complémentaire, Loupart ne voulut point faire languir son auditoire :

—Ça vous épate! hien? fit-il...

Et il allait continuer, mais Joséphine s'était levée.

Galant avant tout, le Carré déposa tendrement sur les lèvres de sa maîtresse, un long baiser d'amour.

Cette démonstration solennelle achevée, en gouaillant, Loupart poursuivit :

—Ouais... donc, les zigues, au moment où je me ramenaï, les deux mains dans les poches, en rêvant à ma gerce, voilà t'y pas que la raffe se met à passer et qu'un tas de mecs manquent de me bousculer, moi qui n'aime pas les histoires, comme on n'est jamais tranquille dans ce quartier, rapport aux malfaiteurs, j'ai laissé passer l'orage et puis très poliment j'ai demandé à deux flics du dix-neuvième qui faisaient leur quart, de me raccompagner jusqu'à chez moi!... censément que j'avais le trac, que je leur ai dit... Et voilà!

Ce fut un éclat de rire... Ah! décidément il n'y avait pas comme ce Loupart pour monter le coup à la police et faire des blagues aux agnts; il regagnait maintenant son domicile, — Loupart habitait en effet la maison du cabaret du père Korn, — sous la protection de l'uniforme, ça n'était pas ordinaire...

Mais Loupart se dérochant aux amabilités de l'entourage, d'un geste avait invité les consommateurs à ne plus s'occuper de son importante personne.

Il interrogeait Joséphine :

—De quoi qu'y retourne, la môme ?

La fille, à voix basse, racontait à son amant la conversation qu'elle venait d'avoir sur le boulevard Magenta avec le bourgeois qui la prenait pour une petite ouvrière et que, depuis trois semaines qu'ils se connaissaient, elle entretenait pieusement dans cette illusion.

Le Loupart approuvait de petits hochements de tête.

Lorsqu'il vit que le rendez-vous était fixé au samedi, l'apache grommela :

—Bougre de bougre! faudra s'agrouiller. Y a du boulot cette semaine, à pas savoir où donner la tête... Enfin on ne manquera pas cette affaire-là... Des fafiots, hein, Joséphine ?

—Et comment! C'est un mandataire qui rapporte le pèze toutes les quinzaines à ses associés.

(A suivre)

JOUE TOUS LES DISQUES

--exactement comme ils
DOIVENT être joués

Que le Brunswick soit votre phonographe de 1921 parce qu'il est le PARFAIT phonographe.

Il joue les disques de toute grandeur avec la bonne aiguille, le diaphragme précis et le poids exact.

Rien à mettre ou enlever — pas d'aiguilles à changer.

Avec votre Brunswick vous avez le fameux ULTONA qui est muni d'une véritable pointe-diamant pour les disques Edison, l'unique pointe saphir Ceylon pour les disques Pathé et les aiguilles en acier pour Brunswick, Victor, Columbia et tous les autres disques pour aiguille d'acier.



Fait au Canada

Cherchez pourquoi

Le Brunswick est le meilleur phonographe. Si vous l'ignorez, il ne vous coûte rien de le savoir. Envoyez-nous le coupon et vous recevrez une plaquette instructive de Henry Purfort Eames, LL.B. "Que considérer pour l'achat d'un phonographe".

METTEZ
CE
COUPON
A LA
POSTE
CE SOIR

COUPON

The Musical Merchandise Sales Co'y
Dépt S. 719 Drummond bldg, Montréal
Adressez-moi, s'il vous plaît, gratuitement,
la plaquette de M. Eames.

Nom

Adresse

.....

Les Femmes d'Age Moyen

Reçoivent des conseils pour
leurs maladies.

Freemont, O.—"Je traversais la période critique de ma vie, étant âgée de quarante-six ans, et je subissais tous les symptômes propres à ce changement—des chaleurs, la nervosité, et ma santé était considérablement affaiblie, et il m'était difficile de faire mon ouvrage. On me recommanda le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, comme étant le meilleur remède à mes maux, ce dont je suis convaincue maintenant. Depuis que j'en ai pris, je me sens mieux et plus forte sur tous rapports, et les symptômes ennuyeux sont disparus." Mde M. Godden, 925 rue Napoléon, Freemont, Ohio.

North Haven, Conn.—"Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham m'a fait recouvrer ma santé, alors que je traversais la période critique, après que tous les autres remèdes eurent été essayés sans succès. Il n'y a rien d'aussi bon pour combattre ces symptômes." Mde Florence Isella, Boîte 197, North Haven, Conn.



Dans des cas semblables
Le Composé Végétal de
LYDIA E. PINKHAM
possède le meilleur registre pour les meilleurs effets.

LYDIA E. PINKHAM MEDICINE CO. LYNN, MASS.

CONNAISSEZ-VOUS LA

CELEBRE POTION ANTILAITEUSE

du Dr. N. ALPHONSE SIROIS, de Ste-Anne de la Pocatière, P. Q.

C'est le plus grand

Nettoyeur et Purificateur

du corps et du sang. Le secret de la santé est de se tenir le système en parfait ordre par le bon fonctionnement des intestins et des reins.

INDICATIONS. Sevrage, ôter le lait dans les membres et le sang, le temps de la grossesse, fausses couches évitées, jambes de lait, maux de matrice, retour de l'âge, hydropisie, mal de reins, rhumatismes, clampsies, impuretés du sang de toutes sortes, le trop d'embonpoint, la constipation et la mauvaise digestion.

Remède absolument inoffensif. Il agit en nettoyant les intestins, les reins et le sang. Consultations gratuites verbalement ou par écrit. Envoyez-moi \$2.50 et je vous enverrai le traitement qui convient dans chaque cas.

AGENTS DEMANDES.
Représentant: A. DOUTRELOUX, 164 rue Aylwin, Tel. LaSalle 2961 W
Succursale aux Etats-Unis, 189 Wilson St., Manchester, N. H.

CERTIFICAT

28 Janvier 1920.

Docteur Sirois,
Je vous écris pour vous dire que votre POTION ANTILAITEUSE m'a fait un grand bien. Je n'ai plus de rhumatisme dans les membres et ma digestion se fait très bien.
(Signé) Mme Jos. DESJARDINS,
Ste-Thérèse de Blainville.

La Revue Populaire

est en vente dans tous les dépôts
au prix de 20 sous

POUR LE CAREME

Jeannette. — Quel sacrifice vas-tu faire durant le carême?

Yvonne. — J'ai promis de ne pas embrasser Georges de tout le carême.

Jeannette. — Et qu'est-ce que Georges dit de cela?

Yvonne. — Oh, Georges n'observe pas le carême!

PAS ASSEZ RICHE

Lizi. — Mon papa va payer un loyer de \$50 par mois.

Lozo. — Ah! ben, ton papa est riche, tandis que le mien n'a pas les moyens d'être locataire; il est propriétaire.

PAS TOUT A FAIT

Oscar. — L'amour est une loterie.

Louis. — Je ne crois pas, car dans une loterie on sait immédiatement qui a gagné et qui a perdu, tandis que dans le mariage...

COMME D'HABITUDE

Rose. — Et le jour de l'an s'est bien passé chez vous?

Albert. — Comme d'habitude la veille on a développé les cadeaux que nous avons à donner et le lendemain on a enveloppé ceux que nous avons reçus.

LA CHANCE

Albert. — Il paraît qu'une patte de lapin, que l'on porte dans sa poche, donne la chance.

Alfred. — C'est la vérité. Ainsi, l'autre nuit, ma femme en a découvert une dans la poche de mon habit et elle a cru que c'était une souris. Cette nuit-là j'ai sauvé dix dollars que j'avais dans ma poche.

BONTE MATERNELLE



La tante. — Mais qu'as-tu donc, je ne t'ai jamais vu aussi jolie.

Marguerite. — C'est maman qui m'a fait prendre de l'Eau de Riga.



LES BIENFAITS DU POISSON DANS L'ALIMENTATION. RECETTES POUR LE SAUMON.

Non seulement au point de vue de l'économie, mais aussi de celui de la santé le poisson devrait être beaucoup plus fréquemment employé. Pour tous ceux qui travaillent soit d'un travail mental ou manuel, le poisson est une source économique de l'énergie nécessaire à l'accomplissement de leurs travaux. Pour les enfants et les jeunes gens, le poisson fournit précisément les matériaux dont ils ont besoin pour devenir grands et forts. Une autre raison très importante pour l'emploi général du poisson est sa digestibilité. Même les estomacs faibles qui n'assimilent pas facilement la viande digèrent aisément le poisson. La facilité avec laquelle les différentes espèces de viandes se dissolvent dans l'estomac, dépend en grande partie de la finesse de leurs fibres, — ainsi le boeuf est plus difficile de digestion que le mouton; le mouton est moins digestible que le blanc de volaille. Dans le poisson les fibres musculaires se séparent facilement. Ainsi le poisson se prête à une digestion comparativement rapide. Naturellement les poissons diffèrent sur ce point, les espèces maigres étant d'une digestion plus prompte que les grasses; tandis que le poisson salé, à cause du durcissement de ses fibres, par la salaison, pèse plus longtemps sur l'estomac que le poisson frais.

Le poisson est une nourriture moins stimulante que la viande, chose essentielle dans ces temps de grande tension nerveuse. On ne doit pas oublier, cependant, que pour le poisson comme pour tous les autres aliments sa digestibilité et sa valeur nutritive dépendront de sa cuisson.

Préparation attrayante.

Quand il est présenté sous une forme appéissante non seulement il stimule la salive, mais par sa seule saveur fait agir les glandes gastriques avant même qu'il ne soit arrivé dans l'estomac. Tandis que lorsqu'il est servi flasque et insipide il ne fournit ni stimulant ni satisfaction. Le goût du poisson ainsi que ses sels, etc., se perd facilement par le lavage; donc à moins qu'il soit bouilli avec grand soin, cette manière de le cuire n'est pas la meilleure.

Les marchands de poisson n'étalent pas leurs marchandises d'une manière attrayante.

Quoique le poisson soit déjà moins cher que la viande, le consommateur paye encore plus qu'il ne devrait.

Le saumon.

On prend à peu près 60,000 tonnes de saumon par an sur les deux côtes, — Atlantique et Pacifique. De cette belle pêche, la majeure partie est conservée en boîtes, mais au delà de 5,000 tonnes se mangent frais.

Le saumon frais bouilli est un mets très fin. Il peut être mangé chaud avec une bonne sauce blanche, ou bien froid pendant les grandes chaleurs d'été, avec une sauce tartare. Les restants sont excellents marinés ou à la crème. Soigneusement cuit, on accorde facilement au saumon son titre de roi des poissons.

Beaucoup d'usages

SNAP

LE GRAND Nettoyeur de Mains

ACHETEZ-LE AUJOURD'HUI

LAIT SAIN POUR BEBES ET MALADES

NOURRISSANT,
DIGESTIBLE,
PAS DE
CUISSON

Pour les Malades, les Bébés et les enfants qui grandissent. C'est une merveilleuse combinaison de lait riche et d'Extrait de grains maltés en Poudre.

(Fabriquée en Ecosse)

Les meilleurs Chefs

emploient notre Gélatine pour confectionner les mets délicieux, qui font leur réputation.

Apprenez leurs secrets en écrivant pour notre livret gratuit "Recettes choisies".

COX'S

instant Powdered

GELATINE

J. & G. COX, LIMITED
CASIER 3009 MONTRÉAL

SIROP DESAUTELS

LE PLUS PUISSANT ANTISEPTIQUE DES BRONCHES

FEMMES MALADES

FEMOL

LE SPECIFIQUE DU Dr. CAZO VOUS GUERIRA

FEMOL est composé exclusivement d'extraits de plantes bienfaisantes possédant une action tonique et curative sur les organes particuliers à la femme. Des milliers de femmes lui doivent leur guérison.

Femol soulage rapidement et guérit Positivement

Beau Mal, Leucorrhée, Ovarites, Métrites et toutes faiblesses, irritation, inflammation et ulcération des organes féminins. Femmes faibles et souffrantes, essayez FEMOL. Envoyez-nous 10 cts pour frais de poste et nous vous enverrons un traitement d'essai généreux ainsi qu'une copie du livre illustré du Dr Cazo sur les maladies des femmes.

FEMOL est en vente partout \$1.00 la boîte, 2 boîtes pour \$2.50, on vous l'expédiera sur réception du prix. Adressez: INSTITUT CAZO, CHAMBRE 22, No 1 PLACE ROYALE, MONTRÉAL.

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE,
SUR CE CONTINENT, CONSACRÉ
AU CINÉMA

LE PANORAMA

POIRIER & Cie., édit.-prop.
131, rue Cadieux,
Montréal

RECETTES ET CONSEILS

Pour broser les habits. — Employez une éponge de grain moyen, bien lavée, humide, dont l'eau a été en partie chassée par compression dans une serviette, et promenez-la doucement dans le sens du fil ou des poils, sur les vêtements, le velours, la soie, le chapeau; elle s'empare de la poussière dont vous la débarrassez en la plongeant dans l'eau.

La graisse sur le plancher de la cuisine peut être atténuée en versant de l'huile de charbon dessus et en la laissant dix minutes; puis frottez avec de l'eau de "soda".

Une autorité en la matière dit que, si du linge a été roussi, on peut faire disparaître la chose en coupant un oignon par la moitié, et en en frottant la partie roussie puis en la plongeant dans l'eau froide.

Une cuillerée à soupe d'essence de térébenthine, ajoutée à la lessive, aide puissamment à blanchir le linge.

L'amidon bouilli est amélioré par l'addition d'un peu de gomme arabique ou de blanc de baleine.

Lorsque de l'encre a été renversée sur le tapis, saturez la tache avec du vinaigre, et mettez au-dessus une poignée de sel ordinaire. Avec une grande cuiller, grattez ce que vous avez mis, puis mettez encore du vinaigre et du sel sur la tache d'encre. Répétez la chose plusieurs fois, et puis rincez à l'eau claire froide.

Un mélange d'huile d'olive et d'encre noire est excellent pour peindre les bouts des gants de chevreau noirs, lorsqu'ils sont usés.

On peut empêcher la moisissure sur les chaussures placées dans des endroits humides en les frottant avec une guenille sur laquelle on a laissé tomber quelques gouttes d'huile de térébenthine.

Pour nettoyer les ailes et plumes, mettez-les dans une boîte avec du "cornmeal" et secouez doucement. Enlevez la farine avec une brosse douce.

Comme vermifuge il n'y a rien d'aussi puissant que le Mother Graves' Worm Exterminator et on peut le donner à l'enfant le plus délicat sans craindre de détériorer sa constitution.

Ce qu'il ne faut pas dire, ce qu'il ne faut pas faire. — Ne vous dégagez pas chez le pâtissier pour manger des gâteaux. Ne mangez pas les gâteaux avec les doigts, sauf les gâteaux secs. Ne regardez pas l'heure à votre montre pendant une visite que vous faites ou que vous recevez. Une femme ne dit ni n'écrit jamais à un homme: "J'ai l'honneur" à moins que cet homme ne soit un ministre ou un chef d'Etat. Ce n'est alors qu'un terme officiel, protocolaire.

Personne ne devrait endurer le martyre d'avoir des cors lorsqu'on peut les lever facilement avec le Holloway's Corn Cure.

Faux-cols en celluloïd. — Lorsque le savon est impuissant à nettoyer les taches de transpiration, de rouille, etc., produites sur les faux-cols en celluloïd, on pourra employer le procédé suivant: prendre un chiffon de flanelle et le mouiller d'ammoniaque étendue d'eau; frottez l'objet à nettoyer dont les taches disparaîtront vite.

Le jus de tomates mûres enlève l'encre et les taches de rouille du linge et des mains.

On peut nettoyer une bouilloire tachée en faisant bouillir dedans quelques pelures de pommes de terre.

Dè l'eau dans laquelle on a fait bouillir deux ou trois oignons peut servir pour enlever les taches sur des peintures blanches.

Tous les malades atteints de la goutte doivent abandonner l'alcool et le roastbeef et manger beaucoup de pommes.



Les fourrures Desjardins

Sont toujours de qualité supérieure quel qu'en soit leur prix.

La valeur a toujours été et sera toujours la devise de notre maison. Et, en dépit des rabais considérables que nous faisons en ce moment, nos fourrures conservent leur originalité, leur qualité et leur distinction.

En choisissant dès aujourd'hui un de nos nouveaux modèles, vous vous assurez la possession d'un article d'une valeur exceptionnelle.

Chas Desjardins & Co
Limitée

130, RUE ST-DENIS



BABILLAGE DE GABY A YVETTE

Gaby. — Tiens! Yvette, comment vas-tu ma chère.

Yvette. — Oh! très bien, et toi tu me semble toujours gai, un vrai pinson et avec des toilettes portant un parfum d'un cachet si distingué qu'on te croirait une reine.

Gaby. — N'est-ce pas? le soin que j'apporte à ma toilette en fait mon succès parmi mes amies et je te dirai (entre nous deux) que

Faites-moi Rêver et Boule de Neige

sont pour moi les deux parfums qui donnent à ma toilette tout ce cachet de distinction.

Yvette. — Oui, ma chère, Jutras le parfumeur, connaît très bien le goût délicat de la femme canadienne et il nous donne deux parfums on ne peut dire mieux.

Gaby. — Afin de toujours avoir satisfaction j'achète FAITES-MOI REVER et BOULE DE NEIGE dans des petits emballages cachetés et je suis certain d'avoir toujours

BOULE DE NEIGE ET FAITES-MOI REVER

LE PANORAMA

25 cents le numéro chez tous les dépositaires

Contient:

Une grande quantité d'articles et de renseignements sur les actrices et acteurs;
De nombreuses reproductions de studios;
Des scénarios, interviews, des pages spéciales, etc.

LISEZ

La Revue Populaire

20 sous l'exemplaire.

Chronique Théâtrale

PRINCESS

Tous les numéros au programme de cette semaine sont de tout premier ordre. Mme Besson obtient un gros succès dans "Half an Hour". Maud Lambert et Ernest E. Ball, ainsi que "The Beginning of the World" avec M. Tenbers se partagent la représentation. Il y a aussi quantité d'autres excellents numéros au programme.

MIDWAY

Le grand cinéma de la rue Saint-Laurent est toujours le rendez-vous des amateurs de beau cinéma et de jolies vues. En effet, le théâtre Midway nous donne toujours le meilleur spectacle de la ville. Les primeurs qu'on y sert chaque semaine sont ce qui se donne de mieux à Montréal.

FAMILY

L'excellente troupe du théâtre Family remporte encore cette semaine un très grand succès. Tous les artistes remplissent leurs rôles à la perfection et la foule qui se rend à chaque représentation prouve qu'elle sait apprécier les efforts des artistes.

CRYSTAL PALACE

Encore une vue de premier ordre au Crystal cette semaine. Cette vue est jouée par une des meilleures artistes du cinéma américain. Il y a également d'autres vues dramatiques et comiques qui sont absolument inédites à Montréal.

SAINT-DENIS

Le programme de vaudeville du théâtre Saint-Denis est un des meilleurs de la saison. Il y a des numéros de chant, de danse et d'acrobatie qui plaisent énormément au public toujours plus nombreux tous les jours, qui fréquente ce populaire établissement mondain.

MONT-ROYAL

Le Mont-Royal nous donne un très joli spectacle, cette semaine; toutes les vues au programme sont des primeurs et sont montrées pour la première fois à Montréal. Le théâtre est rempli à chaque représentation.



Le VIN St-Michel

Pour tous les âges et conditions

L'Usage d'un tonique reconstituant est un besoin de l'existence moderne. Tous les âges trouvent dans le Vin St-Michel le régénérateur par excellence du sang appauvri, le tonique du système nerveux fatigué, le meilleur fortifiant connu.

Lorsque l'appétit fait défaut, lorsque la digestion est difficile, lorsque vous vous sentez fatigué, accablé, prenez un verre de Vin St-Michel: vous éprouverez vite un bien-être indicible, car il dissipe la fatigue et vous donne un regain d'énergie.

Si vous avez un travail fatigant à faire, que ce soit un travail manuel ou de l'esprit, prenez un verre de Vin St-Michel: il vous fournira la réserve de forces et d'énergie indispensables à l'accomplissement de la tâche.

Si vous vous êtes exposé au froid, aux intempéries et que vous sentiez un frisson courir par tout votre être, prenez vite un verre de Vin St-Michel: il vous réchauffera, stimulera la circulation du sang et vous préservera du rhume qui vous guette.

Si vous relevez de maladie et si vous êtes anxieux de recouvrer rapidement vos forces et votre vigueur, ayez recours aux effets bienfaisants du Vin St-Michel—C'est le tonique reconstituant qui vous remettra sur pied vite et bien.

Le Vin St-Michel est un apéritif délicieux, un tonique reconstituant facile à digérer et d'une efficacité prouvée dans des milliers de cas d'anémie, de chlorose, de neurasthénie, de surmenage et de convalescence longue et pénible. Il se prend à la dose d'un verre à vin avant les repas et chaque fois que le besoin s'en fait sentir.

EN VENTE PARTOUT

BOIVIN, WILSON & CIE, Limitée, *Soleils Agente*
468, rue St-Paul Ouest MONTREAL



POUR LES POULES



Il n'y a rien d'ennuyeux pour un éleveur de volailles que de voir une poule qui passe toute la journée perchée.

Pour faire passer ce défaut aux volailles, il ne suffit que de les enfermer dans une cage de bois suspendue à un arbre.

La poule ne tarde pas à perdre sa mauvaise habitude après une ou deux journées de ce traitement inoffensif.

POUR FAIRE UN TROU DANS UN SOU



Si on veut faire un tout petit trou dans un sou, le meilleur procédé à employer est de se servir d'une aiguille que l'on enfonce dans un bouchon.

Lorsque la pointe de l'aiguille dépasse légèrement le bouchon, on rogne la tête de l'aiguille et on place le bouchon, la pointe de l'aiguille à l'endroit précis que l'on veut percer dans le sou et à l'aide d'un marteau on donne un violent coup sur le bouchon.

Le trou se fait instantanément. L'aiguille ne peut ni plier ni se briser.

POUR DIRIGER LES POUSSINS



Si on relie ensemble trois petits moustiquaires on peut s'en servir pour diriger les poussins vers un abri lorsque le soir tombe ou qu'un orage se prépare à l'horizon.

Dans toutes les fermes on devrait se servir de ce moyen qui n'effraie pas les poussins et qui est peu dispendieux.



Portez
5 Jours—GRATIS

Choisissez une bague en or solide 14 carat avec une des pierres Gophir, et faites en l'essai pour cinq jours gratis. Portez cette bague en soirée—à l'opéra—sur la rue—à votre travail—partout où vous voudrez pendant cinq jours d'essai, ensuite décidez si vous voulez la garder et l'acheter. Si vous n'êtes pas fasciné par sa vraie beauté, si vous considérez que sa splendeur est moindre que celle d'un diamant véritable—retournez-nous la bague à nos frais. Vous ne nous payez pas un sou pour l'essai. Si vous décidez de garder la bague, payez le prix qu'on vous demande (à peu près 3% du prix d'un diamant) aux conditions qui vous conviendront. Nos termes sont faciles, nous vendons même au taux d'un dollar par mois 3 sous par jour, et cela sans intérêt. Votre crédit est bon, envoyez-nous le coupon de suite.

UNE NOUVELLE ET MERVEILLEUSE DECOUVERTE

Ce qui a été un problème pendant des siècles est enfin découvert. Le moyen de manufactures des pierres qui pourront en tout point rivaliser avec les diamants minés qui coûtent des fortunes. Les diamants et pierres Gophir sont tellement semblable aux diamants qu'un expert s'y tromperait, et les diamants Gophir couperont la vitre. Essayez une de nos bagues de suite.

MONTAGE EN OR SOLIDE DE 14 CARATS

Les pierres Gophir ne sont pas montées autrement que sur des bagues en or solide de 14 carat. Demandez notre nouveau catalogue et voyez par vous-même les magnifiques montages pour bagues, épinglettes, boutons et pendants d'oreilles et pendants, etc.

ENVOYEZ LE COUPON POUR LE NOUVEAU CATALOGUE

Mettez votre nom et votre adresse sur le coupon, mettez le coupon dans une enveloppe ou sur une carte postale et envoyez le nous de suite. Ne retardez pas pour connaître l'offre généreuse que nous avons à vous faire, vous donnant la chance de pouvoir faire l'essai de nos bijoux gratuitement. Maltez le coupon de suite pour avoir notre catalogue qui vous est envoyé gratis.

The GOPHIR DIAMOND CO., Ltd.
Dept. E 140 Yonge St., Toronto.
Messieurs,—Envoyez-moi votre catalogue de bijoux ainsi que votre proposition d'essai gratis et termes faciles.

Nom.....
Adresse.....

LE PANORAMA

Seul magazine en langue française, sur ce continent,
consacré au cinéma

25c pour le Canada

25c aux Etats-Unis



EXAMEN DES YEUX Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torio" nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN et de PRES, tracer, couder, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal.....

Le Spécialiste BEAUMIER

A L'INSTITUT D'OPTIQUE

144, rue STE-CATHERINE Est Coin Av. Hôtel-de-Ville, MONTREAL.

AVIS—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des pèdriers ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

Beauté de la Poitrine

DISPARITION DES CREUX DES EPAULES ET DE LA GORGE PAR L'EMPLOI DU

TRAITEMENT DENISE ROY en 30 jours

Le Traitement Denise Roy développe et affermit très rapidement la Poitrine. D'une efficacité remarquable et durable sur le buste. Très bon pour les personnes maigres et nerveuses.

Bienfaisant pour la Santé comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme faite.

Prix du Traitement Denise Roy, de 30 jours, au comptant \$1

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres. Toutes correspondances strictement confidentielle.

Mme DENISE ROY, département 1, Boîte postale 2740, Montréal



LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE,
SUR CE CONTINENT, CONSACRÉ
AU CINÉMA

LE PANORAMA

Contient: Une grande quantité d'articles et de renseignements sur les actrices et acteurs;
De nombreuses reproductions de photos;
Des scénarios, interviews, des pages spéciales, etc.



RETENEZ-LE DES MAINTENANT

25 cents le numéro chez tous les dépositaires

POIRIER & CIE., édit.-prop.
131, rue Cadieux,
Montréal.

DANS TOUTES LES FAMILLES CANADIENNES,
DEVRAIT SE TROUVER

La Revue Populaire

Magazine littéraire illustré mensuel

Chaque volume procure de bonnes heures qui
délassent l'esprit tout en le meublant
de connaissances utiles

20 cents le numéro chez tous les dépositaires

POIRIER, BESSETTE & Cie.,
131, rue Cadieux,
Montréal



GRATIS - POUR VOUS, MESDAMES! - GRATIS

Embellissez votre poitrine en 25 jours, grâce au
REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Toutes les femmes doivent être belles et toutes peuvent l'être, avoir
une belle poitrine, être grasses, rétablir vos nerfs,
cela en 25 jours avec le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

Approuvé par les meilleurs médecins du monde, des hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps, que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le Réformateur Myrriam Dubreuil jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la Nerveosité, Neurasthénie.

Engraissera les Personnes Maigres en 25 jours

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis une brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont: jeudi et samedi de chaque semaine de 2 à 5 hrs, p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL, 250, Parc Lafontaine, MONTREAL.

Département 2

Boîte postale 2353